

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVI.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

La Vie & les opinions de Triſtram Shandy ; traduites de l'Anglois de Stern, par M. Frenais, deux vol. in-12 d'environ 350 pages. A Yorck, & ſe trouve à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente.

TOUTES les ſaillies d'une imagination libre & originale caractériſent, Monſieur, la production facétieuſe que je vous annonce ; production, qui, malgré ſes irrégularités biſarres, éteincèle d'eſprit, de gaîté, & de bonne philoſophie. Feu M. *Stern*, ſon auteur, eſt regardé

comme le *Rabelais* de l'Angleterre ; & ses écrits méritent, en effet, d'être placés, dans les Bibliothèques, sur la même tablette que ceux du jovial Curé de Meudon. M. *Stern*, né dans la Capitale de l'Irlande, étoit fils d'un Officier, & arrière-petit-fils d'un Archevêque. Un de ses oncles étoit encore Chanoine de la Cathédrale de Dublin. On le destina lui-même à parcourir la carrière Ecclésiastique, qui ne fut pas d'abord pour lui la route de la fortune. Son revenu fut long-temps borné aux foibles rétributions d'un Vicariat qu'il avoit obtenu dans le Comté d'*Yorck*. Comme il n'étoit point ambitieux, peut-être seroit-il resté long-temps dans cette obscure médiocrité ; mais une occasion le fit connoître. Un de ses amis sollicitoit la survivance d'un bénéfice considérable, dont le titulaire vouloit assurer, après sa mort, les revenus à sa femme & à son fils. M. *Stern* se joignit à son ami pour empêcher que cette singulière substitution n'eut lieu ; mais, malgré leur opposition, leur adversaire, plus intriguant & mieux

protégé, réussit dans son projet. M. *Stern*, pour se venger, publia contre le simoniaque une satyre des plus piquantes: cet écrit produisit une telle impression sur l'esprit de cet homme, qu'il fit prier l'auteur de le supprimer, mais il n'étoit plus temps; le Pamphlet circuloit déja dans mille mains. Cependant, la crainte qu'il ne fût bientôt suivi de quelqu'autre, produisit le même effet: le Bénéficier résigna son bénéfice à l'ami de M. *Stern*, & cette avanture lui fit obtenir à lui-même, sans qu'il la demandât, une des meilleures prébendes de la Cathédrale d'Yorck. Cet écrit satyrique étoit intitulé: *Histoire d'un bon gros manteau, avec un Tapabor de l'espèce la plus chaude, dont l'heureux Possesseur ne seroit pas content, s'il n'en pouvoit couper assez, pour faire une juppe à sa femme & une culotte à son fils.*

On venoit de publier une superbe édition *in-folio* des Œuvres de *Rabelais*, que M. *Stern* n'avoit jamais lues. Il se les procura. Dès ce moment, il négligea toutes les fonctions de son Canonicat, & renonça à toutes ses

ſociétés, pour ne plus s'occuper que du Curé de Meudon & de ſes ouvrages. Il compoſa les deux premiers volumes de ſon *Triſtram Shandy*, qu'il vouloit faire imprimer à Londres, où il étoit encore parfaitement inconnu. Il les fit paſſer à un des Libraires qui publioit le plus de nouveautés, & lui marqua le prix qu'il vouloit en retirer. Celui-ci les lui renvoya, accompagnés d'une lettre fort ſèche. Il prit le parti de les faire imprimer à Yorck, où on lui offrit à peine ce que le papier & la tranſcription de ſon manuſcrit lui avoient coûté. Mais cet ouvrage ne fut pas ſitôt expoſé en vente, qu'on l'enleva avec une rapidité incroyable. On lui donna mille guinées pour permettre d'en faire une ſeconde édition. Cette première production lui mérita l'eſtime des Gens de lettres, & une conſidération flatteuſe de la part des Grands qui le recherchèrent. Attaqué par des Eccléſiaſtiques, un des premiers Seigneurs d'Angleterre prit généreuſement ſa défenſe, & lui donna un bénéfice conſidérable dans la Paroiſſe de Cawood, *pour lui marquer tout à la fois*, diſoit-il, *& ſon eſtime*

pour lui, & le peu de cas qu'il faisoit de ses ennemis.

M. *Stern*, entraîné dans la République des lettres, laissa le soin de ses bénéfices à des Ecclésiastiques qui les desservoient, & qui lui emportoient la majeure partie du revenu; mais il en étoit dédommagé par le produit de ses ouvrages, qui lui valoient beaucoup. Cependant il n'en fut pas plus riche. Il étoit prodigue à l'excès & sans aucune économie. Ses voyages, en particulier, lui coûtoient beaucoup, toutes les fois sur-tout qu'il s'avisoit de passer le détroit de Calais. Un grand nombre de personnes l'ont connu à Paris. S'étant, un soir, rendu chez un Horloger de ses amis, il s'apperçut qu'il n'étoit point dans son état ordinaire de gâité. C'étoit le vingt-neuf du mois. *Allons, mon ami*, lui dit-il, *il ne faut pas que l'idée des embarras du trente, nous empêche ce soir de sabler joyeusement la bouteille de vin de champagne*: & aussi-tôt il lui donna sa bourse.

La figure même de M. *Stern* avoit quelque chose de si original qu'il n'étoit

gueres possible de s'empêcher de rire en le regardant. Sa manière de s'habiller contribuoit encore à la faire remarquer. En passant un jour sur le Pont-Neuf, il s'arrêta tout-à-coup, & fixa la statue de *Henri IV*. Il fut aussitôt environné d'une foule de gens qui le considérerent avec un air de curiosité. *Eh ! bien, c'est moi*, leur dit-il, *vous ne m'en connoissez pas davantage : mais imitez moi*, & il tomba à genoux devant la statue de ce bon Roi. Cet auteur étoit marié, mais sa femme étoit d'un caractère si différent du sien, qu'ils furent obligés de se séparer. Elle se retira en France dans un Couvent, où elle éleva sa fille, qui n'étoit encore âgée que de seize ans & demi, quand M. *Stern* mourut. Cet évènement les fit repasser en Angleterre, où elles ne trouvèrent rien à recueillir de sa succession. Mais l'estime & l'amitié qu'on avoit eues pour cet ingénieux écrivain, devinrent secourables à sa veuve & à sa fille. On les accabla de présens, & l'on souscrivit avec une espèce d'enthousiasme, pour une édition de ses ouvrages qu'on leur conseilla d'annoncer.

Après ces détails sur la personne de M. *Stern*, il me reste, Monsieur, à vous faire connoître sa principale production. *Tristram Shandy*, qui est le héros de ce roman, raconte l'histoire de sa vie, qu'il commence au moment précis de sa conception. Son récit n'a pas une marche rapide; il est tellement chargé d'incidens, tellement coupé par des digressions, plus bisarres les unes que les autres, que l'historien n'est encore âgé que d'un jour à la fin de son second volume. Cette étonnante prolixité, dont il ne s'étoit pas apperçu d'abord, le frappe lui-même, & lui fait faire une réflexion plaisante: » A pareil jour que celui-ci, dit-il, » de l'année dernière, j'avois un an » de moins. Aujourd'hui, par consé- » quent, j'ai un an de plus.... Pardon, » si j'écris ceci avec gravité; ce sont » des réflexions calculées, qui doivent » avoir un air de pésanteur..... Je dis » donc que je suis aujourd'hui, plus » vieux d'un an que je ne l'étois à pa- » reil jour de l'an passé. Me voici déja » presque à la fin de mon second vo- » lume, quoique je n'aie à peine qu'un

» jour d'existence. Il est évident par-» là, que j'ai trois cens soixante-cinq » jours de plus à écrire de ma vie, » que je n'en avois lorsque j'ai mis » la main à la plume pour la première » fois. Ainsi, au lieu d'avancer dans » ma tâche, comme fait le commun » des écrivains, je recule. A deux vo-» lumes par jour de mon existence, » chaque année va me mettre en ar-» rière de sept cens trente volumes, & » de sept cens trente-deux, lorsqu'elle » sera bissextile. Il est encore bien cer-» tain que je vivrai trois cens soixante-» quatre fois plus vîte que je n'écri-» rai. Ainsi d'intérêts en intérêts, je » me verrai si accablé, qu'il faudra » que j'y succombe »......

Les principaux personnages, qui figurent dans ce roman, sont le père de *Tristram* qui va naître, & son oncle *Tobie Shandy*; ces deux caractères sont dessinés de main de maître, & sont dans le genre de la meilleure charge. M. *Tobie Shandy* étoit un bon militaire qu'une blessure, reçue dans l'aine, au siége de Namur, avoit forcé de quitter le service. Réduit à passer

quatre années entières, tantôt dans son lit, tantôt dans sa chambre, il ne trouvoit d'adoucissement à ses douleurs que dans le plaisir de raconter l'histoire de sa campagne. La conversation tournoit presque toujours sur ce sujet ; on lui parloit de sa blessure ; de sa blessure on passoit au siége, & du siége à ses particularités. Il n'étoit jamais plus éloquent, plus exact, plus minutieux dans ses détails, que quand il en faisoit la relation. » On dit qu'on exprime bien ce que » l'on conçoit bien. C'étoit cependant » là l'embarras de mon oncle *Tobie*. » Il vouloit faire suivre à ses auditeurs » les progrès de l'attaque depuis le » commencement jusqu'à la fin. Il » étoit par conséquent obligé de leur » parler de scarpe, de contrescarpe, » de glacis, de chemin couvert, de » demi-lune, de ravelin, & c'étoit-là » où il s'embrouilloit. La difficulté » d'être intelligible & de donner des » idées claires, lui causoit des peines » inexprimables. L'endroit qui le dé» soloit le plus, étoit sur-tout l'attaque » de la contrescarpe de la porte *Saint*-

» *Nicolas*. Oh! c'étoit là qu'il se trouvoit
» perdu, arrêté, sans sçavoir de
» quel côté il pourroit aller & venir,
» s'il avanceroit, s'il reculeroit.....
» dans cette situation critique, il étoit
» souvent forcé d'abandonner son
» récit ». Pour obvier à ces inconvéniens, M. *Tobie Shandy* se jette dans l'étude des fortifications ; il n'est plus entouré que de livres, de cartes & de plans relatifs à l'architecture militaire. Il avoit pour domestique fidèle un ancien Caporal de sa compagnie, nommé *Trim* : celui-ci, qui portoit encore au genou gauche la marque honorable d'un coup de feu qu'il avoit reçu, partageoit les goûts guerriers & même les études de son maître. Ayant un jour demandé la permission d'ouvrir un avis, & M. *Tobie Shandy* la lui ayant accordée : « en ce cas, dit
» *Trim*, en relevant ses cheveux, &
» en se tenant aussi droit que s'il eût
» marché à la tête de sa division,....
» eh! bien, en ce cas, *Trim*, dit mon
» oncle *Tobie*, — Ma foi, continua-
» t-il, en avançant un peu sa jambe
» blessée, & en montrant, de sa main
» droite, un plan de Dunkerque, qui

» étoit attaché à la tapisserie avec des
» épingles, ma foi, c'est qu'à mon
» avis, tous ces ravelins, ces bastions,
» ces courtines, ces ouvrages à cornes
» que je vois là sur du papier, ne
» font qu'une bien triste figure. Quelle
» différence de ce que Monsieur & moi
» pourrions faire, si nous étions seuls
» à la campagne! Pourvu que nous
» eussions seulement un demi arpent
» de terre, je suis sûr que nous ferions
» des choses surprenantes. Voilà l'été,
» c'est un charme. Monsieur seroit
» assis au grand air, & pourroit, sans
» se fatiguer, me donner la .... *no-*
» *graphie.* — *L'ichnographie*, dit mon
» oncle — de la ville ou de la cita-
» delle qu'il voudroit assiéger, & je
» me laisserois plutôt tuer sur le glacis,
» que de ne la pas fortifier selon ses
» intentions... Je commencerois par
» le fossé, & si Monsieur m'en dési-
» gnoit la largeur, la profondeur —
» Je le ferois à un cheveu près, *Trim*,
» s'écria mon oncle *Tobie* — Je jette-
» rois la terre vers la ville pour former
» l'escarpe, & du côté de la campagne
» pour former la contrescarpe. —
» Fort bien, *Trim*, dit mon oncle

» *Tobie*, —Et quand j'en aurois
» achevé les talus à la satisfaction de
» Monsieur, je disposerois le glacis
» de manière, en le couvrant de gazon,
» qu'il égaleroit les plus belles fortifi-
» cations de Flandres. Monsieur sçait
» ce que c'est que des gazons, com-
» ment on doit les poser.... Il n'y a
» rien de meilleur que le gazon.—
» Tu as raison, *Trim*, les plus cé-
» lèbres Ingénieurs en font usage, dit
» mon oncle. — Monsieur sçait bien
» qu'ils valent mieux qu'une façade
» de pierre ou de brique. — Je sçais,
» dit mon oncle en remuant la tête,
» qu'ils valent mieux à certains égards.
» Les boulets pénètrent, s'amortissent
» dans le gazon, — & ne font point
» tomber de décombres, dit *Trim*,—
» dans le fossé, dit mon oncle,— qui
» le comblent, ajouta *Trim* — & fa-
» cilitent le passage, reprit mon oncle,
» —à tout un bataillon, dit *Trim*,—
» comme cela arriva à la porte Saint-
» Nicolas, s'écria mon oncle *Tobie*. —
» Si Monsieur vouloit aller à la cam-
» pagne, je lui jure que je ferois sous
» ses ordres des fortifications où rien
» ne manqueroit. Les batteries, les

» fossés, les sappes, les palissades,
» que sçais-je? je suis sûr qu'on vien-
» droit de vingt milles à la ronde,
» pour voir ce que nous ferions...
» Le rouge montoit au visage de mon
» oncle *Tobie*, à chaque mot que di-
» soit *Trim*; mais qu'on ne croie pas
» que ce fût une rougeur de honte,
» de modestie ou de colère... elle étoit
» de plaisir, de joie... Le projet de
» *Trim* l'animoit & le mettoit en feu.
» — *Trim*, dit mon oncle *Tobie*, tu
» en as assez dit. — Nous pourrions
» commencer la campagne, dit *Trim*,
» le même jour que le Roi sortiroit
» de quartier avec ses alliés... Nous
» écraserions, nous abîmerions les
» villes avec autant d'aisance qu'eux.
» — En voilà assez de dit, *Trim*, s'é-
» cria mon oncle *Tobie* — Il suffiroit,
» comme je l'ai déja dit, que Monsieur,
» assis dans son fauteuil, me donnât
» ses ordres, je... — C'en est assez,
» *Trim*, n'en dis pas davantage. — Le
» plaisir & l'amusement de Monsieur...
» Mais ce n'est encore rien que cela. Il
» respireroit un bon air; sa blessure ne
» tiendroit pas un mois. — Je goûte
» ton projet, *Trim*; c'en est assez, dit

» mon oncle, en fouillant dans sa po-
» che.—En ce cas, si Monsieur le veut,
» j'irois dès ce moment, acheter une
» bêche de pionnier que nous empor-
» terions avec nous ; je prendrois aussi
» une pelle, une pioche, une paire de....
» En voilà assez, *Trim*, dit mon oncle,
» tout extasié, & en levant une jambe:
» il lui mit aussi-tôt une guinée dans la
» main. *Trim*, lui dit-il, vas mon en-
» fant, n'en dis pas davantage, vas,
» mon garçon, vas, descends sur le
» champ &c, &c.

Quant au caractère moral de M. *Tobie Shandy*, il étoit doux, tranquille, modéré, plein de sensibilité, & d'une patience admirable. En voici un exemple : un jour, pendant qu'il étoit à dîner, un gros cousin sembloit prendre plaisir à l'importuner par ses bourdonnemens. Il cherchoit à l'attraper; mais il le manqua plusieurs fois. Enfin, il l'attrape. Il se lève aussitôt de table, & va ouvrir la fenêtre. *Va, va t-en, pauvre diable, dit-il, je ne te ferai point de mal ; va, le monde est assez grand pour te contenir, toi & moi.*

On attendoit le moment où *Tris-*

tram devoit naître. M. *Shandy*, son père, philosophe entiché de systêmes particuliers, vouloit qu'on l'introduisît dans le monde, non par la tête, selon l'usage, mais par les pieds. La lecture d'un grand nombre de livres de physique & de métaphysique lui avoit appris que le siége de l'ame est dans la *medulla oblongata*; que la tête encore tendre, molle & flexible d'un enfant, au moment de l'accouchement, étoit accablée, par la violence des efforts de la femme, d'un poids de quatre cents soixante-dix livres, & que cette énorme compression, en altérant plus ou moins le tissu délicat du cerveau, étoit la cause des différences qu'on observoit dans l'esprit, la mémoire & l'intelligence des hommes. Cette opinion lui servoit à expliquer sans embarras tous les phénomènes de génie ou de stupidité dont il étoit témoin. Il appercevoit sur le champ, par quelle raison le fils aîné étoit ordinairement le plus sot de la famille : *cela ne doit pas surprendre*, disoit-il, *le pauvre Diable ! c'est lui qui a frayé la route à ses cadets. Ils lui ont, sans le sçavoir, l'obligation d'avoir plus*

d'esprit que lui. Ce systême avoit conduit sur-tout le Père de *Tristram* à s'engouer des merveilleux effets de l'opération Césarienne. Combien de grands génies, selon lui, avoient brillé dans le monde, où ils n'avoient été introduits que par cette voie! » Vous le » voyez, disoit-il, rien n'est si clair ; » le cerveau n'a pas souffert dans cette » opération, la tête n'a pas été com» primée, le crâne n'a pas été poussé » vers la *medulla oblongata.* Les heu» reuses suites en sont à découvert. » Votre *Jules-César*, qui a donné son » nom à cette admirable opération ; » votre *Hermès Trismégiste*, qui vint » au monde de la même manière avant » que l'opération eût un nom ; votre » *Scipion* l'Africain, votre *Manlius* » *Torquatus*, notre *Edouard VI*, dont » le regne eut fait le bonheur de l'An» gleterre, s'il eut vécu : — Ces Hé» ros, ces hommes rares, & tant » d'autres qui figurent dans les An» nales de la renommée... Eh! bien, » tous ces gens-là sont venus au » monde par une incision que l'art a » faite. » Cette ouverture de l'*abdomen* rouloit depuis plus de six semaines

dans la tête de M. *Shandy*. Il avoit lu, & à force de lire & de réfléchir, il s'étoit convaincu qu'un coup de bistouri dans *l'epigastrium*, n'étoit pas plus dangereux que les coups de lancette, dont l'art de la Phlébotomie est devenu si prodigue. » Plein de cette » idée, dit *Tristram*, il se persuada que » ma mère, frappée de toutes ces rai- » sons, ne demanderoit pas mieux » qu'on m'ouvrît un pareil passage... » Juste Ciel ! à peine eût-il prononcé » le mot !.. la mort n'est pas plus pâle... » ma mère en tressaillit jusques dans » la pointe des cheveux. Mon père » n'insista pas, il sortit. »

L'enfant étant né, une femme de chambre, qui passe rapidement, sans écouter ce que lui dit M. *Shandy*, fait faire à celui-ci une observation singulière. » Frère *Tobie !* dit-il, de la mul- » titude des énigmes que la vie conju- » gale offre sans cesse à deviner au » pauvre mari, je n'en connois point » de plus impénétrable que celle-ci. » Ma perspicacité y a toujours échoué. » C'est de sçavoir pourquoi & com- » ment il se fait, dès que Madame est » en couche, que toutes les femmes

» de la maiſon en ſoient plus fières
» & plus impérieuſes de moitié? —
» C'eſt que je crois, dit mon oncle
» *Tobie*, que nous nous paroiſſons à
» nous-mêmes plus petits. Je ne vois
» point d'enfant nouveau-né, que je
» ne ſente, pour ainſi dire, que je m'ap-
» petiſſe. C'eſt un moment bien dur à
» paſſer pour une femme, continua-
» t-il, en remuant la tête. — Oui,
» c'eſt un furieux moment, dit mon
» père, en remuant auſſi la tête! —
» Mais depuis que la mode eſt venue
» de remuer la tête en parlant, con-
» tinue l'Hiſtorien, on ne la remua
» peut-être jamais par des motifs
» plus contraires. *Que Dieu les béniſſe!*
» C'eſt ce que vouloit dire mon on-
» cle. *Que le Diable les emporte!* C'eſt
» ce que n'oſoit dire mon père. »

L'auteur, dans une de ſes digreſ-
ſions, rapporte au rétréciſſement de
nos habits la décadence & le peu de
vigueur de l'éloquence moderne. » Que
» les longues mantes des anciens, dit-
» il, étoient favorables, & que nos
» orateurs en doivent bien regretter
» le coſtume! Tout a dégénéré. Sans
» cela l'éloquence ſeroit tout auſſi flo-

» rissante parmi nous, qu'elle l'étoit
» dans Rome & dans Athènes. C'étoit un
» trait singulier d'éloquence que de ne
» point nommer la chose dont on
» parloit, lorsque vous pouviez phy-
» siquement la produire à point nom-
» mé. Une hache ébréchée, une épée
» cassée, un vieux pourpoint déchiré,
» un casque rouillé, une livre & demie
» de cendres dans une urne, & sur-
» tout, quelque jeune enfant magni-
» fiquement équipé..... Oh! re-
» présentez-vous maintenant un ora-
» teur sublime, qui a si adroitement
» caché son *bambino* dans sa robe,
» que personne ne s'en est apperçu,
» & qui le montre à propos.... Ah!
» quel effet! les digues se rompent;
» le torrent s'écoule, il renverse les
» cervelles, il ébranle tous les prin-
» cipes; la Jurisprudence & la Poli-
» tique d'une nation entière sont hors
» des gonds. Mais, vous le voyez,
» ces tours d'adresse ne pouvoient se
» faire que chez les peuples où la
» mode avoit donné la plus vaste am-
» pleur aux robes des orateurs. Vingt
» ou vingt-cinq aunes de pourpre su-
» perfine, avec de grands plis redou-

» blés & flottans en faiſoient l'affaire....
» Que nous ſommes minces à préſent !
» Mais auſſi qu'eſt devenue l'élo-
» quence ? Ce n'eſt plus qu'un filet
» d'eau, qui à peine fait éclorre quel-
» ques fleurs ſur le terrein aride où il
» paſſe ».

Je ne vous citerai pas, Monſieur, toutes les plaiſanteries, toutes les ſcènes bouffonnes, toutes les ſituations comiques que préſente ce roman ; ce détail me meneroit trop loin. Il ne faut pas croire cependant que tout l'eſprit de l'auteur s'évapore en ſaillies frivoles : on trouve dans ſon ouvrage des alluſions fines & ingénieuſes, une critique adroite des mœurs & des faux ſçavans, des réflexions pleines de juſteſſe & de ſolidité. M. *Stern*, quoique Philoſophe, ne paroît pas avoir été grand admirateur de Meſſieurs nos Encyclopédiſtes. Il s'approche quelquefois de ces ſublimes penſeurs, la lanterne de *Diogène* à la main ; il les conſidère, & les quitte bientôt avec un éclat de rire. Par exemple, il ne ſe ſert que de ſa chaiſe pour réfuter l'aſſertion d'un d'entr'eux, qui prétend *qu'un homme eſt aſſez bien, quand il a du jugement ſans eſprit, &*

de l'esprit sans jugement. » Est-il pos-
» sible, dit M. *Stern*, qu'on nous
» berce de pareilles absurdités ? Ma
» pantoufle a plus de génie, & ma
» chaise raisonneroit avec plus de
» justesse. Celle qui me porte, en ce
» moment, est ornée de deux jolies
» pommettes, faites au tour. Elles
» sont fichées dans les montans par une
» cheville, qui les y joint avec pré-
» cision, & qu'on ôte & qu'on re-
» met à volonté. Lorsqu'elles y sont
» toutes deux, ma chaise a un air
» d'élégance qui plaît ; mais j'ôte une
» de mes deux boules, il n'importe
» laquelle, & je regarde : a-t-on ja-
» mais rien vu d'aussi ridicule que l'est
» ma chaise en ce moment ? Un Phi-
» losophe écourté, à qui l'on auroit
» coupé une oreille, pour prix de ses
» bonnes instructions, ne le seroit pas
» plus. Mes deux boules étoient bien
» mieux ensemble ; nécessaires l'une
» à l'autre, pour l'ornement de ma
» chaise, il y avoit une certaine har-
» monie entr'elles, une certaine cor-
» respondance qui faisoient tout leur
» agrément. C'est ainsi que l'esprit &

» le jugement sont les plus beaux or-
» nemens de l'homme. Otez l'un, &
» voyez quel est l'autre. J'aimerois
» presqu'autant que ma chaise fût pri-
» vée de ses deux pommettes, que
» de n'en avoir qu'une seule. Un
» homme d'esprit sans jugement n'est
» qu'un sot; & avec du jugement sans
» esprit, c'est une espèce d'animal stu-
» pide. Le jugement n'est autre chose
» qu'une heureuse modification de
» l'esprit; mais si l'on veut absolu-
» ment qu'ils soient différens l'un de
» l'autre, au moins faudroit-il conve-
» nir qu'ils doivent aller de pair,
» pour qu'un homme puisse se flatter
» d'avoir quelque mérite ».

Le traducteur prévient, dans sa préface, que les plaisanteries de son auteur ne lui ont pas toujours paru également bonnes; qu'il a pris le parti d'en supprimer quelques-unes, & de leur en substituer d'autres. Cet éclaircissement étoit nécessaire, pour expliquer comment il arrive que l'ode *sur la navigation*, couronnée a l'Académie Françoise, se trouve malignement citée dans cet ouvrage, & mise en

en regard avec une autre mauvaise ode, *charbonnée sur les murs d'un Cabaret*. Ce trait n'est pas charitable. M. *de la Harpe* a bien assez d'ennemis, d'envieux & de détracteurs parmi les vivans, sans qu'il soit nécessaire de lui en supposer encore d'autres parmi les morts.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Vanbrock, ou le Petit Roland, Poëme héroï-comique en huit Chants. A Birmingham ; & se trouve à Bruxelles, chez Em. Flon Libraire. A Paris, chez Ruault, rue de la Harpe.

On trouve à la tête de ce Poëme une Epigraphe Latine, qui n'annonce pas un Ecrivain fort versé dans la langue de *Virgile* & d'*Horace*. La voici.

Qui pellunt muscas Alcida *laurea* poscunt.

Il faut avoir bien peu de connoissance de la Latinité, pour ne pas sçavoir que *laurea* est un nominatif, & pour en faire un accusatif neutre, unique,

ment parce qu'il en a la terminaison. Cependant l'auteur s'applaudit, dans sa préface, de l'heureuse invention de cette Epigraphe, qui selon lui, découvre très-bien le sens moral de son Poëme : or ce sens moral est, pour me servir de ses propres termes, *le délire d'un homme qui tire l'arquebuse* : cette ridicule manière d'expliquer un sens moral, fait voir que l'auteur ne s'exprime guères plus heureusement en François qu'en Latin. Au reste, le Poëme répond assez bien au ton de l'Epigraphe & de la Préface : on s'attend à trouver, dans un Poëme héroï-comique, un sujet piquant & agréable, des plaisanteries ingénieuses, une satyre fine & enjouée, du naturel & de la gaîté, un style élégant & facile. Les chef-d'oeuvres du *Lutrin* & du *Ververt* nous ont rendus difficiles sur ce genre d'ouvrage.

On est étrangement surpris, en lisant le Poëme de *Vanbrock*, de trouver un sujet trivial & bas, qui n'a pas même le mérite d'être comique, des plaisanteries tristes & lourdes, qui, suivant le langage de l'auteur, sont du *cru*

de la Flandre, un style plat & barbare ; & par-dessus tout cela, des phrases à prétention, des expressions entortillées, & dont le sens va se perdre dans cette mystérieuse obscurité qui tient aujourd'hui lieu d'esprit, en un mot, un ouvrage qui par-tout ridicule, ne fait cependant jamais rire. L'action du Poëme est le prix de l'arquebuse remporté par un Flamand, nommé *Vanbrock* : les incidens, qui sont en grand nombre & n'ont presque aucun rapport au sujet principal, consistent dans les aventures burlesques de ce personnage, pendant un voyage qu'il fait de Courtrai à Bruxelles, lieu destiné pour le combat de l'arquebuse. Avant d'entrer en matière, le Poëte fait une sortie contre les moeurs du siècle, & sur-tout contre le luxe des filles publiques. Voici comment il s'exprime sur ce sujet :

Que l'Thymen soit muet sur ses sermens trahis,
Que Rome comme athène ait fêté les *Laïs*,
Des abus qui chez nous ont accru leur empire,
Le semblant des égards est sans doute le pire ;

Mais l'honnête, où le vice aime à se retrancher ;
Sous leurs drapeaux, jadis dédaignoit de marcher, &c.

Ce n'est là, Monsieur, qu'un léger échantillon du jargon amphigourique dont ce Poëme est rempli. Après cette élégante diatribe, le Poëte vient au fait. *Charles de Lorraine*, Gouverneur des pays bas Autrichiens, voyant ses sujets livrés à l'ennui & à la tristesse, depuis le départ des François, qu'une longue guerre avoit retenus dans ses Etats, imagine, pour réveiller les esprits de la Nation, d'établir un jeu d'arquebuse. Le Sénat s'assemble pour délibérer sur le prix qui doit être proposé ; on décide enfin, que ce sera un bouloir. Telle est la matière du premier chant.

Le second, commence par le portrait de *Vanbrock*, le Héros du Poëme ; c'est un de ces morceaux brillans qu'on ne peut se dispenser de citer.

Tel, aux traits échappés d'un cœur novice encor,
Peut juger vers le bien, s'il prendra son essor.

Tel a connu *Vanbrock*, qui rendra témoignage
Qu'il étoit en ſageſſe avancé pour ſon âge ;
Des bras de ſa nourrice à ſix ans retiré,
Le phyſique chez lui fut de loin préparé.
Courtrai fut ſon berceau, *cette cité charmante*
Fondoit ſur ſon élève *une gloire éclatante* ;
Il étoit néanmoins timide, *effarouché*,
A ſes opinions *bruſquement* attaché,
Et quoique ſon humeur fût rien moins qu'endurante,
La repartie encore étoit chez lui trop lente,
Il avoit rang, hélas ! parmi ces froids Rhéteurs
Qui vont pour un bon mot conſulter vingt auteurs, &c.

Je ne m'amuſerai point, Monſieur, à relever toutes les fautes & les platitudes dont ces vers fourmillent : il y en a même quelques-uns que je n'entends point & qui ne préſentent aucun ſens ; je remarque ſeulement une de ces fautes groſſières contre la Langue, qui n'échappent pas même aux plus médiocres écrivains ; elle eſt dans ce vers :

Et quoique ſon humeur fût rien moins qu'endurante.

Il falloit *ne fut rien moins*.

De la peinture de son Héros, l'auteur, sans aucune liaison, saute tout à coup à la description de la pompe funèbre d'un vieux habitant de Courtrai, de la Confrairie de l'arquebuse.

L'Eglise l'attendoit lugubrement parée,
Et jusqu'à l'eau bénite, elle étoit d'eau filtrée.
Le Poile tout brodé d'ossemens & de pleurs,
Présent de *Charles-Quint*, *erreintoit les porteurs*,
Et ses coins *recueillis* par les plus vieux confrères,
Sembloient joindre au défunt quatre surnuméraires.

Ce vers *& jusqu'à l'eau bénite elle étoit d'eau filtrée*, n'est pas François. Dans une des Notes dont ce Poëme est enrichi, on lit que c'est une allusion à l'entreprise des eaux filtrées du port à l'Anglois. » On n'y fit en effet que de l'eau toute claire, » dit l'auteur, qui a cru sans doute dire un bon mot excellent.

Le Convoi est suivi d'un repas où l'on s'enivre en l'honneur du défunt : on y lit aussi la gazette ; l'article du

prix de l'arquebuse, qui s'y rencontre, achève de renverser toutes les têtes.

La table ou la déserte, on la livre au pillage,
C'est à qui des valets se signale au partage.
Plus loin, sous un berceau lambrissé de jasmin,
On court dresser un but, *& rafraîchir du vin.*
On s'y veut occuper d'un utile exercice,
Mais à l'un la main tremble, à l'autre le pied glisse,
Et bientôt ils n'auront, *en défis déchaînés*,
Que des coups pour réponse aux démentis donnés.
N'importe, *cierge offert ou neuvaine promise*,
Chacun sur le bouloir, croit *avoir la main mise*,
Vanbrock des insurgens n'est pas le moins mutin &c.

Vanbrock est porté yvre dans son lit où il fait de beaux rêves, que le Poëte n'épargne pas à ses lecteurs. A son réveil, il apprend que *Joane*, sa maîtresse, instruite de ses débauches, a juré de ne plus le revoir : vous desirez peut-être, Monsieur, de connoître cette maîtresse de *Vanbrock* ; elle étoit rousse, avoit des traits communs & irréguliers, cependant

Sa taille du grand jour soutenoit la lumière.

Au reste, son plus grand défaut étoit que

. . . *Par un supplément aux vapeurs d'estomac,*
Joane, en vieux berger, respiroit du tabac :

L'auteur ne laisse pas échapper cette occasion de faire une digression curieuse sur le tabac ; il rapporte, avec une érudition profonde, les différens noms qu'on lui a donnés, & il s'emporte contre les effets pernicieux de cette *herbe*.

Jamais *Denys dans Syracuse*,
Denys, qui n'employoit que la force ou la ruse,
N'a *dans Rhege* soumise exercé la fureur,
Dont cette herbe des nés maltraite ici l'honneur.
Qui croira que des gens, pressés par l'indigence,
Au tabac sur le pain donnent la préférence ?
Il faut donc que ce soit un bonheur à leurs yeux,
De s'appauvrir encor du besoin des heureux.

Que ce dernier vers, si précieux & si alembiqué, a bonne grace à la suite des phrases plattes & triviales qui le précèdent ! L'affectation du bel-esprit est sans doute très-vicieuse dans tout

Ecrivain, mais elle eſt ſouverainement ridicule dans celui qui ne peut pas même atteindre au ſens commun.

Déja dans ſes tranſports, *le bon homme Titon*,
De ſa belle moitié careſſoit le menton.

Lorſque *Vanbrock*, déſeſpéré d'avoir perdu les bonnes graces de ſa maîtreſſe, court ſe jetter à ſes genoux pour obtenir ſon pardon. Le diſcours de *Joane* à ſon amant commence par ces vers, qui pourront exercer votre ſagacité:

Etoit-ce pour ouvrir un vaſte cimetière,
Que vous vous diſputiez la couronne de lierre?

Ceux-ci ne ſont guères plus intelligibles.

. . . .

Mais encore une orgie, & je fais mes délices,
De rendre à tes exploits les menades propices.

Vanbrock répond, entr'autres choſes galantes & ingénieuſes:

Dieu ſeul connut ma ſoif; *toi même, & conſidère*
Que te voyant par-tout, *juſqu'au fond de mon verre*,

Je n'eusse été qu'un lâche, un détestable amant
De montrer peu d'ardeur à t'y revoir souvent.

Vanbrock obtient sa grace & reste quelques jours caché dans le jardin de sa maîtresse, où il s'exerce à tirer avec une arquebuse à vent, de peur que le bruit ne découvre sa retraite. Lorsqu'il se croit assez fort pour disputer le prix, il prend le coche pour se rendre à Bruxelles : il trouve dans cette voiture, entre autres compagnons de voyage, la *Deschamps*, fameuse courtisanne, que la peur de l'hôpital exiloit de Paris. Il en devient amoureux & fait en peu de temps beaucoup de chemin auprès d'elle ; ils soupent ensemble tête à tête, dans une auberge de Bruxelles ; mais, au moment où *Vanbrock* se croit heureux, la *Deschamps* est attaquée d'une *migraine maudite* qui la force de se retirer ; &, pour comble de malheur, le soin de sa sûreté l'oblige de partir cette même nuit. *Vanbrock*, désespéré du départ de cette fille, reçoit bientôt une nouvelle encore plus affligeante ; le prix de l'arquebuse est remis à quinzaine. Pour charmer son

ennui, notre héros va visiter les célèbres Abbayes des environs, & s'arrête sur tout dans celle de *Hanne*. Les moines qui l'habitoient étoient alors presque tous enrhumés. Le rhume,

Du cerveau, ce tiran sans pitié,
Du Monastère alors *absorboit* la moitié.
Le choeur baissoit d'un ton & muets dans leurs salles,
De quel chant pouvoient-ils s'acquitter dans des stales?
Du moins rien n'y souffroit que la triste oraison.
Ainsi se gouvernoit cette riche maison,
Dont l'hospitalité fait la vertu chrétienne,
Que chacun pour y vivre eut déserté la sienne.
Tels, des gardes actifs par des circuits trompeurs,
Font passer le gibier sous le nez des chasseurs;
Ainsi par des goujats, dispersés dans la plaine,
Dont on voit au besoin se prolonger la chaîne,
Chaque jour par brigade, à ces reclus oisifs,
Des convives nouveaux sont amenés captifs;
Quelle en est la rançon? faire honneur à la fête,
D'un conte délectable, égayer leur retraite,

Mais soit qu'avec *Bacchus* se liguent les brouillards,

C'est envain qu'on y croit élever des vieillards.

Ce n'est pas toutefois qu'une telle abbaye

Puisse à l'œil prévenu passer pour tabagie ;

C'est un palais superbe, & dont n'approche pas

Tout ce qu'ont fait bâtir *Bourette & Menetas* &c.

Quoique nous soyons tous les jours inondés de vers pitoyables, cependant il est rare d'en trouver d'aussi ridicules que ceux que je viens de citer : une pareille production fait honte à notre siècle ; & si la date de l'impression n'attestoit que ce Poëme est nouveau, on seroit tenté de croire qu'il a été composé dans ces temps de ténèbres & de barbarie, où la langue & la Poésie Françoise étoient encore au berceau.

Ainsi se gouvernoit cette riche maison

. . . .

Que chacun pour y vivre,

est une construction du temps de *François I*. Dans aucun siècle on n'a dit *élever des vieillards*. Quoi de plus

bisarre que de rapprocher M. *Bourette* & *Ménélas*, qui, sans doute, doivent être fort étonnés de se trouver ensemble? certainement le fermier général n'a rien de commun avec le Roi de Lacédémone, & si M. *Bourette* est renommé par son goût pour l'architecture, on n'en peut pas dire autant de *Ménélas*, dont le modeste palais ne seroit pas digne aujourd'hui de loger un commis des fermes. Je me hâte, Monsieur, de terminer le détail de cette fable insipide. *Vanbrock* se rend à Liege, il y est arrêté injustement & mis en prison. L'auteur, à ce sujet, se répand en invectives contre la ville de Liége, qu'il représente comme un séjour peu sûr pour tout honnête homme : cependant son héros est mis en liberté & vole à *Bruxelles*, où tout s'apprête pour le combat. Il est vainqueur & reçoit le prix : il s'en retourne, portant en croupe le précieux bouloir, & quoique l'action du Poëme soit finie, le héros éprouve encore dans sa route quelques aventures, dont je vous épargne le récit.

Vous voyez, Monsieur, que le sujet principal occupe ici la plus petite partie de l'ouvrage, & se trouve étouffé sous une foule d'épisodes inutiles & ennuyeux. L'auteur ne paroît pas même soupçonner en quoi consistent la fable & le plan d'un Poëme. Je finirai par une épigramme qu'on m'a prié d'insérer dans ces Feuilles.

Mais à propos, Monsieur *Purgon*,
Connoissez-vous *les céramiques ?*
Les céramiques ! .... ma foi non....
Attendez.. je m'en souviens... bon...
C'est le plus grand des narcotiques
Après le *Vanbrock* de *Mahon*.

Lettre adressée aux Auteurs de ces Feuilles, par M. l'Abbé Rozier, auteur du Journal de Physique.

Vous avez imprimé, Messieurs, dans le N°. 6 de *l'Année Littéraire* une lettre de M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital Royal & Militaire de Calais, &c. où il s'exprime ainsi : *le coupable que j'accuse au tribunal du Public est M. l'Abbé Rozier* ; quelques lignes plus

bas, *l'imprudence de ce Journaliste est impardonnable...... Ses Abonnés devront au moins me sçavoir gré de lui avoir conseillé de revoir ses épreuves avec plus d'attention..... Qu'il se souvienne que les Rosiers de tous les mois plaisent plus par leurs fleurs, qu'ils n'épouvantent par leurs épines.* J'espère au reste que *les siennes ne seront pas* VIVACES, *& je lui jure, de mon côté, que ma rancune n'est rien moins que* PERENELLE, &c. Sans m'arrêter à répondre à ces aménités littéraires, deux mots suffiront pour me justifier aux yeux de M. *Coste*. Depuis le mois d'Octobre 1775, j'ai été occupé, pendant huit mois, à parcourir, par ordre du Gouvernement, les provinces de Languedoc, de Provence, les côtes d'Italie, & quelques Isles de la Méditerranée. Il n'étoit donc pas possible, pendant cette absence, que je veillasse moi-même à la rédaction des nouvelles littéraires du Journal de Physique, ni à la lecture de ses épreuves. Si j'avois un ennemi irréconciliable, je me croirois bien vengé, de le condamner à passer sa

vie à corriger des épreuves.

Après l'aveu que je viens de faire, j'aime à croire que la rancune de M. *Coste* ne sera pas *perenelle*, au moins il me l'assure, & je le remercie des leçons qu'il me donne.

Recevez aussi, Messieurs, mes remercîmens pour les choses obligeantes que vous avez eu la bonté de dire de moi dans le *post-scriptum* de cette lettre, & permettez-moi de vous prier d'annoncer que ceux, qui auront à se plaindre de mes ouvrages, peuvent m'adresser directement leurs critiques. Je leur promets ici publiquement de les insérer dans le Journal de Physique, sans y changer un seul mot, & sans y ajouter la plus légère remarque. J'ai déja donné cet exemple, & ma conduite passée est le garant de l'exécution de ma promesse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Lettre aux Auteurs de ces Feuilles, en réponse à celle de M. Rigoley de Juvigny, au sujet d'une Anecdote sur Piron.

Il est vrai, Messieurs, que lorsque j'ai écrit la lettre que vous avez bien voulu insérer dans le N°. 14 de vos Feuilles, je n'avois pas lu la vie de M. *Piron*, mise à la tête de ses œuvres, par M. *Rigoley de Juvigny*. Je ne la connoissois que par l'extrait que vous en avez donné dans votre N°. 4. Vous n'y aviez dit qu'un mot de l'intérêt que prit M. *de Montesquieu* à la disgrace de ce Poëte, si justement célèbre, lorsque le Roi refusa de donner le sceau de son agrément à l'élection unanime qui avoit destiné à *Piron* le fauteuil académique, vacant par la mort de M. *Languet*, Archevêque de Sens. Je serois bien mortifié que l'on pût croire que j'ai voulu porter la plus légère atteinte à la gloire d'un Poëte,

que la poſtérité rangera certainement parmi ceux qui ont le plus contribué à la gloire du parnaſſe François. L'immortalité eſt bien plus certainement acquiſe à l'auteur de la *Métromanie*, qu'à certains écrivains, qui prétendent avoir des titres de plus d'un genre pour y parvenir. Le déſeſpoir d'approcher jamais de ce chef-d'œuvre de génie & d'eſprit tout à la fois, les anime envain contre l'auteur de cette pièce étonnante, leurs traits impuiſſants retombent ſur eux-mêmes, & ne leur laiſſent que la honte de s'être livrés à la plus baſſe & à la plus mal-adroite jalouſie. Ce n'eſt pas que je regarde cette Comédie, comme le ſeul ouvrage qui ait aſſigné à *Piron* une place diſtinguée au parnaſſe ; mais il me ſemble qu'elle auroit ſuffi ſeule pour tranſmettre ſon nom aux ſiècles futurs.

Ma lettre n'a donc eu d'autre objet que d'éclaircir une anecdote, ſur laquelle il me ſembloit que vous aviez paſſé trop légèrement, & dont le détail fait à mes yeux, tant d'honneur

au cœur & à la plume de l'auteur de l'*Esprit des Loix*.

Je ne crois pas, au reste, que ce que j'ai écrit à ce sujet, soit en contradiction avec le récit que M. *Rigoley de Juvigny* a inséré dans la vie de *Piron*, ou du moins il me paroît facile de concilier ce que nous en avons dit tous les deux. Il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

M. *de Montesquieu* est mort le 10 Février 1755. Il avoit lui-même préparé une nouvelle édition de son livre *de l'Esprit des Loix*. Il y avoit fait des changemens, dont quelques-uns étoient de simples corrections de style ; d'autres tendoient à éclaircir certains passages sur lesquels un de ses critiques avoit cru trouver prise. C'est celui qui donna lieu à la *défense de l'esprit des loix* ; ouvrage qui, par la modération, la vérité, la finesse de plaisanterie qui y règnent, doit être regardé comme un modèle en ce genre.

M. *de Secondat*, son fils, vint à Paris, & trouva dans les papiers de

son illustre père, ces corrections & ces changemens. Il se proposa de faire exécuter l'édition que M. *de Montesquieu* avoit préparée, & crut devoir y joindre un éloge qu'il composa dans cette intention. Il remit le tout à M. *Moreau* & le chargea d'imprimer & de faire paroître cette édition. Cet Imprimeur méritoit bien cette confiance : il avoit eu celle de M. *de Montesquieu* lui-même, dont il avoit été le secrétaire, & qui connoissoit tous ses talens. Une érudition très-étendue & très-variée ; une connoissance approfondie des langues Grecque & Latine, un goût sage & raisonné, l'auroient, au moins, placé au rang des *Robert-Etienne*, & des autres Imprimeurs les plus célèbres, si des circonstances particulières ne s'y fussent opposées.

Quoi qu'il en soit, M. *Moreau* fit observer à M. *de Secondat*, que M. d'*Alembert* avoit fait imprimer à la tête du cinquième volume de l'Encyclopédie, un éloge de M. *de Montesquieu*, M. *de Secondat* eut la modes-

tie de préférer l'ouvrage de M. d'*Alembert* au sien, & exigea qu'on le plaçât à la tête des œuvres de M. son père. Il consentit seulement que l'on tirât de son écrit quelques anecdotes, dont M. d'*Alembert* n'avoit pas fait mention, & qu'on les mît en notes au bas du discours de l'Académicien, en les faisant correspondre aux endroits auxquels-ils avoient rapport.

M. *Moreau* connoissoit le respect dont j'étois pénétré pour la mémoire de M. *de Montesquieu*, & sçavoit que j'avois fait une étude particulière de l'*Esprit des Loix*. Il crut me rendre un service flatteur, en me procurant l'occasion de contribuer en quelque chose, à la publication de cet ouvrage immortel. Je me chargeai de remplir les vues de M. *de Secondat*. Je tirai, de son ouvrage, ce que je crus devoir adapter à celui de M. d'*Alembert*; & le tout fut remis sous les yeux de M. *de Secondat*.

Des réflexions qui lui survinrent, le déterminèrent à exiger que quelques-unes des Notes, que j'avois prises dans

son manuscrit, fussent supprimées. J'obtins cependant son consentement, pour qu'on les conservât dans un très-petit nombre d'exemplaires, dont il se réserva la disposition ; & c'est une de ces Notes que j'ai copiée dans la lettre que je vous ai adressée ; je l'avois extraite mot pour mot du manuscrit de M. *de Secondat*, & elle est au nombre de celles dont il souhaita que l'on ne donnât pas connoissance au public. Je peux fournir la preuve de ces faits, par la seule inspection de mon exemplaire des Œuvres de M. *de Montesquieu*.

Elles ont éte réimprimées en 1767. Je donnai encore mes soins à cette nouvelle édition qui fut faite avec les réserves que M. *de Secondat* avoit prescrites pour celle de 1758. J'avois ajouté à celle-ci, une table des matières, dans laquelle j'avois tâché de rapprocher les idées de l'auteur, de leur donner une suite qu'il semble quelquefois avoir affecté d'interrompre, de rassembler, sous chaque mot, toutes ses vues, & de présenter son

ſyſtême ſur chacune des choſes qu'il a traitées. L'immenſité des objets, renfermés dans l'*Eſprit des Loix*, m'en avoit dérobé quelques-uns, & je m'étois trompé ſur quelques autres. J'ai réparé, dans la ſeconde édition, ces omiſſions & ces erreurs.

A ce travail, j'en ai joint un autre. Dans l'intervalle des deux éditions dont je viens de parler, parut une brochure de M. *Crévier*, Régent de Rhétorique au Collége de Beauvais, ſous le titre d'*Obſervations ſur le livre de l'Eſprit des Loix*. Dans la même année, 1764, *Arkſtée* & *Merkus*, Libraires à Amſterdam & à Leipſik, publièrent une édition des œuvres de M. *de Monteſquieu* en 5 volumes *in*-12, *avec des remarques philoſophiques & politiques d'un anonyme*.

Je lus la brochure, je lus les remarques, & je vis que les écrivains, qui s'étoient permis ces écrits, avoient déchiré l'immortel ouvrage de M. *de Monteſquieu*, ſans l'entendre. Ce grand homme ne pouvoit plus ſe défendre. Mon zèle me donna la témérité de croire que je pouvois le ſuppléer. Je

fis imprimer, à la tête de l'édition de 1767, un avertissement, dans lequel j'ose croire que j'ai prouvé l'ignorance & l'ineptie des auteurs de ces indécentes critiques.

J'ai regret, Messieurs, d'avoir laissé échapper ces détails; mais, puisqu'ils sont écrits, je ne les effacerai pas; ils serviront à vous prouver mon attachement à la mémoire de l'illustre auteur de l'*Esprit des Loix*, & mon goût pour ses ouvrages, goût dont je me fais gloire.

Je reviens à M. *Rigoley de Juvigny.* La lettre à laquelle il m'a fait l'honneur de répondre, ne contient rien assurément qui puisse porter la plus légère atteinte à la mémoire de M. *Piron.* Je n'ai point dit que ce Poëte eût éprouvé aucune mortification de la part de l'Académie; j'ai dit, au contraire, que son élection fut unanime, & que, si elle n'eut pas son effet, c'étoit uniquement parce que le Roi lui refusa son agrément.

Quant à la lettre, écrite par M. *de Montesquieu* à Madame *de Pompadour*, j'en

j'en ai vu la minute, & l'ai copiée moi-même, pour être placée au nombre des notes dont j'ai parlé plus haut. J'ignore si M. *de Montesquieu* parla à Madame *de Pompadour*, mais je suis bien certain que la lettre fut écrite; & le surplus de l'anecdote est attestée par M. *de Secondat*, qui est présumé sçavoir mieux qu'un autre les circonstances de la vie de M. son père. M. *Rigoley de Juvigny*, au reste, en niant positivement que M. *de Montesquieu* ait écrit à Madame *de Pompadour*, reconnoît que la lettre a existée, *en applaudissant, avec moi, à la précision & à la noble simplicité de la lettre du Président de Montesquieu.*

M. *Rigoley de Juvigny* me permettra de douter de l'exactitude du discours, que, dans la vie de *Piron*, il dit que M. *de Montesquieu* tint à Madame *de Pompadour*. Voici ses termes: » Après » lui avoir cité plusieurs exemples » d'Académiciens, ses confrères, qui » n'auroient jamais été admis, si on les » eût traités avec la même rigueur, » *après s'être cité lui-même*, pour » exemple, il ajouta, &c. ».

C'est des *Lettres Persanes* qu'il s'agit ici ; & M. *de Montesquieu* étoit bien éloigné de croire que cet ouvrage eût jamais dû être un obstacle à son entrée dans le corps Academique, ni qu'on eût eu besoin d'indulgence pour ratifier son élection. Voici comment M. *d'Alembert* raconte la chose, & M. *de Secondat* a certifié la vérité de son récit.

» D'un côté la haine, sous le nom » de zèle ; de l'autre côté, le zèle sans » discernement ou sans lumières, se » soulevèrent & se réunirent contre » les *Lettres Persannes*. Des délateurs, » espèce d'hommes dangéreuse & » lâche, que même dans un gouver- » nement sage on a quelquefois le mal- » heur d'écouter, allarmèrent, par un » extrait infidèle, la piété du Minis- » tère. M. *de Montesquieu*, par le con- » seil de ses amis, soutenu de la voix » publique, s'étant présenté pour la » place de l'Académie Françoise, va- » cante par la mort de M. *de Sacy*, le » Ministre * écrivit à cette Compagnie » que Sa Majesté ne donneroit ja-

* M. le Cardinal *de Fleury*.

» mais son agrément à l'auteur des » *Lettres Persannes* ; qu'il n'avoit point » lu ce livre ; mais que des personnes » en qui il avoit confiance lui en » avoient fait connoître le poison & » le danger. M. *de Montesquieu* sentit » le coup qu'une pareille accusation » pouvoit porter à sa personne, à sa » famille, à la tranquillité de sa vie. Il » n'attachoit pas assez de prix aux » honneurs littéraires, ni pour les » rechercher avec avidité, ni pour » affecter de les dédaigner quand ils se » présentoient à lui, ni enfin pour en » regarder la simple privation comme » un malheur ; mais l'exclusion perpé- » tuelle, & sur-tout les motifs de » l'exclusion lui paroissoient une in- » jure. Il vit le Ministre, lui déclara » que, par des raisons particulières, » il n'avouoit point les *Lettres Per-* » *sannes* ; mais qu'il étoit encore plus » éloigné de désavouer un ouvrage » dont il croyoit n'avoir point à rou- » gir ; & qu'il devoit être jugé d'après » une lecture, & non sur une délation. » Le Ministre prit enfin le parti par » où il auroit dû commencer ; il lut le

» livre, aima l'auteur, & apprit à » mieux placer sa confiance. L'Aca- » démie Françoise ne fut point privée » d'un de ses plus beaux ornemens ; » & la France eut le bonheur de con- » server un sujet que la superstition » & la calomnie étoient prêtes à lui » faire perdre ; car M. *de Montesquieu* » avoit déclaré au gouvernement, » qu'après l'espèce d'outrage qu'on » alloit lui faire, il iroit chercher, » chez les Etrangers qui lui tendoient » les bras, la sûreté, le repos, & » peut-être les récompenses qu'il au- » roit dû espérer dans son pays. La » nation eût déploré cette perte, & » la honte en fût pourtant retombée » sur elle ».

Vous voyez, Monsieur, que l'illustre *Montesquieu* étoit bien éloigné de se mettre au nombre de ceux à qui l'indulgence avoit ouvert les portes de l'Académie. Il cita *la Fontaine*, à qui ses contes valurent une petite mortification, mais que ses fables rappellèrent à la place qui lui étoit due.

J'ai cru devoir rétablir cette anec-

dote, dont la connoissance ne peut que flatter ceux qui sont vraîment jaloux de la gloire des Lettres, & qui s'intéressent à ceux qui les ont honorées.

Je suis, &c.

RICHER, Avocat au Parlement.

Les Malheurs de la jeune Emélie, pour servir d'instruction aux ames vertueuses & sensibles, Par Madame la Présidente d'Ormoi, in-12, deux parties, formant 322 pages. A Paris, chez Dufour, la Veuve Duchesne; Nyon & Ruault, Libraires.

» AMES honnêtes, mon *Emélie*
» vous offre à chaque page vos propres
» sentimens, je me flatte qu'ils vous
» feront passer sur les défauts de mon
» ouvrage; ce qui se rapproche le plus
» de nous, nous intéresse. L'amour du
» bien est ce qui m'a engagé à écrire.
» Je voudrois voir tous les hommes
» heureux; peut-être en leur offrant
» l'image de la véritable félicité, ré-

» pandrai-je un jour bien doux dans
» leurs cœurs, & leur ferai-je con-
» noître qu'il n'y a point de bonheur
» réel qu'en exerçant l'humanité ».
Je ne puis mieux vous annoncer, Monſieur, le petit Roman dont je vais vous donner l'analyſe. Vous voyez, par le morceau que je viens de citer, quel eſt le but que ſe propoſe l'auteur. La jeune *Emélie* avoit perdu ſon père de bonne heure : mais le Ciel lui avoit laiſſé une mère tendre & ſage, qui prit ſoin de la former. Tandis que la nature développoit en elle tous les charmes de la beauté, l'éducation donnoit à ſon eſprit des graces plus touchantes encore. Pourvue de ces avantages, la jeune *Emélie* attira bientôt une foule d'adorateurs ; elle fut ſéduite par l'extérieur brillant du Comte d'*Olban*. C'étoit un jeune homme à la mode, plein d'agrémens & de légèreté, d'un naturel heureux, mais gâté par les femmes du bel air ; changé par l'amour que lui inſpire *Emélie*, il demande à la Comteſſe de *Lorme* la permiſſion d'offrir à ſa fille l'hommage de ſon cœur, devenu ſen-

sible pour la première fois; on la lui accorde, mais à condition qu'il se corrigera de tous les défauts de frivolité qu'on lui reproche.

Cependant Madame *de Lorme*, effrayée du danger où l'amour pouvoit engager *Emélie*, tombe dans une maladie dangereuse. Le Comte & sa maîtresse semblent se disputer le bonheur de conserver une tête si chère. Mais leurs soins sont inutiles. Cette bonne mère, en mourant, répète à sa fille ses leçons de vertu, bénit les deux amans, & recommande à son amie, Madame *de Saint-Onge*, l'objet de ses inquiétudes maternelles. La triste *Emélie*, retirée chez cette Dame, y éprouve de nouveaux chagrins. Deux frères, le Marquis & le Chevalier de *Saint-Onge*, deviennent éperdûment amoureux de la jeune orpheline. Le premier, fougueux dans ses passions, étoit insensible à toutes les loix de l'honneur; la douceur & la modération formoient le caractère du second; mais *Emélie* reste fidèle à ses premiers sermens. Pour la sauver des transports

du violent Marquis, on la met au Couvent.

Le Comte d'*Olban*, privé de la vue de son amante, intéresse dans sa douleur le Chevalier son ami, qui avoit étouffé ses premiers feux ; celui-ci lui découvre l'asyle d'*Emélie* & l'y conduit. Ils y sont suivis du Marquis, dont la jalousie éveilloit les soupçons. Il entre, il voit les deux amants enivrés de leur tendresse mutuelle. Ecumant de rage, il s'élance, l'épée à la main : son frère tâche envain de l'arrêter ; il s'arrache de ses bras, atteint & perce le Comte. Celui-ci, en voulant venger sa blessure, frappe son ami, qui s'étoit jetté entre ces rivaux furieux. Le Chevalier, quelque temps après, expire en justifiant d'*Olban*. *Emélie*, après cette scène, est traitée avec la dernière rigueur, par les ordres mêmes de Madame de *Saint-Onge*, qui l'accuse de tous les malheurs de sa famille, & qui bientôt suit son fils dans la tombe.

D'*Olban*, devenu par cette mort, l'unique tuteur d'*Emélie*, la retire du Couvent. Le Marquis, devenu plus

furieux, veut ôter la vie à celle qui refuse de vivre pour lui. Il manque l'exécution de ses noirs projets, & se punit lui-même de ses crimes. *Emélie* croyoit toucher au terme de ses vœux, mais la famille du Comte s'oppose à son hymenée; & cet amant, jusqu'alors si tendre & si respectueux, prend parti de satisfaire enfin sa passion. Il trompe *Emélie* & la met sous la garde d'une femme abominable, qui avoit réduit en systême l'art de corrompre l'innocence. Après des épreuves terribles pour sa vertu, la jeune infortunée s'apperçoit du piége qu'on lui tend, s'échappe avec horreur, & va cacher sa vertu & ses charmes au fond d'une retraite inconnue, où la misère & la maladie viennent l'assaillir. L'hôtesse, confidente & témoin de ses peines, va trouver d'elle-même le Comte d'*Olban*, dont les remords & les regrets altéroient de jour en jour la santé. Il répare généreusement ses outrages passés; & sa famille, enchantée de trouver dans *Emélie* tant d'innocence & de fermeté jointes à tant d'attraits, consent au mariage.

S'il eſt permis à la ſévere critique d'indiquer les taches d'un ouvrage dicté par le ſentiment, & conſacré à la vertu, il me ſemble, Monſieur, que le principal défaut de ce Roman eſt d'être dénué de ſituations, & quelquefois d'action. Le commencement, ſur-tout, n'eſt point aſſez rapide. La morale, qui devroit ſortir des événemens, y eſt traitée comme par Chapitres. D'ailleurs, les caractères ne ſont point aſſez prononcés. On y rencontre un épiſode, placé, je l'avoue, avec beaucoup d'art, mais d'une longueur fatiguante. La ſœur *Saint-Ange* y raconte les avantures de ſa première jeuneſſe, & ne finit pas. Elle parle auſſi de ſa philoſophie. Une Religieuſe philoſophe! On n'avoit pas, je crois, encore peint la philoſophie embeguinée d'une guimpe & retirée parmi des nones.

Je ſuis fâché, monſieur, d'avoir à relever des défauts où j'aurois deſiré ne découvrir que des beautés. Le ſtyle de cet ouvrage eſt, en général, très-eſtimable. Nulle prétention, nul étalage de bel-eſprit : de la dou-

ceur, de l'élégance, de l'harmonie. Voici un morceau qui me paroît réunir le mérite de l'enjouement & de la vérité. *Emélie* demande à sa mère, ce qu'on entend par un homme à la mode.
» C'est, répond celle-ci, un être animé
» du geste & de la voix, parlant beau-
» coup, pensant peu, dont la tête est rem-
» plie de vent & de fumée, qui souffle, à
» tour de rôle, le froid & le chaud, &
» débite avec une sorte de grace des
» riens & des fadaises ; dont l'esprit
» est gâté par la lecture & le goût des
» Livres dangereux, ennemi du bon
» sens, jouant le sentiment, sans en
» avoir, courant de Belle en Belle,
» & cherchant à les tromper, pour
» mieux jouir du plaisir malin d'en
» médire. » Ce qui fera placer cet ouvrage infiniment au-dessus de tant de Romans insipides, anéantis & reproduits tous les jours, c'est cette fleur de sensibilité qui n'appartient qu'aux femmes, cet art de communiquer à l'ame les plus douces émotions, sans effort & sans apprêt. Vous en jugerez par ce discours d'*Emélie* à son hôtesse. » Il doit, Madame, me ref-

» ter quelque petit bien ; je n'en ai fait
» aucun usage dans mes plus pressans
» besoins, par la crainte qu'en récla-
» mant ce qui m'appartenoit, on ne
» découvrît ma demeure, & que je
» ne retombasse entre les mains de
» mes oppresseurs ; j'ai mieux aimé
» abandonner à mon tuteur ma pro-
» pre subsistance, que de m'exposer
» à revoir un perfide, qui, malgré ses
» torts, auroit pu m'attendrir encore ;
» c'est pour n'en plus entendre parler
» que j'ai affronté l'affreuse misere où
» vous me voyez ; par elle j'expie la
» faute que j'ai faite, d'avoir aimé
» un homme indigne de ma tendresse,
» je l'ai puni de ses coupables desseins
» en le fuyant. L'ingrat ! je le croyois
» vertueux ; ne sçavoit-il pas combien
» mon cœur l'adoroit ?.... Je ne lui
» laissois pas ignorer, tout ce qu'il
» m'inspiroit : c'étoit un époux que je
» révérois en lui. Il a trompé mes es-
» pérances, il n'est plus à mes yeux
» qu'un vil séducteur : ma seule con-
» solation est en moi-même : je pré-
» fère mon état misérable aux bienfaits
» de ce tyran, & je meurs vertueuse.

» J'exige de vous, Madame, lorſque » je ne ferai plus, que vous alliez le » trouver; qu'il vienne voir ſon ou- » vrage : c'eſt au lit de la mort, que » je veux qu'il me retrouve. Qu'il con- » temple ce viſage défiguré : peut-être » que cette image le rendra tel que je » le deſire pour la paix de ſon cœur, » c'eſt le vœu du mien. Vous lui di- » rez que je lui pardonne le mal qu'il » m'a fait, & que j'expire ſans le » haïr; mon exemple lui prouvera » qu'il eſt des femmes qui ſacrifient » tout pour conſerver leur honneur. » Je ſens que je m'affoiblis; ah! d'*Ol-* » *ban!* ma mort te coûtera des regrets; » tu ne ſoutiendras pas d'un œil ſec & » ferme le triſte ſpectacle que je vais » bientôt t'offrir. Ton cœur n'eſt pas » impitoyable, tu pâliras en appro- » chant de ce corps, il ſemblera ſe » ranimer pour te reprocher ta bar- » barie, tu reculeras, à ſon aſpect, » d'épouvante & d'effroi. »

Vous n'auriez, Monſieur, qu'une idée très-imparfaite de cette produc- tion, ſi je me bornois à vous parler de la partie purement littéraire. La

partie morale eſt digne des plus grands éloges. La vertu reſpire dans le caractère de l'aimable héroïne de ce Roman. Elle y eſt repréſentée ſous les traits les plus touchans. L'auteur auroit eu droit de prendre pour Epigraphe, *la mère en preſcrira la lecture à ſa fille;* & je ne doute point que ce vers ne ſoit répété par tous ceux qui liront les malheurs d'*Emélie.*

AVIS pour l'abonnement de l'année 1777.

LES Auteurs de *l'Année Littéraire* avertiſſent le Public qu'on ne ſouſcrira déſormais pour cet ouvrage périodique que chez M. *FRÉRON*, rue Saint-Jacques, près le Collége de Louis-le-Grand, & chez le ſieur *Mérigot* le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

Les quatorze N^os^ qui doivent paroître encore pour completter l'année 1776 ſeront diſtribués par le ſieur *le Jay*, Libraire, rue Saint-Jacques, & s'il arrivoit qu'il y eût lieu à quelque plainte, c'eſt à lui ſeul qu'il faudra

s'adresser. Mais dès le N°. premier de l'année 1777, la distribution se fera par le sieur *Mérigot*. Plusieurs de MM. nos Souscripteurs se sont plaints à nous de ne pas recevoir les feuilles dès qu'elles paroissent. Ce retard vient uniquement, de ce qu'on souscrit chez d'autres Libraires que celui que nous indiquons. Ces Libraires, sur-tout ceux de Province, donnent souvent ordre de n'envoyer les feuilles qu'avec les ballots qu'ils reçoivent de temps en temps de la capitale; & nous avons des Souscripteurs qui sont quelquefois six semaines sans recevoir leur N°. Pour prévenir cet inconvénient, il faut souscrire ou chez M. *Fréron*, ou chez le sieur *Mérigot*. Les personnes qui n'auroient point de correspondant pour faire payer à Paris le prix de l'abonnement, peuvent le mettre à la poste : dès qu'on en sera averti, on leur fera passer une quittance de souscription. Mais on prévient que le port de l'argent, ainsi que la lettre d'avis, doivent être affranchis.

Les auteurs se flattent que leur ouvrage n'a point paru négligé, malgré

la rapidité avec laquelle les N^os se succèdent. Ils vont néanmoins redoubler leurs efforts pour répondre à la confiance du Public.

On prie les personnes qui voudroient souscrire de le faire incessamment, afin qu'on puisse faire imprimer les adresses. Les auteurs ont beaucoup de matières prêtes à être imprimées, & ils ne tarderont pas à completter l'Année Littéraire 1776.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

JOURNAL *de Paris ou Poste du Soir.* Ce nouvel écrit périodique, qui doit paroître tous les matins, & dont on publie le *Prospectus*, s'annonce sous un point de vue très-intéressant, & peut devenir extrêmement utile, si l'on en juge par la nomenclature immense & variée des objets qu'il doit embrasser. Il contiendra : l'annonce des livres qui paroîtront le même jour, leur prix, l'adresse du Libraire

& l'interprétation du titre : celle des Cartes géographiques, des estampes, de la Musique, &c. Les légères productions de l'esprit, les Madrigaux ; toutes ces pièces de Poësie, fruit du bon goût & de la gaïeté décente ; les bons mots, les anecdotes, à qui la nouveauté semble ajouter du prix. La description des Fêtes particulières, dont on voudra communiquer les détails. Chaque jour, le répertoire des Spectacles de Paris ; les modes ; la construction des édifices publics & particuliers, les noms des Artistes qui y seront employés. Le récit des actions vertueuses dans tous les genres, lorsque les circonstances le permettront. La valeur des commestibles & fourages, dont le prix varie chaque jour de marché, de même que celui de certaines denrées dans leur nouveauté ; l'arrivée des Grands, celle des Sçavans & des Artistes étrangers ; avec des notions sur le genre des Sciences qu'ils cultivent & des Arts qu'ils professent ; leur demeure, leur départ. Le bulletin de la maladie des personnes, dont la santé intéresse le

Public, ſoit par le rang qu'elles occupent, ou les dignités dont elles ſont revêtues, ſoit par la réputation dont elles jouiſſent. L'objet des édits & déclarations, celui des arrêts du Conſeil, du Parlement, des autres Cours ſouveraines, des ordonnances, des réglemens de Police, &c. Les jugemens rendus la veille par les divers Tribunaux, dans les cauſes intéreſſantes. Les vacations des Tribunaux, les offices de Judicature, de Finance & autres; le changement de domicile des Officiers publics; les Bénéfices vacans dans les Egliſes de Paris, les cérémonies religieuſes & le nom des Prédicateurs. Des détails ſur les payemens de l'Hôtel-de-Ville, comme la lettre, le nom des Payeurs, &c. Le cours des effets publics & du change de Paris, qu'il importe à beaucoup de citoyens de ſçavoir journellement. Les Numéros ſortis de la roue de fortune. Les obſervations Aſtronomiques du jour, c'eſt-à-dire, le lever & le coucher du Soleil, le quantième de la Lune, ſes phaſes, & la différence du temps vrai au temps moyen, pour

la direction des pendules & montres à secondes. Les observations météorologiques de la veille, sçavoir, la graduation du baromètre, celle du thermomètre, la quantité des eaux tombées, l'épaisseur de la glace & la crue des eaux. Les Aurores boréales, les occultations des étoiles, les éclipses de Lune & de Soleil, celles des satellites de Jupiter, &c. Dans la feuille du lundi, le relevé jour par jour, des naissances, des mariages & des morts de la semaine qui aura précédé, ainsi que celui des malades entretenus dans les divers Hôpitaux de cette Ville. Enfin plusieurs autres articles, qu'il seroit inutile ou impossible d'énoncer, soit parce qu'ils ne sont pas prévus, soit parce qu'ils ne doivent souvent qu'aux circonstances l'intérêt qu'ils produisent.

Ce Journal sera susceptible de devenir, dans un très-grand nombre d'occasions, de l'utilité la plus frappante. Un Négociant, dont on auroit faussement annoncé la faillite peut le lendemain rétablir sa réputation : toutes les fausses nouvelles, qui intéressent

l'honneur des Citoyens, pourront désormais être détruites en douze heures. Il se répand de la fausse monnoie, un enfant s'est perdu, un noyé qu'on a secouru, n'a laissé sur lui aucun renseignement : ces objets, portés au Bureau du Journal de Paris avant neuf heures du soir, seront publiés le lendemain dans la matinée. On conçoit les difficultés d'une pareille entreprise; aussi les Rédacteurs, malgré la protection & les facilités que le Gouvernement accorde à cet établissement, ne se flattent point de le rendre, dès son origine, aussi intéressant qu'il le sera par la suite, mais ils osent croire que son utilité sera bientôt reconnue.

Le Journal de Paris paroîtra tous les matins sous format *in*-8°. de quatre pages. Il en aura deux & même quatre de supplément, lorsque l'abondance des matières l'exigera. Le Bureau d'abonnement est rue du Four Saint-Honoré, la seconde porte cochère au dessus de la rue des deux Ecus; c'est là qu'il faut envoyer, à l'adresse de M. *de la Place*, Directeur de ce

Journal, tous les objets qui peuvent y être relatifs. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 24 livres pour Paris, & de 31 liv. 4 sols pour la Province. Les Abonnés de Paris, qui passent une partie de l'année à la campagne, pourront y recevoir le Journal par le courrier, en payant 3 livres 12 sols pour six mois, en sus de l'abonnement. La Souscription est ouverte dès-à-présent ; & l'ouvrage paroîtra le premier de Janvier 1777.

Expériences & observations sur différentes espèces d'air, traduites de l'Anglois de M. Priestley, Docteur en Droit, Membre de la Société Royale de Londres, par M. Giblin, Docteur en Médecine, Membre de la Société médicale de Londres: tom. II & III, in-12, avec figures, proposés par souscription, à 3 liv. le volume broché: on ne payera qu'en retirant les volumes. On souscrit à Paris, chez M. *Gibelin*, rue des Cordéliers, la porte cochère à côté de l'Académie Royale de Chirurgie.

La souscription sera ouverte jus-

qu'au 15 du mois de Décembre 1776. Les noms des personnes, qui se seront fait inscrire avant cette époque, seront placés à la fin du 3e volume. Le prix de ces tom. II & III brochés sera de 7 liv. 4 s. pour les personnes qui n'auront pas souscrit.

Carte des limites actuelles de la POLOGNE, réglées définitivement par la diète de cette année, & par les trois Puissances co-partageantes; avec les limites de l'Empire OTTOMAN, dans sa partie septentrionale, démembrée tant par les conquêtes des Russes, que par un traité entre la Maison d'Autriche-Lorraine & le Grand Seigneur. Les routes, avec les distances, entre Petersbourg, Warsovie, Berlin, Vienne & Constantinople, sont tracées dans cette Carte, qui est un supplément absolument nécessaire aux atlas & aux traités modernes de Géographie. Le prix est de 15 sols. On la trouve à Paris, chez M. *Brion*, Ingénieur Géographe du Roi, rue du Petit Pont, près la fontaine Saint-Severin, Maison de l'Anglois, Libraire.

Exposé des moyens curatifs & préservatifs qui peuvent être employés contre les Maladies pestilentielles des Bestiaux à cornes. Publié par ordre du Roi, par M. Vicq d'Azyr, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Médecin Consultant de Monseigneur le Comte d'Artois, de l'Académie Royale des Sciences, Professeur d'anatomie humaine & comparée, Commissaire Général pour les épidémies, & premier Correspondant avec les Médecins du Royaume. Prix, 4 liv. 10 sols broché. A Paris, chez Mérigot l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, près la rue Dauphine.

Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première contient les moyens curatifs ; on y compare les maladies des hommes avec celles des bestiaux. La seconde, renferme les moyens préservatifs. La troisième, comprend les ordres émanés du Gouvernement ; on y a joint les principaux Edits & Réglemens des Pays-bas, relativement à la maladie Epizootique, & le Mandement de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse sur le même sujet. Ce nouvel ouvrage de M. *Vicq*

d'*Azir*, mérite d'occuper un rang distingué dans la Collection déja très-étendue des écrits utiles, publiés sur les maladies contagieuses des Bestiaux.

AVIS.

Drames de M. Mercier, proposés au rabais.

Le sieur *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe, à Paris, avertit le Public qu'il offre au rabais les quatre meilleurs Drames de M. *Mercier*, qu'il donnera à raison de la modique somme de *dix sols*, l'exemplaire broché : sçavoir, *Childéric Ier, Roi de France, Drame héroique, Natalie, le Juge*, & *Jean Hennuyer, Evêque de Lizieux.* Ces Drames, les seuls dont il ait fait l'acquisition, se vendoient ci-devant, quand on le pouvoit, trente sols la pièce. Le Libraire prévient les Amateurs de la *Dramaturgie*, que, passé le mois d'Avril prochain, il ne sera plus possible d'en trouver, parce qu'il est déterminé à faire alors un autre usage des six mille exemplaires qui lui restent.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Replique de M. Fréron aux Réflexions de M. de la Harpe, de l'Académie Françoise, insérées dans le Journal de Politique & de Littérature du 25 Novembre 1776.

On me reproche tous les jours, Monſieur, de n'avoir pas encore fait l'éloge hiſtorique de mon père; mais ſa modeſtie m'a dérobé à moi-même les plus beaux traits de ſa vie. Ce n'eſt que peu à peu que je puis en découvrir quelques anecdotes intéreſſantes: je les recueille, & quand j'en aurai un aſſez grand nombre de bien conſtatées, pour le faire connoître tout entier & tel qu'il étoit, je tâcherai de

remplir, à cet égard, le vœu de mes lecteurs. Mais en attendant, il se présente une occasion favorable de donner une idée de son caractère & de celui de ses ennemis. M. *de la Harpe* vient d'outrager sa mémoire. On me pardonnera sans doute, de m'élever, avec toute la force dont je suis capable, contre les détracteurs de mon père; l'estime que vous aviez pour lui, & l'intérêt que vous prenez à sa gloire, me font espérer que la discussion où je vais entrer, quelque longue qu'elle soit, ne vous déplaira pas.

A M. de la Harpe.

Ah! pardon, M. *de la Harpe*, mille fois pardon; que je me sens coupable, quand je pense que j'ai pu affliger une ame aussi sensible que la vôtre, un homme qui *répand des larmes en lisant les affiches de la Comédie!* Après un trait aussi beau & aussi bien prouvé, qui pourroit chercher désormais à troubler votre repos? Pour moi, je sens mourir tous mes ressentimens: je ne veux plus vous parler qu'en ami, & quoique *jeune encore*, je vais, sans

tuteur même & sans *précepteur*, vous donner les conseils que le zèle seul m'inspire.

Je vous souhaiterois d'abord un peu plus de bonne-foi dans vos censures. Je vous avois demandé » si vous aviez » cru, en citant l'épigramme, qu'il » fût essentiel à *la gloire des Lettres* » & au *bonheur des hommes* de conser- » ver ces alimens de la malignité pu- » blique ». Cette phrase vous a paru une *déclamation puérile*. Comment ne vous êtes-vous pas apperçu que je n'ai employé ces expressions emphatiques, *la gloire des Lettres* & le *bonheur des hommes*, que par ironie, & parce que je parlois à un de ces Philosophes enthousiastes, qui ont toujours à la bouche ces deux grands mots, & qui se vantent de n'agir que par *l'impulsion* de ces deux mobiles. Pouvois-je imaginer qu'un langage qui vous est si familier, vous mettroit en colère contre mon *thême* & contre mon *précepteur*, qui n'entre pour rien dans notre petite guerre ? Au fond, vous sentez bien que je n'ai voulu dire autre chose, sinon que

c'est faire une insulte gratuite aux mânes de son ennemi, que de citer, sans de très-fortes raisons, une épigramme remplie du poison le plus subtil de la satyre. Mais quel motif pouvoit vous engager à rappeller cette épigramme sanglante, puisqu'elle ne servoit pas même à confirmer la règle que vous vouliez établir? Vous prétendez que le *bon sens prescrit de citer des exemples d'une construction qu'on veut démontrer vicieuse.* C'est-à-dire, qu'à chaque phrase qu'on voudra critiquer, il faudra dire désormais, *cette construction est vicieuse, on la retrouve dans tel madrigal, ou telle épigramme faits il y a vingt ans, mais auxquels on ne pense plus.* Cet usage s'introduira, sans doute, puisque vous l'autorisez; mais il n'est pas encore établi, & vous même, vous n'avez jamais employé jusqu'ici cette méthode singulière, qui allongeroit prodigieusement la besogne des Critiques. Convenez donc, de bonne foi, que vous aviez, pour citer l'épigramme en question, un motif secret, plus puissant que celui d'apporter un *exemple*

d'une construction que vous prétendiez démontrer vicieuse.

Vous me demandez ensuite si je n'ai pas omis, de dessein prémédité, la date de *votre lettre, pour faire croire qu'elle n'est pas fort ancienne?* Non, Monsieur, je n'ai ni pu, ni voulu tromper personne. Tout dans votre lettre n'en rappelloit-il pas l'époque? Les odes de M. *le Brun*, la *Wasprie*, les extraits d'*Heloïse*, des *Contes moraux*, du *Père de famille*, que vous citez comme venant de paroître, sont certainement d'ancienne date. Mais enfin, dites-vous, pourquoi ne pas citer la date précise? Pourquoi? La raison en est simple, & péremptoire..... C'est qu'il n'y en a pas. Le jour & le mois y sont bien désignés; elle est du 18 juillet, mais l'année n'y est pas marquée, & c'est l'année seule qui pouvoit être de quelque considération. Eh! bien, M. *de la Harpe, qu'en dites-vous? mon petit triomphe* ne subsiste t-il pas tout entier? Mais que va-t-on penser de ce ton léger & confiant dont vous m'apostrophez? *Cette lettre n'est pas sans date, M. Fréron!* que va-

t-on penser de cette accusation formelle d'une *infidélité grave & réfléchie ?* Quoi ! vous, Monsieur, qui par *des évenemens imprévus & extraordinaires*, * *êtes chargé d'un travail qui vous remet si souvent sous les yeux du Public*, *vous qui voulez acquérir des droits à la confiance de ceux à qui vous adressez la parole trois fois par mois*, vous osez accuser, à la face du Public, *d'une infidélité grave & réfléchie*, un citoyen qui peut vous confondre par vos propres écrits **.

Votre ame sublime, *pressée par l'injure, se soulève de toute sa hauteur*, parce que j'ai dit que le Public *crut reconnoître dans la Waspria l'ame & le génie de M. de la Harpe.* Il est certain

* Ne diroit-on pas qu'une révolution heureuse & éclatante, a placé M. *de la Harpe* sur le Trône de la Littérature ? M. *Linguet* a perdu son Journal, on l'a proposé à des personnes qui ont eu la délicatesse de le refuser ; on s'est adressé à M. *de la Harpe* qui l'a accepté. Voilà, en vérité, un événement bien *imprévu* & bien *extraordinaire !*

** Les deux Lettres sont déposées chez Maître *Giard*, Notaire, rue & Montagne Sainte-Geneviève, où M. *de la Harpe* & toute autre personne pourra les vérifier, & voir que la date de l'année est omise dans toutes les deux.

que, dans le Public, on vous attribua cette brochure; ce n'eſt donc pas moi qu'il faut accuſer; c'eſt ce maudit Public, qui connoît ſi mal ſon monde.

Vous voulez que ce ſoit dans *Mélanie*, dans les éloges de *Fénélon*, &c. qu'on aille chercher *votre âme & votre génie*; c'eſt là, dites-vous, avec cette candeur ſi précieuſe qui vous caractériſe; *c'eſt là qu'on ne pourra méconnoître le courage de la vérité, l'enthouſiaſme des grands talens & des grandes vertus, l'horreur de l'injuſtice, & la nobleſſe d'un cœur bien né; c'eſt là qu'on trouvera un langage dont il n'eſt pas donné à vos ennemis d'approcher jamais.* Pardon, M. *de la Harpe*, mais franchement, je crois qu'il n'y a que des yeux paternels qui puiſſent découvrir toutes ces belles choſes dans les productions que vous citez.

Vous ne voulez pas que je triomphe des larmes qu'une lettre de mon père a pu vous arracher, & vous demandez *qui garantira qu'elle étoit de M. Fréron?* Qui? vous, Monſieur, qui diſiez: *elle eſt certainement de lui*; & moi qui puis en montrer le brouillon

écrit & raturé de sa main. Quoi ? la passion a-t-elle pu vous aveugler au point de vous persuader que mon père n'étoit point capable d'écrire, sans *précepteur*, une lettre touchante en faveur d'un infortuné dont le nom seul *écrit sur les affiches de la Comédie, faisoit couler vos larmes*. Vous voudriez, il est vrai, faire croire que c'étoit la malheureuse situation de M. *Corneille* qui vous avoit *attendri*. Mais votre lettre dit que ce sont les expressions touchantes de mon père qui ont fait couler vos pleurs ; & en effet, ces larmes précieuses, vous les alléguiez pour prouver à M. *le Brun* que mon père étoit digne de son estime. Mais quelle force auroit eu cette preuve, si la cause de vos larmes n'eût pas été la lettre de mon père, mais le triste état d'un descendant de *Corneille*.

Vous demandez enfin comment cette lettre peut servir à venger la mémoire de mon père, & en quoi elle peut vous nuire. Vous nuire ! je prétends au contraire qu'elle prouve qu'il fut un temps où vous étiez juste & nnête.

Qui depuis... mais alors il étoit équitable.

Mais répondez-moi; cette lettre exprimoit-elle les véritables ſentimens de votre cœur? Mon père étoit donc, de votre aveu, un homme aimable dans la ſociété, modéré dans ſes critiques, d'un goût ſûr & délicat, obligeant, ſenſible, généreux. En ce cas, cette lettre fait à mon père le plus grand honneur. L'avez-vous écrite contre votre conſcience? ce ſeroit lâcheté, baſſeſſe & duplicité de votre part. En ce cas, cette lettre vous couvriroit de confuſion. L'alternative eſt cruelle, cependant il faut choiſir.

Mais dites-vous, *cette lettre, écrite il y a quinze ans, ne prouve rien en faveur d'un homme qui n'a paſſé les bornes que dans les dernières années de ſa vie.* Vous vous trompez, M. *de la Harpe*, cette lettre prouve infiniment en faveur de mon père: car, puiſque vous convenez qu'en 1761, il étoit encore bienfaiſant, ſenſible, généreux, moderé même envers ſes ennemis; tous les libelles atroces qui ont paru à cette époque, *le pauvre Diable*, *le Ruſſe à*

Paris, *l'Ecossaise*, &c. étoient donc d'insignes calomnies dignes du mépris des honnêtes gens, & de la sévérité des loix; si l'on en juge par la fureur de ses ennemis, mon père devoit, avant 1761, avoir commis tous ces crimes capitaux de lèze-Philosophie dont on l'accuse, & puisque vous le jugiez alors innocent, dites-nous donc par quel nouvel attentat, différent de ceux qu'on lui reprochoit alors, injustement, de votre aveu, il a pu mériter cette haine implacable, & cet acharnement avec lequel vous le poursuivez, même dans le tombeau. En un mot, si vous pensiez de mon père ce que vous en écriviez en 1761, tous ses ennemis devoient donc vous paroître d'insignes calomniateurs, & cependant vous les *adoriez*, vous les imitiez. Si votre cœur démentoit ces éloges, pourquoi les lui prodiguer? Pourquoi lui envoyer bassement une copie de la lettre que vous adressiez à M. *le Brun*? Répondez, encore une fois, répondez.

Mais je veux bien vous épargner la honte de nous apprendre vous-même

pourquoi mon père ne vous paroit avoir paſſé les bornes que dans les dernières années de ſa vie ? Ne ſeroit-ce pas uniquement parce que c'eſt alors qu'il a livré à la riſée publique *Mélanie*, les *Conſeils à un jeune Poëte*, &c. &c ? S'il avoit loué vos ſublimes productions, il ſeroit encore tel qu'il vous paroiſſoit après l'*extrait des Contes moraux*, modéré même envers ſes ennemis ; mais il a perſifflé *Mélanie*, il a ridiculiſé les *Conſeils*, c'eſt un *coquin*, un *ſcélérat*, un *monſtre*, contre lequel tous les excès ſont pardonnables. Vous nous aſſuriez cependant dans cette belle lettre, » que les actes de bien-» faiſance & de ſenſibilité qui étoient » venus à votre connoiſſance, vous » empêcheroient d'être ſon ennemi, » eût-il fait mille feuilles de critiques » contre vous ». Que ſont devenus ces nobles ſentimens ?

Venons maintenant à l'origine de vos démêlés avec mon père. Comme vous la racontez, elle vous eſt glorieuſe. Mais vous êtes-vous flatté de perſuader qu'un myrmidon de réthorique ait pu ſur des objets de littérature, *embarraſ-*

ſer, *étourdir* mon père, au point d'exciter contre lui la *riſée* de ſes plus intimes amis. Vous êtes-vous flatté de perſuader qu'en apprenant que vous alliez écrire, il ait tenu, *en ſe frottant les mains*, ce propos plus bête encore qu'indécent: *ah! il écrira*, *eh bien*, *nous verrons*? Les perſonnes honnêtes qui l'ont connu, ſçavent s'il étoit dans ſon caractère d'avertir de ſi loin qu'il alloit aiguiſer tous les traits de la critique, contre un embryon dont on pouvoit encore à peine ſoupçonner l'exiſtence.

Au reſte, l'Ecrivain que vous compromettez auſſi recommandable par la douceur & la franchiſe de ſes mœurs, que par les charmes de ſon eſprit, M. *Dorat*, m'autoriſe à dénier tous les faits que vous avancez. Il proteſte ſur-tout ne vous avoir jamais dit que mon père *perdoit la tête dès qu'il étoit queſtion de ſes ennemis.* » Eh! com-
» ment, me diſoit-il, M. *de la Harpe* a-
» t-il pu m'imputer un propos auſſi
» injurieux, auſſi ridicule; dans le
» moment où il déclare que je lui van-
» tois la modération de votre père

» envers ſes ennemis. Les extraits » d'*Héloïſe*, des *Contes moraux*, du » *Père de famille*, ne ſont pas d'un » homme qui a perdu la tête ». Il eſt fâcheux pour vous que les petites fables que vous imaginez, pour rendre mon père odieux, ſe trouvent démenties par les témoins que vous citez. En voici une autre que je rapporterai dans les mêmes termes que vous avez employés. » Un homme de » lettres .... a raconté .... qu'après » *mes premiers eſſais*, il reprocha à M. » *Fréron* ſon *acharnement* contre moi, » lui objectant que, de ſon aveu même, » je n'étois pas ſans quelque talent. » *Oui, ſans doute*, répondit le *furieux* » *folliculaire*, mais c'eſt un *talent qu'il* » *faut étouffer*, *il ſera le tyran de la* » *littérature* ». D'abord j'ai contre cette anecdote une autorité bien reſpectable pour vous, c'eſt votre témoignage même. Dans un autre endroit, voici comme vous dites que vos *premiers eſſais* furent accueillis par mon père. » Les louanges y ſont mêlées aux cri- » tiques. *Voilà de belles images*, dit-il, » *de grands coups de pinceau*.... Et

» ailleurs : *cet endroit ſur-tout me paroît*
» *admirable*. Il va juſqu'à m'accorder
» *du goût*, *de l'élégance* ». Eh ! quoi ?
M. *de la Harpe*, ces éloges ne ſuffiſent
pas à votre amour-propre inſatiable !
Vous traitez d'*acharnement d'un furieux folliculaire* quelques critiques, qui en montrant l'impartialité, ne font que donner plus de poids aux éloges. Il faut donc imaginer pour vous des formules extraordinaires de louanges, comme on le faiſoit dans le *Mercure*, quand vous daigniez le diriger. Mais ſi dans les louanges (quoique mêlées de critiques) que vous rappellez avec complaiſance, vous remarquez l'*acharnement d'un furieux folliculaire*; de quel nom qualifier les extraits que vous avez faits autrefois de la Tragédie *d'Orphanis*, de *Romeo & Juliette*, & en dernier lieu, des *Œuvres de Piron*; extraits où l'on ne découvre que les critiques les plus amères & les plus injuſtes, ſans aucun mélange d'éloges ? La contradiction ſeule qui ſe trouve entre ces deux endroits de votre réponſe, ſuffit pour ôter toute croyance à l'anecdote que

vous rapportez. Mais pourquoi d'ailleurs ne l'avez-vous pas imprimée du vivant de mon père, qui vous en a si souvent *fourni l'occasion !* Pourquoi encore ne nommez-vous pas l'homme de lettres à qui ce propos a été tenu, afin qu'on puisse en vérifier l'exactitude ? La manière dont vous rappellez le dîner de M. *Dorat* autorise à ne pas vous en croire sur votre parole. D'ailleurs, retranchons de ce propos le seul mot *étouffer*, qui est trop fort, & ce propos n'a plus rien de blâmable. Supposons que mon père ait dit seulement : » oui ce jeune homme a de » l'esprit, de la facilité ; mais il affecte » déja un égoïsme dégoûtant, une par- » tialité révoltante, une morgue insul- » tante, un despotisme insolent ; il faut » le contenir dans une humiliation sa- » lutaire ; il deviendroit, sans cela, » le tyran de la littérature ». Si c'est-là tout ce qu'a dit mon père, qu'en conclure autre chose sinon qu'il avoit à cœur la gloire & la paix du parnasse François ? Vos anecdotes sont donc ou fausses ou peu concluantes. Mais

en voici une plus curieuſe, plus vraie, plus déciſive.

En 1758, il parut un libelle intitulé l'*Aléthophile, ou l'ami de la vérité.* Mon père y étoit cruellement outragé. Voici un échantillon des galanteries de *l'ami de la vérité:* » M. *Fréron* vou- » loit montrer qu'il n'avoit pas dé- » généré de la *noble impudence* de ſon » prédéceſſeur .... Il s'étoit flatté que » M. *de Voltaire* le rendroit illuſtre à » force d'*infamie* : l'auteur de la *Hen-* » *riade* n'a dit qu'un mot : *ce n'eſt qu'un* » *vers ſorti du cadavre de Desfontaines*, » & ce mot a fait rentrer le zoïle dans » le néant ».

La platitude & la groſſièreté de cette brochure révoltèrent les perſonnes ſenſées & honnêtes. Mais un certain M. *Lombard*, Aide-de-Camp de M. le Comte *de Saint-Germain* en 1760, homme d'eſprit, mais qui manioit mieux l'épée que la plume, ſe déclara, dans les caffés, le champion & l'auteur de cette pièce. On n'oſa dès-lors la blâmer trop ouvertement. Au fond cependant, feu M. *Lombard*,

quoiqu'aveuglé par la prévention, étoit aimable & honnête. MM. *Dorat* & *Dudoyer* le réunirent dans un souper avec mon père qu'il n'avoit jamais vu. On soupa gaîment. Comme on se levoit de table, M. *Lombard* demanda à M. *Dudoyer* quel étoit ce Monsieur, placé à tel endroit, qui avoit tant d'esprit, & qui lui avoit paru si bonhomme. Eh! mais.... lui dit en riant M. *Dudoyer*, c'est *ce coquin*, ce *scélérat* de *Fréron*. M. *Lombard* confus court embrasser mon père, lui demande mille pardons, proteste qu'il n'est point l'auteur de l'*Aléthophile*, que ce chef-d'œuvre d'urbanité est le coup d'essai de M. *de la Harpe*; qu'il a été trompé par de faux rapports; prie mon père de lui accorder son amitié, l'invite à dîner chez lui, & déclare qu'il ne verra plus M. *de la Harpe*.

Ah, ah, M *de la Harpe*, voilà pourtant votre *ame* & *votre génie dans un libelle!* Quoi! vous qui en 1761 étiez *révolté* qu'on vous crût capable d'avoir pris, même par vengeance, part à la *Wasprie*, voilà que dès 1758,

avant que mon père eût aucun tort vis-à-vis de vous, puiſque c'eſt avoir des torts que de vous critiquer, vous débutez par un petit libelle qui ne le cède point en injures à la *Waſprie*. Cette *ame preſſée par l'injure, qui s'étoit ſoulevée de toute ſa hauteur*, ne va-t-elle pas, par cette découverte, *rentrer dans le néant*; dont elle n'auroit jamais dû ſortir?

Mon père cependant mépriſa cet outrage, &, ce qui fait l'éloge de ſon cœur, il rendit juſtice à vos premiers eſſais, il encouragea vos talens naiſſans, il applaudit aux beautés de *Warvick*; il mêla, ſans doute, *des critiques aux éloges*, mais prétendez-vous que tout ſoit parfait dans vos premières productions? Il vous accorda de l'*eſprit*, de la *facilité*, du *goût*; s'il vous refuſa *du génie*, c'eſt qu'il avoit une vue perçante, un coup-d'œil ſûr. L'événement au reſte n'a-t-il pas juſtifié ſa prédiction? & vous-même, aujourd'hui, n'avez-vous pas pris le parti prudent de rire, de la *force*, & de la *chaleur*, & de borner vos prétentions au *goût* & à l'*élégance*?

Mais vous demandez pourquoi les critiques qu'il a faites de vos derniers ouvrages sont beaucoup plus vives, plus amères, plus sanglantes; une épigramme, qu'il a, je crois, intérée dans ses feuilles, sera ma réponse.

Sur la montagne aux deux sommets,
Mes amis, croyez-vous que la *harpe* gravisse?
Lisez depuis *Warvick* tous les vers qu'il a faits,
Vous verrez qu'il y monte à grands pas...
d'écrevisse.

Oui, Monsieur, soit que la bise philosophique ait réfroidi & desseché votre imagination, soit qu'un excès de confiance dans vos talens, & dans une malheureuse facilité qui vous entraîne, joint aux vapeurs de l'amour-propre, vous ait aveuglé sur les défauts de vos compositions postérieures, soit enfin, comme je viens de le lire quelque part, que M. *de Voltaire* ait passé sa lime délicate sur vos premiers ouvrages, & *converti en or pur le plomb* que vous aviez tiré de votre fond; quelle qu'en soit la cause, en un mot, il est incontestable, non

ſeulement que vos dernières productions ſont indignes de l'auteur de *Warvick*, mais encore que tous les vers que vous avez faits depuis, ſont mauvais & très-mauvais, & moi qui ſuis *jeune* encore,

J'en pourrois bien, Monſieur, faire d'auſſi méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

Vous-même, pour vous délivrer des *petites niches* qu'ils vous attiroient, vous déclarez enfin *dignes des flammes*, *Timoléon*, *Pharamond* & l'ancien *Guſtave*; le ſacrifice eſt généreux. Vous allez être le *Brutus* de la littérature. Allons, courage, puiſque nous ſommes en train de brûler, *brûlons* auſſi les *Conſeils à un jeune Poëte*, *l'Ode ſur la Navigation*, *les talens dans leur rapport avec la ſociété*, *les vers à Louis XVI*, indignes d'un grand Roi. *Brûlons* une trentaine de tomes du *Mercure* qui vous appartiennent, & le *Journal de Politique & de Littérature* depuis le 25 Juillet; *brûlons* les Odes & les Héroïdes de votre jeuneſſe, ſur leſquelles vous

ne fondez ni votre réputation, puisque vous n'en avez jamais parlé, ni votre fortune, puisque personne ne les connoît, ni ne les achete. *Brûlons Menzkoff*, & l'*Epitre au Tasse*, ouvrages sur lesquels il paroît aussi que *vous vous êtes fait justice, en ne les imprimant pas. Brûlons la traduction entière de Suétone*, qu'il vaut bien autant livrer aux flammes, que de la laisser pourrir chez le Libraire, qui se plaint que l'extrait de l'*Année Littéraire* a cloué ce malheureux *Suétone* dans sa boutique. Pour l'*Aléthophile*, vous ne ferez, sans doute, aucune difficulté de le livrer; mais, faites les choses de bonne grace. Sacrifiez aussi cette bavarde *Mélanis* qui vous attirera encore bien des *petites niches*. Allons, prenez jour, (je l'indiquerai dans mes feuilles) pour brûler devant les portes de l'Académie toutes ces rapsodies; qu'il n'en soit plus question. Si les Libraires n'ont pas encore vuidé leur magasin, *obstrué* par tous ces ouvrages, si tous les exemplaires en sont fidèlement rapportés, quel vaste incendie! ce sera l'image de celui de la Bibliothèque d'Alexan-

drie, qui servit à chauffer, pendant six mois, les bains publics de cette grande ville.

Nous voici enfin arrivés à la partie intéressante de vos réflexions, à l'histoire de votre vie & de vos ouvrages. En lisant l'avertissement pompeux mis par vous, au nom de votre Directeur, à la tête de votre Journal; avertissement, où vous déclarez qu'on n'avoit point eu jusqu'ici de véritable Journal; que le vôtre doit éclipser tous les écrits périodiques; que vous seul allez rassembler *tout ce qui peut être un objet de curiosité & d'instruction dans les annales de la République des Lettres, tout ce qui regarde les ouvrages & la personne des Ecrivains connus*; en lisant, dis-je, cet avertissement emphatique, je m'étois d'abord demandé

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Que produira l'auteur après de si grands cris?

J'avois cru que ce n'étoit là qu'un pur charlatanisme d'un empyrique, qui prône d'autant plus sa drogue, qu'elle est plus décriée; mais quand j'ai vu l'échantillon que vous donnez au Pu-

blic pour garant de ces magnifiques promesses, j'ai reconnu mon erreur. Vous daignez, en effet, nous instruire, dans le plus grand détail, des moindres actions de votre vie, il ne vous en est pas échappé la plus minutieuse circonstance. Voilà déja un *grand homme* sur lequel *nous avons des résultats aussi intéressans qu'instructifs*. Il étoit bien juste, au reste, de commencer par vous-même ce *Répertoire unique de tout ce qui concerne les actions & les ouvrages des hommes illustres*. Mais afin que l'instruction soit plus complette, je vais vous demander quelques éclaircissemens.

Je voudrois sçavoir, par exemple, pourquoi vous, qui n'avez été toute la vie qu'un *Journaliste en sous-ordres*, qu'un *folliculaire à gages*, vous ne cessez de déclamer contre les Journaux & les Journalistes; pourquoi vous parlez sans cesse, avec dédain, *du vil métier que fait cet homme*, *du métier de cette espèce de gens?* Pourquoi, dernièrement encore, vous avez attaqué, avec autant de grossiereté que de fureur, le *Journal de*

Théâtre, rédigé par M. *le Fuel de Méricourt*, que vous sçavez bien consumé d'une maladie presque mortelle; pourquoi vous n'avez pas rougi d'imprimer que l'unique motif de votre sortie indécente contre un homme généralement estimé, M. *de Crébillon*, c'est parce qu'il avoit assuré par une approbation favorable, le succès du *Journal de Théâtre ?* Vous direz que ce n'est point la profession, noble en elle-même, que vous blâmez, mais la manière de l'exercer; mais ne voyez-vous pas que chacun peut également blâmer, & blâme en effet la vôtre? Vous convenez *n'être pas juge compétent des talens de vos confrères, ni des vôtres;* laissez donc juger le Public, & souvenez-vous que

Corsaires attaquant corsaires
N'ont jamais bien fait leurs affaires.

Vous vous plaignez ensuite d'avoir contre vous un *parti nombreux*, qui, *sans cesse sous les armes, vous poursuit sans relâche*; ne voyez-vous pas que c'est le refrein ordinaire des *Pradons* de

de nos jours, des auteurs sifflés par le Public. Ils trouvent une espèce de consolation à croire que les traits qui leur sont lancés, partent d'une main ennemie ; ils vont même plus loin. Comme le mérite seul peut éveiller l'envie, l'amour-propre toujours ingénieux, leur persuade qu'ils deviennent de plus en plus les favoris des Muses à proportion qu'ils voient croître la haine publique. Mais comme l'ame élevée de M. *de la Harpe* n'est pas capable de sentimens si bas, & qu'après le malheur de ressentir l'envie, il n'en connoît pas de plus grand que celui de l'exciter, il faut, une bonne fois, le délivrer de cette chimère qui fait son tourment. Non, M. *de la Harpe*, vous n'excitez point l'envie, vous n'avez que des ennemis domestiques, votre amour-propre & vos écrits.

Quand on a débuté dans la carrière par des Odes & des Héroïdes dont le sujet & le titre même ne sont pas connus ; quand sur six Tragédies, on n'en a fait qu'une seule qui ait eu quelque succès, & que ce succès en-

core est contesté, quand les cinq autres sont tombées au concert unanime des sifflets, & qu'on est soi-même obligé ou de les brûler ou de les refaire; quand on n'a fait que des traductions qui fourmillent d'inepties & de contre-sens, & qui se conservent dans le magasin d'un Libraire, avec la même fidélité qu'un dépôt chez un Notaire; quand on n'a d'autres titres à la gloire que des couronnes qui n'ont point été disputées, qui ont été entassées *par les mains de l'amitié*, qui ont été flétries en un jour, qui n'ont pas eu le sceau de l'approbation publique; quand, malgré l'aiguillon de l'amour-propre, les instances d'un Libraire, la nécessité de justifier le choix de l'Académie, on n'ose imprimer une de ces pièces couronnées, quoiqu'on ait eu deux ans pour la faire corriger; quand on n'a fait que des efforts impuissans pour décrier tout ce que la littérature ancienne & moderne, étrangère & nationnale offre de plus respectable, les *Dante*, les *Camoëns*, les *Milton*, les *Bossuet*, les *Fléchier*, les

Corneille, les *Jean-Baptiste Rousseau*, les *Saint-Foix*, les *Crébillon* père & fils, &c. &c. &c. quand, &c. &c.; on n'a rien à redouter de l'envie, on n'excite que le rire ou l'indignation. Le seul ton qui vous convienne est donc celui de la modestie. Aussi vous assurez que c'est celui qui regne dans tous vos écrits. Mais pourquoi nous en avoir dérobé les plus beaux traits? Par exemple, quand M. *Linguet* accusa votre prose d'être froide & seche, ne lui répondites-vous pas par une ironie tout-à-fait humble : *en effet, rien de si froid & de si sec, comme on sçait, que l'éloge de Fénelon & de Racine!* Peut-on encore rien de plus modeste que cette phrase du *Mercure*? *L'éloge de Catinat renferme des beautés, qui, à la lecture publique, ont été saisies avec transport, & ont fait verser des larmes d'admiration.* Je me rappelle encore d'avoir lu une annonce de la reprise de *Warvick*, où l'on disoit que cette pièce, depuis peu remise au théâtre, avoit excité la plus vive sensation, & que le quatrième acte sur-tout étoit un des plus beaux

morceaux dont pût s'honorer la scène Françoise. Le même panégyriste* disoit encore qu'en louant *Fénelon* & *Racine*, *vous aviez réuni* dans votre style les qualités propres à ces deux grands hommes. Qu'on ne s'y trompe pas, qu'on n'aille pas prendre toutes ces naïvetés pour un excès d'orgueil ; point du tout. M. *de la Harpe* nous assure que c'est de la modestie toute pure, ou si l'on s'obstine à croire qu'il s'y est glissé un peu de vanité, il nous déclare *franchement qu'il aime mieux sa vanité que la modestie de ses confrères les plus modestes.*

Je ne puis, Monsieur, m'empêcher de vous faire remarquer combien vous êtes malheureux dans le choix de vos exemples. Vous voulez, contre toute raison, un *exemple d'une construc-*

* Ce panégyriste, il est vrai, n'est pas M. *de la Harpe* ; mais celui qui étoit chargé de la pénible besogne de le louer, a déclaré depuis qu'il falloit communiquer à M. *de la Harpe*, tous les articles qui le concernoient, que celui-ci affamé de gloire, n'étoit jamais content des efforts de ce malheureux jeune homme, & que M. *de la Harpe* seul avoit assez d'imagination pour inventer des éloges proportionnés à son mérite.

tion vicieuse, & vous rappellez une épigramme sanglante faite autrefois contre un homme qui n'est plus. Vous cherchez un exemple d'*une modestie* qui ne vaille pas *autant que votre vanité*. L'exemple, sans doute, étoit difficile à trouver; mais n'étoit-il pas plus honnête de s'en passer, que de répandre sur *la modestie de feu M. de Belloy votre confrère*, l'ironie la plus amère, & qui seroit à peine pardonnable s'il vivoit encore. Quoi donc! à peine êtes-vous admis dans le temple des Dieux, que vous déchirez les images de ceux qu'on y révère? Et c'est moi, qu'on accuse d'avoir été nourri dans la haine de l'Académie, c'est moi qui suis obligé de venger, contre un de ses confrères, la mémoire d'un des membres de cette illustre Compagnie!

Le malheur n'est pas plus sacré pour vous que le tombeau. M. *Linguet* a perdu un état honorable & lucratif; M. *Linguet* s'est vu enlever la seule ressource qui lui restoit en France; M. *Linguet*, obligé de fuir ses amis,

ses parens, sa patrie, & d'aller chercher, en des climats étrangers, un moyen de subsistance, devoit, ce me semble, se ressentir de cette heureuse organisation qui fait couler vos larmes au nom seul des malheureux ; cependant vous le traitez du *plus forcené de vos ennemis*, *d'homme devenu étrangement fameux* : Vous déclarez que vous n'avez pris sa place que *pour honorer, par une critique honnête, l'ouvrage qu'il avoit déshonoré par le mensonge & la satyre.* Est-ce à ces traits que vous voulez qu'on reconnoisse *cette noblesse d'un cœur bien né, conservée jusques dans la vengeance & l'inimitié ?* Auriez-vous osé imprimer de pareilles injures, quand sa voix éloquente faisoit au Palais trembler ses détracteurs ? Ingrat, vous jouissez du fruit de sa réputation ; c'est son nom seul qui vous a attiré cette prodigieuse multitude de souscripteurs dont vous vous glorifiez, & vous tournez ses bienfaits contre lui ; c'est dans l'ouvrage même qu'il a créé que vous cherchez à le décrier ! Ce n'est pas

assez pour vous d'avoir terrassé votre ennemi, vous vous emparez de ses propres armes pour lui porter le dernier coup ! Et c'est dans une lettre que vous regardez comme l'apologie de vos talens & de votre caractère, comme la preuve la plus incontestable de votre modestie & de votre aménité, c'est dans cette lettre même que vous vous abandonnez aux mouvemens de l'amour-propre le plus effréné, & que vous versez le fiel de la satyre la plus amère, tant il est vrai que, malgré toutes les corrections, le naturel nous entraîne toujours.

Naturam expellas furcâ tamen usque recurret.

Ou, comme a dit notre bon *la Fontaine* :

Coups de fourches ni d'étrivières,
Ne lui font changer de manières.

Je suis &c.

LETTRE V.

Œuvres Dramatiques de M. Sedaine, 4 volumes in-8°. Prix, brochés, 12 livres. A Paris, chez la Veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

LE Public connoît déja, Monsieur, la plûpart des pièces qui sont contenues dans ce Recueil; les amateurs du théâtre Italien les sçavent presque par cœur, &, sans doute, il faut qu'elles renferment des beautés réelles, puisque les spectateurs ne se lassent point de leur applaudir. Mais ces beautés sont plus sensibles à la représentation qu'à la lecture, & M. *Sedaine* est un des auteurs dramatiques qui devoit fuir avec le plus de soin le grand jour de l'impression. Très-exercé dans l'art de tracer un plan, & de couper des scènes, il n'a eu en vue, dans ses compositions, que l'effet théâtral, & il a négligé prodigieusement la partie du

ſtyle : il eſt même à peine croyable jusqu'à quel point cet écrivain, fort eſtimable d'ailleurs, a pouſſé cette licence, ſur-tout dans les *duo*, *trio*, *quatuor*, &c. où l'orcheſtre couvre abſolument la voix des Acteurs. A la faveur de cette bruyante ſimphonie, il fait paſſer une foule de vers de rempliſſage, qui ſouvent ne ſignifient rien, & dans leſquels la langue & même le ſens commun ne ſont guères reſpectés. De pareilles négligences ne bleſſent point le ſpectateur qui ne s'en apperçoit pas, mais elles doivent paroître choquantes aux yeux du lecteur. M. *Sedaine* auroit peut-être agi avec plus de prudence, s'il ſe fût contenté des applaudiſſemens qu'il reçoit ſur la ſcène, ſans expoſer aux regards ſévères de la critique des pièces, auxquelles prêtoient beaucoup le preſtige de la Muſique & le jeu des Acteurs.

Quant au genre auquel l'auteur s'eſt particulièrement adonné, il eſt, en général très-frivole. Ce n'eſt pas qu'un bon Opéra-Comique, où l'on s'interdit la farce & les baſſes plaiſanteries, qui préſente une intrigue pi-

quante & ingénieuse, des situations naturelles, des caractères bien dessinés, un Opéra-Comique, en un mot, tel que la *Chercheuse d'Esprit*, ne me paroisse un ouvrage estimable & capable de procurer une certaine gloire à son auteur : mais cette pièce n'est unique dans ce genre, que parce qu'elle s'en éloigne & se rapproche beaucoup du ton de la vraie Comédie. D'ailleurs, l'Opéra-Comique valoit beaucoup mieux avant qu'on eût cherché à l'embellir par la musique & les ariettes ; le chant simple & naturel des Vaudevilles laissoit appercevoir le mérite & les graces du style : l'esprit & l'imagination tenoient alors le premier rang dans la composition des pièces, & n'étoient pas étouffés par un pouvoir supérieur. Mais dans le nouveau genre, la musique domine en souveraine, & laisse peu de place aux talens du Poëte : il songe moins à trouver un trait comique, qu'à placer à propos une ariette, il est plus occupé d'un *trio* que d'une situation ou d'un caractère.

On ne lui demande qu'un canevas

propre à recevoir la musique, & sa plus grande gloire est d'avoir été un esclave adroit & intelligent du Musicien.

Les pièces à arriettes, quoique pour la plûpart foibles & misérables, si on les compare à celles qui occupent la scène Françoise, attirerent cependant un concours prodigieux : le Public se porta à ce genre de spectacle avec une espèce de fureur : on déserta le *Misantrope* & le *Tartuffe*, pour courir au *Maréchal* & au *Tonnellier*. L'attrait d'une musique nouvelle pour la Nation ; le goût de la frivolité & de la bagatelle, si commun dans notre siècle, les talens, & surtout le zèle des Acteurs qui faisoient alors les plus grands efforts pour satisfaire le Public, tandis que les Comédiens François sembloient le dédaigner, tout cela contribua, sans doute, au succès étonnant des nouveaux Opéra-Comiques. Cependant il me semble que la principale raison de ce succès est le genre même de ces pièces, genre beaucoup plus à la portée du commun des spectateurs, & plus propre à les amuser, que les

chef-d'œuvres du théâtre national. Il faut avoir en effet, quelque goût & une certaine teinture des lettres, pour sentir le mérite & les beautés de *Corneille*, de *Racine* & de *Molière* : la représentation de leurs immortels ouvrages exige de la part des spectateurs une attention continue, une espèce de travail, très-léger & très-agréable à la vérité, mais qui fatigue encore une infinité de têtes plébéïennes ; combien peu d'hommes & de femmes ont assez de justesse & de délicatesse dans l'esprit, pour ne goûter que ce qui est ingénieux, bien pensé & vraiment intéressant ! Le grand nombre ne préferera-t-il pas toujours à des pièces sages, régulières & nobles, quelques scènes enjouées & bouffonnes, où l'on trouve si l'on veut, une peinture vraie & fidèle de la nature, mais d'une nature basse & grossière ? Les bambochades des peintres Hollandois & Flamands, ne sont-elles pas encore aujourd'hui quelquefois plus recherchées que les chef-d'œuvres des Grands Maîtres d'Italie ? N'avons-nous pas

même vu, depuis la naiſſance des pièces à ariettes, s'élever parmi nous un ſpectacle qui leur eſt fort inférieur à tous égards, & qui cependant a été & eſt encore fort ſuivi. L'affluence des ſpectateurs au théâtre Italien ne prouve donc rien autre choſe, en faveur des pièces qu'on y repréſente, ſinon qu'on y a trouvé du naturel, de l'enjoument & des farces communément aſſez plaiſantes; mais cette gaîté légère en ſera bientôt elle-même exilée; car on s'apperçoit que les auteurs, attachés à ce ſpectacle, travaillent à lui donner cet air ſombre & lugubre, ce ton grave & ſententieux, qui depuis long-temps défigurent la Comédie Françoiſe.

Le premier volume de ce Recueil contient les Opéras-Comiques joués autrefois aux foires Saint-Germain & Saint-Laurent, & qui de-là ont paſſé ſur la ſcène Italienne; ils ſe ſentent un peu des lieux où ils ont été d'abord repréſentés, & pour leſquels ils étoient faits.

Le Diable à quatre, ou la double Métamorphoſe. Cette pièce, qui ſe donne

encore fort souvent, a des scènes très-intéressantes & très-agréables, particulièrement celles où la Marquise paroît dans la maison du savetier sous les traits de *Margot* : *Margot* sous la figure de la Marquise, offre une situation très-agréable, mais moins neuve : le premier acte donne trop dans la farce : le rôle de l'aveugle est du plus bas comique. Cette pièce est presque toute en vaudevilles, à l'exception d'un petit nombre d'airs si bien adaptés aux paroles, qu'ils ne peuvent qu'en augmenter l'effet.

Blaise le Savetier, au contraire est relevé par une belle & sçavante musique, qui étoit très-nécessaire pour couvrir un peu la bassesse des détails ; il est vrai que la douleur & les tendres reproches de *Blaisine* à son époux, pendant qu'on saisit ses meubles, forment un tableau touchant & vrai, dont la société n'offre que trop d'exemples ; mais M. *Pince* enfermé dans une armoire, *Blaise* qui se parle & se répond à lui-même, & quelques autres traits de cette pièce, font des farces plus dignes des treteaux de

Nicolet que du théâtre Italien. Le style n'est pas toujours convenable au caractère de ceux qui parlent, par exemple, n'est il pas ridicule de faire dire à *Blaise* en parlant à sa femme, *tes pleurs ont des charmes pour moi :* cette phrase tragique est fort extraordinaire dans la bouche d'un savetier ; lorsque M. *Pince* sort de l'armoire d'où il a entendu sa femme souhaiter sa mort, il lui dit ces vers, qui ne sont qu'un galimathias presqu'inintelligible.

Tu desires mon trépas
Ame noire
Cette armoire,
Me vange de ce tracas.

Sa femme lui répond :

Oui, je voudrois ton trépas,
Ame noire,
Cette armoire,
Prouve ton maudit tracas,

M. *Sedaine* avoit sans doute besoin du mot *tracas*, pour rimer avec trépas, sans cette nécessité, il n'eût pas fait

usage de cette expression qui ne signifie rien, & n'est pas Françoise dans le sens où il l'employe : je sçais que dans les parties d'un *quatuor*, la double contrainte de la versification & de la musique, permettent quelques négligences dans le style ; mais encore faut-il parler François, & faire dire à ses personnages quelque chose qui ait un sens décidé.

Cette petite pièce est suivie d'un petit intermède mêlé de chants & de danses, intitulé *la noce de Nicaise*. On y trouve du naturel, mais le comique en est un peu bas, & approche beaucoup du genre poissard.

L'huitre & les plaideurs, ou le tribunal de la chicane : cette farce, ainsi que l'auteur la nomme lui-même, est tirée de la fable de *la Fontaine*, qui porte le même titre. Elle offre quelques scènes assez plaisantes, mais qui la plûpart sont imitées de l'agréable Comédie des *plaideurs*. Par exemple, le bavardage des Avocats qui, au sujet d'une huitre étalent une vaste érudition : l'intrépidité d'un Huissier qui présente son dos aux coups de bâton,

font des traits pris à *Racine*, & qui font fort affoiblis dans la copie.

Le Jardinier & son Seigneur. Voici encore une pièce dont le sujet est pris dans la fable de *la Fontaine*. L'auteur montre beaucoup de goût & d'intelligence dans la manière dont il a ajusté ce sujet au théâtre : le caractère du jardinier *Simon* est excellent : la ridicule vanité de cet homme entêté des grands & de la grandeur est bien dans la nature, rien de plus comique que son embarras & sa honte, lorsqu'il paroît sans perruque aux yeux de Monseigneur : les deux filles d'Opéra contribuent à remplir la scène pendant que le Seigneur est occupé à la chasse : leur langage est très-conforme à leur caractère. Cependant il ne paroît pas naturel qu'elles s'empressent d'emmener avec elles la fille du jardinier : l'éloge que le Seigneur a fait de ses charmes eût dû rallentir leur zèle, & leur faire craindre de se donner une rivale. Dans l'avertissement qui précède cette pièce, l'auteur répond aux critiques qu'on a faites de son style *bas & peu élevé*. Il dit qu'on s'est récrié

contre cette arriette. C'est Madame *Simon* qui reproche à sa fille d'avoir écouté les mauvais conseils des deux filles d'Opéra.

Mais, mais voyez l'insolence,
L'impudence,
Falloit-il pas les flatter;
Et toi tu mérites sotte,
Que dans l'instant je te frotte.
Au lieu de les écouter,
Tu devois les rebuter,
Tu sçais que sans la vertu;
La beauté n'est qu'un fétu;
Tu sçais bien que sans l'honneur;
Une fille est une horreur, &c.

» Voyez, m'a-t-on dit, (c'est M. *Se-*
» *daine* qui parle) ces expressions *que*
» *je te frotte* : *la beauté un fétu*. Peut-
» être mes Censeurs ont-ils raison,
» mais j'ai cru avoir employé le style
» qui convenoit à l'être, aux moeurs,
» à la situation du personnage qui
» parle; croit-on qu'il m'eût été diffi-
» ficile d'élever le ton, & de faire
» dire à cette mère irritée.

Mais voyez de quel front, avec quelle impudence
Ces femmes ont osé soutenir ma présence,
Il sembloit que mon cœur trop prompt à s'irriter,
Devoit foible & rampant s'abbaisser & flatter.
Moi, les flatter, ô Ciel! & toi qui dès l'enfance
Suças avec le lait l'honneur & l'innocence.
Comment, loin de frémir de ces affreux complots,
Oserois-tu seulement écouter leurs propos,
Ma main, si je n'avois pour toi de l'indulgence,
Ma main devroit punir ta lâche complaisance.
Hélas! nos sentimens, tout ce que tu nous dois
Ne t'inspiroient-ils pas? Je te l'ai dit cent fois.
L'éclat de la beauté, la fleur de la jeunesse,
L'esprit, le bien, le rang n'est rien sans la sagesse.
Les regards, il est vrai, peuvent être déçus
Par ces habits, que l'or & la soie ont tissus
Par ce faste imposant, par le ton de ces femmes;
Mais si tu pénétrois dans le fond de leurs ames,
Sous ces dehors pompeux, sous ces brillans attraits,

Sous ce front si serein, si content, tu verrois
Les fruits, les tristes fruits des désordres extrêmes,
Les ennuis, les dégoûts, la honte d'elles-mêmes.
Le chagrin renaissant de voir qu'à chaque pas,
On compte leurs défauts en montrant leurs appas,
Et que le cri public qu'irrite leur audace,
Les arrache du rang où la vertu nous place.
Et tu nous quitterois pour ces femmes ? grand Dieux !
Nous te verrions, ma fille, abandonner ces lieux,
Pour n'être qu'un objet d'opprobre & de misère.
Aux chagrins les plus vifs, tu livrerois ton père,
Et tes yeux occupés à séduire les cœurs,
Condamneroient les miens à pleurer tes erreurs.

Comme il est très-rare de trouver dans les ouvrages de M. *Sedaine*, des morceaux du genre noble, j'ai voulu, Monsieur, vous présenter cette tirade comme un échantillon des talens de

l'auteur pour le ſtyle ſublime : ſi on en juge par les vers que je viens de vous citer, on n'en concevra pas une haute idée ; car au jugement même de M. *Sedaine*, ils ſont *frivoles*, *découſus* & *maniérés*, & perſonne, je crois, n'appellera de ce jugement ; mais cette pièce ne produit pas l'effet que l'auteur s'en étoit promis, elle prouve bien qu'il peut s'élever quand il voudra juſqu'au phébus & au galimathias, mais elle ne répond point aux critiques ſur la baſſeſſe de ſon ſtyle. Il y a un milieu entre des expreſſions abjectes & ignobles, & une ridicule emphaſe : *Boileau*, en parlant du ſtyle propre à la paſtorale, blâme également ceux qui

Follement pompeux dans leur verve indiſcrette,
Au milieu d'une églogue entonnent la trompette.

Et ceux qui

Abjects dans leur langage,
Font parler leurs bergers comme on parle au village.

D'ailleurs, M. *Sedaine* qui paroît si attaché au langage rustique, s'écarte quelquefois lui-même de ses principes. Par exemple, ces paroles de *Madrigal* sont-elles bien placées dans la bouche de Me *Nicolas*, barbier du village ?

Jamais le soleil
Vermeil,
Ne peut lancer tant de feux,
Qu'il en part de vos beaux yeux :

Souvent aussi les personnages, qui par leur état doivent s'exprimer avec élégance & avec finesse, parlent chez M. *Sedaine* de la manière la plus ridicule. Tel est cet éloge que fait le Seigneur des charmes de Fanchette, fille du jardinier.

La menotte est charmante,
Ravissante,
Et ces doigts
Sont cent fois
Plus fripons,
Plus mignons ;
Ces mollesses,
Ces finesses,

Ont un tour,
C'eſt l'amour.

Quoique M. *Sedaine* ne ſoit pas ordinairement ſcrupuleux ſur la Grammaire, cependant il lui arrive quelquefois d'y regarder de fort près : par exemple, dans la crainte qu'on ne trouve peu d'exactitude dans ce vers,

Et ſur-tout applaudir leurs ſottiſes.

Il ſe juſtifie par cette Note : » On dit » applaudir quelqu'un, applaudir à » quelque choſe ; mais la ſottiſe eſt » miſe là pour l'homme, on dit cent » voiles pour cent vaiſſeaux : » Voilà un trope un peu hardi, & ſur-tout fort malhonnête pour l'eſpèce humaine.

On ne s'aviſe jamais de tout, c'eſt un des meilleurs Opéras-Comiques de M. *Sedaine* ; l'intrigue n'en eſt pas neuve. Les tuteurs jaloux & dupes ſont depuis long-temps en poſſeſſion de faire rire au théâtre ; mais la pièce eſt bien conduite, le dialogue en eſt juſte, précis & naturel, & les ſituations intéreſſantes. Le caractère du Médecin eſt bien rendu, mais les traits

en sont communs & usés. Celui de la duegne est plus neuf.

Le Roi & le Fermier. Le titre seul de cet ouvrage le fait assez connoître. Le sujet en est emprunté d'une pièce Angloise. Il me semble que c'est surtout dans cette Comédie qu'on peut voir combien la musique nuit à la perfection d'un ouvrage dramatique. Que l'on compare le Roi & le Fermier avec la Partie de chasse d'*Henri IV*, on sentira que la nécessité d'amener des ariettes a empêché M. *Sédaine* de mettre en œuvre les beautés frappantes que son sujet lui fournissoit. Tous les traits en sont affoiblis, & les caractères n'y sont qu'ébauchés. Partout, à la place des grands tableaux de la pièce Françoise, on a substitué des scènes qui ne sont que jolies & agréables. Les amours de *Richard* & de *Jenni* occupent presque toute la pièce : le Roi n'y joue point un assez grand rôle : l'auteur n'a pas jugé à propos de le faire paroître à table avec son hôte ; il ne vient sur le théâtre que pour chanter. Toutes les scènes de ce troisième acte, qui devoit être

si

si intéressant, ne paroissent avoir été distribuées & arrangées que pour donner lieu à des morceaux de musique. En un mot, il résulte de toute cette pièce un spectacle assez agréable; mais qui ne fait qu'une impression très-foible sur l'ame. On a critiqué avec raison le premier couplet de l'arriette du Roi, qui n'est qu'un pur galimathias.

Le bonheur est de le répandre,
De le verser sur les humains,
De faire éclorre de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.

L'Anneau perdu & retrouvé n'a pas eu un sort aussi heureux, que la plupart des autres ouvrages de l'auteur; il nous apprend lui-même que ce sujet, ayant déja été traité sans succès, sous le titre des *bons Compères* ou des *bons Amis*, il le remania & en fit une pièce entièrement neuve; mais tout son art ne pouvoit sauver le vice du fond, qui est peu intéressant. Comme cet Opéra-Comique n'est pas connu & ne reparoît plus sur la scène, je vais, Mon-

ſieur, vous donner une idée de l'intrigue; vous verrez que cette pièce n'étoit pas faite pour réuſſir.

Roſe, amante de *Colin*, & ſur le point de l'epouſer, a perdu l'anneau de mariage qu'il lui a donné: M. *Laurent*, habitant du même village, l'a trouvé, & veut profiter de cette occaſion pour troubler le bonheur de *Colin*, dont il eſt ſecrettement jaloux, & pour ſurprendre quelques faveurs à *Roſe* qu'il aime éperduement, quoique marié. Il fait accroire à cette jeune fille que le Diable a pris ſon anneau, & que s'il ne le rend pas, *Colin* ne ſera pas plutôt marié avec elle qu'il mourra. Il lui offre ſes ſervices & lui promet qu'avec le ſecours d'un livre de magie, dont il eſt poſſeſſeur, il forcera le Diable à rendre l'anneau, & il donne à *Roſe* rendez-vous pour la nuit prochaine. *Colin*, averti des deſſeins de *Laurent*, vient au lieu marqué avec pluſieurs de ſes amis, qui tous ont des maſques & de grandes robes noires. *Laurent* arrive auſſi de ſon côté, & bientôt il eſt ſuivi de *Roſe*; mais il n'a pas plutôt commencé ſes

opérations magiques, que *Colin* & sa troupe fondent sur lui, & lui causent une frayeur mortelle. Ils ne tardent pas à se faire connoître & forcent *Laurent* de rendre à *Rose* son anneau.

Le Philosophe sans le sçavoir. Quoique cette pièce ne soit pas dans le genre de la bonne comédie, elle doit cependant être distinguée de la foule de ces drames larmoyans qui ne sont que de froids Romans dialogués, & elle mérite à plusieurs égards le succès qu'elle a eu.

La gageure imprévue. Le sujet de cette petite pièce est tiré d'une des Nouvelles de *Scarron*, intitulée *la Précaution inutile.* On n'y trouve, à proprement parler, qu'une seule scène, celle où la Marquise propose & gagne la gageure; toutes les autres ne servent qu'à la préparer: mais elle est si neuve & si théâtrale, qu'elle a fait le succès de l'ouvrage. L'espèce de loi que les Poëtes se sont imposée de finir toutes les comédies par un mariage, & la nécessité où l'on est de rendre compte de tous les personnages à la fin de la pièce, ont forcé l'auteur à gâter cette petite

comédie par un épisode peu vraisemblable, qui amène un dénouement postiche & peu naturel.

Les Sabots, petit opéra comique, qui reparoît encore quelquefois sur la scène. La foiblesse de l'intrigue est rachetée par beaucoup de naïveté. Le vaudeville qui termine la pièce n'est pas heureux, & le refrein n'y est pas amené d'une manière bien naturelle : témoin ce couplet de *Colin*.

Près des Grands & près des Belles ;
Sans l'apropos rien ne vaut,
Mais c'est sur-tout auprès d'elles,
C'est en amour qu'il le faut ;
L'apropos préside aux graces,
Elles volent sur ses traces,
On sourit à l'apropos,
N'auroit-il que des sabots,

L'à-propos en sabots ! expression forcée & ridicule.

Rose & Colas, le chef-d'œuvre de M. *Sedaine* : plan régulier, intrigue simple & intéressante, caractère pris dans la nature, tout concourt à la perfection de cette petite pièce. On

ne peut y reprendre que certaines plaisanteries d'un mauvais genre, telles que, *il m'en fera avoir, lui, de la graine, il m'en fera avoir.... il m'a joué un tour de chien.* On a aussi remarqué que le *duo* qui termine la scène des deux pères est mal amené. Nouvelle preuve de la contrainte que le Musicien impose au Poëte: une si longue conversation ne pouvoit se terminer sans un *duo*, il a fallu le faire venir bon gré malgré. Quelques couplets du vaudeville sont écrits d'un style obscur & barbare.

Vous n'aviez tout au plus que vingt ans,
Lorsqu'on fit votre mariage,
Au lieu d'un, vous aurez deux enfans.
Soyez sûrs que dans notre ménage,
Si votre bien dépend de moi,
Vous, le vôtre, de ma future,
L'amour, &c.

Ce vers, *vous, le vôtre, de ma future* n'est pas François, le sens n'en est pas clair. Le couplet suivant est encore bien moins intelligible.

Il m'est cher, vous, mon père, encore plus ;
Si nos jours ne couloient ensemble,
Ses desirs deviendroient superflus,
Même nœud nous unit, nous assemble,
Et mes enfans seront en moi,
Pour vous la leçon la plus sûre,
L'amour, &c.

Chacun de ces vers est une énigme. Comment l'auteur a-t-il pu mettre ce jargon entortillé dans la bouche d'une jeune fille, simple & naïve, telle que *Rose ?*

Dans l'avertissement qui précède cette pièce, l'auteur relève les avantages que la Comédie retire de la Musique, & il en cite un exemple. » C'est, dit-il, l'instant où dans le » *Roi & le Fermier*, le Roi est re- » connu ; les complimens affectueux » des courtisans, les interrogations » du Roi, la crainte de *Richard* d'a- » voir manqué de respect, la surprise » mêlée de joie dans *Jenny*, respec- » tueuse dans la mère, naïve dans la » petite fille, étonnement simple dans » les gardes, tout ce concours de » passions & d'affections n'eût été qu'un

» dans la nature, & rendu dans le » même inſtant. La Tragédie ou la » Comédie eût été forcée de le pro- » longer, de faire parler les acteurs » l'un après l'autre, & d'affoiblir la » ſituation pour la rendre avec no- » bleſſe ou décence; & la Muſique, en » les faiſant parler enſemble, a le » droit de fixer le tableau & de le » le tenir plus long-temps ſous les » yeux ». M. *Sédaine* ſe fait ici illu- ſion à lui-même, en faveur d'un art auquel il a effectivement les plus grandes obligations; mais l'exemple qu'il cite prouve contre la Muſique. La ſituation, dont il s'agit, doit être rendue telle qu'elle eût été dans la nature; ainſi, au moment où le Roi eſt reconnu, tous les aſſiſtans doivent montrer chacun ſur leur viſage le ſentiment que doit leur inſpirer la préſence de leur maître; mais ce ſen- timent ne doit être exprimé que par un ſeul mot, que rien n'empêche qu'ils prononcent tous enſemble; il n'eſt pas beſoin pour cela de Muſique. Le ſilence ſeroit bien plus énergique & plus décent en cette occaſion, que

l'harmonie la plus sçavante. Quoi de plus absurde & de plus contraire à la vraisemblance, que de supposer une douzaine de personnes, qui, sans respect pour la présence du Roi, sans égard pour ses ordres, s'obstinent à crier à pleine tête, tandis que le malheureux Prince s'égosille en vain pour leur imposer silence ? la Musique ne sert donc qu'à rendre cette situation ridicule aux yeux d'un homme sensé, bien loin de lui donner *de la chaleur, du mouvement & de la précision*, comme le prétend M. *Sedaine.*

Le Déserteur peut encore être cité comme un exemple du tort que la Musique peut faire à la marche d'une pièce de théâtre. Jamais le chant ne fut plus déplacé que dans ce Drame lugubre : les longues lamentations du déserteur, prodigieusement allongées par la Musique, rallentissent l'action & font languir l'intérêt dans les momens les plus vifs. Le rôle de *Montauciel* est très-agréable, & sert à jetter quelque gaîté sur un sujet aussi sombre, mais il n'est point assez lié avec l'action principale ; & le mal entendu du

Geolier n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour l'amener ſur la ſcène ; les irrégularités & les invraiſemblances qui ſe rencontrent dans la fable de cette pièce ſont heureuſement réparées par le grand pathétique qui en réſulte.

Le Faucon. Le ſujet de cette pièce eſt tiré d'un conte de *la Fontaine* fort connu. Il avoit déja été traité ſans ſuccès par Mademoiſelle *Barbier*. M. *Sedaine* n'a pas eu auſſi à s'applaudir de l'accueil fait à ſon ouvrage ; le fond en eſt triſte & peu intéreſſant.

Le mort marié. Cette Comédie eſt peu connue, & n'a point paru ſur le théâtre de la capitale. L'auteur nous apprend qu'elle fut faite pour l'amuſement d'une famille reſpectable ; qu'on l'a jouée enſuite ſur quelques théâtres particuliers, où on lui a dit qu'elle avoit plu. Elle peut avoir fait plaiſir en ſociété, où l'on eſt toujours indulgent ; mais je crois que le Public n'en jugeroit pas auſſi favorablement. Voici quelle en eſt l'intrigue. M. *Sainville*, Préſident au Préſidial d'Iſſoudun, eſt ſur le point d'épouſer Mademoiſelle *Desbarres* l'aînée ; *Dete̍rnois*,

Officier au régiment de Picardie, amoureux de la cadette, est informé de ce mariage, & s'imagine, on ne sçait pourquoi, que c'est sa maîtresse qui doit être unie au Président. Il vient exprès pour se battre avec son prétendu rival. *Sainville*, qui connoît son erreur, mais qui veut le punir de son étourderie, accepte le défi ; il se rend au lieu du combat avec deux pistolets chargés à poudre. *Deternois* en prend un & tire ; *Sainville* tombe comme s'il étoit mort : la Maréchaussée, qu'il avoit eu soin d'avertir, arrête l'Officier, qui croit fermement avoir tué le Président. On lui fait son procès ; & lorsqu'on s'est assez diverti de sa frayeur, on lui découvre la vérite.

Thémire. C'est une Pastorale, dont l'idée est prise dans une églogue de *Fontenelle*. Au reste cette idée est fort commune, & non-seulement on peut reprocher à l auteur, comme il le dit lui-même, que son dénouement a quelque ressemblance avec celui de la *Princesse d'Elide*, mais on peut encore lui faire observer que le fond

de sa pièce est absolument le même que celui de l'*Heureux Stratagême* de *Marivaux*. Indépendamment de cette ressemblance, on y remarque quelque chose de fade, qui semble attaché au genre pastoral, & qui sans doute a empêché qu'on ne la reproduisît sur la scène.

Le Magnifique. M. *Sedaine avoue, à sa honte*, qu'il ne connoissoit point *le Magnifique* de *la Motte*, lorsqu'il traita ce sujet. On doit, en effet, être surpris qu'une pièce, restée au théâtre François, & qu'on y joue assez souvent, ait été inconnue à un auteur dramatique. Quoi qu'il en soit, sa Comédie est fort différente de celle de *la Motte* & lui est fort inférieure; cela devoit être. *La Motte* n'a cherché que les situations vraîment comiques, & M. *Sedaine* n'a eu en vue que celles *sur lesquelles la Musique pouvoit s'arrêter*. L'entretien du Magnifique avec *Clémentine*, est la seule scène qui ait fait valoir & qui soutienne encore l'ouvrage de M. *Sedaine*, & il faut avouer que cette scène est ingénieusement traitée.

Les Femmes vengées. C'eſt le conte des Rémois, ajuſté au théâtre. M. *Sedaine* a haſardé cet opéra-comique pour eſſayer l'effet que pourroient produire trois ſcènes à la fois, en trois lieux différens.

Aline, Reine de Golconde. Le conte charmant, qui a fourni le ſujet de cet Opéra, eſt beaucoup plus connu que l'opéra lui-même. La ſcène lyrique n'a pas été, à beaucoup près, auſſi favorable à M. *Sedaine* que le théâtre Italien.

Telles ſont, Monſieur, les Œuvres de M. *Sedaine.* Cet auteur connoît très-bien le théâtre; il poſſède ſupérieurement la partie du dialogue, met beaucoup de vérité dans la peinture de ſes caractères & penſe toujours naturellement, quoiqu'il ſoit ſouvent guindé & manièré dans ſes expreſſions. Son ſtyle, en général, n'eſt point aſſez ſoigné, mais le reproche le plus grave qu'on puiſſe lui faire, eſt d'avoir proſtitué ſes talens à un genre trop peu digne de les occuper. Les deux pièces qu'il a données au théâtre François, montrent qu'il eût pu ſe faire une repu-

tation solide par des ouvrages d'un genre plus noble, s'il eût travaillé dans le vrai goût de la bonne Comédie.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

Nouvelle Littéraire.

J'AI assisté, Monsieur, aux deux premières représentations du *Malheureux imaginaire*, Comédie en cinq actes, par M. *Dorat*. L'auteur, à la première, n'a pas réuni tous les suffrages. Tout sembloit concourir à la chûte de sa pièce. La plûpart des Acteurs n'avoient pas encore bien saisi l'esprit de leur rôle; une cabale nombreuse épioit avec une curiosité inquiète les défauts de cet ouvrage: j'ai sur-tout remarqué à la troisième loge, du côté du Roi, un petit homme assez épais, ardent à saisir les endroits foibles, donnant le signal à ses émis-

faires, & laiffant éclater une joie indécente toutes les fois qu'il parvenoit à exciter quelque murmure. Mais la feconde repréfentation a été beaucoup plus fatisfaifante pour M. *Dorat* : des détails charmans ont excité des applaudiffemens univerfels & très-vifs. Le rôle de *Dépermont* a fur-tout fait un plaifir infini ; ce *Dépermont* eft un homme frivole, léger, infouciant, & qui conferve fa gaîté jufques dans le fein de l'infortune. Ce caractère, mis en contrafte avec le malheureux imaginaire, ne pouvoit manquer de produire un grand effet. Il eft peint d'ailleurs avec des couleurs fi vraies, fi délicates, fi décidées, qu'on attendoit toujours avec impatience le retour de *Dépermont*. Ce caractère eft neuf au théâtre. Il tient aux mœurs du dix-huitième fiècle. M. *Dorat* aura la double gloire de l'avoir faifi le premier, & de l'avoir tracé d'une manière qui ne doit laiffer à perfonne (à moins qu'il ne renaiffe un *Molière*) la tentation de le retoucher après lui. Il faut convenir auffi que M. *Bel-*

cour a mis dans son jeu une finesse, une aisance, une noblesse, qui prêtoient encore à ce rôle des agrémens dont il pouvoit se passer.

Le *Malheureux imaginaire*, à la première représentation, ressembloit un peu trop à un jaloux qui auroit quelque raison de l'être. Mais M. *Dorat* d'un trait de plume a corrigé ce défaut, & les malheurs de son principal personnage, n'existent plus que dans son imagination malade. Ce rôle a des beautés qui me paroissent avoir échappé à la sagacité du parterre, & je serois presque tenté de croire que les bouffonneries du théâtre Italien, & les idées rembrunies du comique larmoyant, nous ont fait perdre la trace, & même le goût de la haute & bonne Comédie. Vous allez en juger.

Le plus grand des maux qui tourmentent *Semours*, est de se croire haï d'une veuve charmante qui l'adore. Après l'avoir long-temps regardée comme une infidèle, il reconnoît enfin son erreur, & quand il devroit être au comble de la joie, un noir

pressentiment vient encore l'agiter : il reparoît, un moment, plongé dans sa sombre tristesse. Madame de *Thémine* en témoigne sa surprise ; *Semour* répond à peu-près. *Ah ! c'en est fait de moi, après des soupçons aussi injustes qu'injurieux, vous ne voudrez plus m'épouser.* A ces mots, une partie du parterre s'écria ; *eh ! quoi encore !* Eh ouï, sans doute, encore ; & c'est-là le dernier coup de pinceau qui achève le caractère de *Semour*. Sifflez donc aussi, Messieurs, sifflez l'*irrésolu* qui, après avoir été, pendant toute la pièce, indécis sur celle des deux sœurs qu'il doit épouser, n'a pas plutôt fixé son choix, qu'il s'en repent : jusqu'au dernier moment, il regrette de n'avoir plus sa liberté, & il termine la pièce par ce vers si caractéristique & si plaisant.

Ma foi, j'aurois mieux fait d'épouser *Célimène*.

Les plus grands défauts de cette pièce, telle qu'elle étoit à la seconde représentation, sont quelques longueurs qui refroidissent l'intérêt ; & quelques personnages, qui ne paroissent pas

avoir un rapport assez marqué avec l'action principale. Les entrées & les sorties des acteurs, qui avoient excité d'abord quelques murmures, depuis les changemens de l'auteur, sont, en général, assez bien motivées.

Je me borne à ces courtes réflexions sur le fond de cette pièce, qu'il seroit peut-être imprudent de vouloir juger définitivement, avant qu'elle soit livrée au grand jour de l'impression. Mais, en attendant, vous me sçaurez gré, sans doute, de vous citer quelques vers charmans que j'ai retenus aux deux représentations auxquelles j'ai assisté.

La peinture de l'amour est terminée par ces deux ver remarquables.

Confiant, il est froid ; jaloux, il est affreux ;
Quelque forme qu'il prenne, il nous rend malheureux.

Vous trouverez aussi, je pense, la timidité d'un jeune amant bien peinte dans ces deux vers.

Voulois-je hasarder l'aveu de mon ardeur,
Il mouroit sur ma bouche & rentroit dans mon cœur.

Saint-Brice exprime très-plaiſamment ſa prédilection pour le comique larmoyant.

Ce genre eſt le ſeul bon ; lui ſeul m'a ſubjugué.
Molière en vaudroit mieux, s'il n'étoit pas ſi gai.

La rime peut-être n'eſt pas très-riche ; mais l'idée eſt très-comique. La réponſe du même *Saint-Brice* à *Semour*, qui accuſe Madame *de Follange* d'être une franche coquette, une vraie folle, n'eſt pas moins plaiſante ;

. . . . Pas tant ; cette femme a du bon ;
Deux fois je l'ai ſurpriſe à me parler raiſon.

C'eſt ſur-tout le rôle de *Dépermont* qui fourmille de vers ſaillans & faciles. Il perſiffle très-agréablement *Florville*, qui gémit de ce que la paix l'empêche de mériter, par quelqu'exploit ſignalé, le cœur de ſon amante ;

. . . . . Monſieur voudroit dans ſon ivreſſe,
Mettre l'Europe en feu pour plaire à ſa maîtreſſe.

Vous applaudirez encore au portrait de *Dépermont*, tracé par lui-même.

Après avoir dit un mot, en passant, de l'ambition ; il ajoute :

Pour moi, je n'en ai point, je suis toujours
le même,
Insouciant par goût, & léger par système.
Heureux, content de tout, je n'approfondis
rien.
Un revers bien cruel m'enleva tout mon bien.
Mes amis m'ont trompé, les femmes me trahissent,
Mes maudits créanciers quelquefois m'étourdissent ;
Je ne me fâche pas, j'y suis accoutumé,
Et comme vous voyez, les malheurs m'ont formé.

Dans un autre endroit, voici ce qu'il répond aux reproches de frivolité & d'insouciance que lui fait *Semour*.

. . . . Je m'en suis dit autant,
J'ai l'horrible défaut d'être toujours content.
. . . .
Vous grondez, moi je ris : pardonnez l'apostrophe,
Vous n'êtes que chagrin, & je suis philosophe ;
Heureux effrontément. . .

Dans une autre scène, *Dépermont* cherche encore, par un persifflage ingénieux, à délivrer *Semour* de ses maux imaginaires.

Ecoutez, mon cher Duc, ceci va vous surprendre,
Quand j'aurois vos honneurs, vos amples revenus,
Vos titres si brillans, vos entours si connus,
Et ces postes nombreux qui semblent vous contraindre,
Je ne m'en croirois pas, pour cela, plus à plaindre:
Prêt à tous ces assauts, ou prompt à m'aguérir,
Je me résignerois, il faut sçavoir souffrir.

On sent que tous ces vers coulent sans peine & sans effort : nulle affectation, nulle recherche de bel-esprit; ils sont tous dans la nature, & sortent du fond même du sujet & du caractère. S'il m'est permis de prononcer, avant que d'avoir lu l'ouvrage, il me semble que le style de cette pièce est, comme celui de toutes les productions de M. *Dorat*, facile, plein de graces & d'élégance. En faveur des détails & du style, on doit avoir l'indulgence de

pardonner à l'auteur quelques légers défauts qui se trouvent dans le plan & la conduite de l'action. Une autre raison semble exiger encore qu'on accueille ses talens, c'est qu'il est presque le seul qui cultive le genre de la haute Comédie, le seul qui ait osé, de nos jours, hasarder une pièce de caractère, en cinq actes & en vers. Cpendant il ne doit s'attendre qu'à des critiques amères & sanglantes : il a eu l'imprudence de lire dans plusieurs sociétés une Comédie, pleine de sel & de vérité, intitulée *les Prôneurs*. Quoique ce caractère se trouve dans toutes les classes de citoyens, & dans tous les pays, quoique M. *Dorat* assure qu'il n'a point eu les *philosophes* en vue, ces Messieurs s'obstinent à croire que c'est eux seuls qu'il a voulu peindre ; & dès-lors, il se trouve en butte à tous les traits réunis de cette cabale redoutable, qui ne prêche que la tolérance, & qui exerce, depuis vingt ans, le plus affreux despotisme dans la Littérature ; qui reclame pour elle seule la liberté de la presse, & qui voudroit forcer au silence quiconque a le courage d'oser la contredire ;

qui ne cesse de crier à la tyrannie, quand on veut réprimer ses excès, & qui voudroit faire mouvoir à son gré les ressorts de la Police & du Ministère, pour arrêter tout écrit qui peut lui faire ombrage. M. *Dorat* ne se flatte pas, sans doute, de faire recevoir au théâtre une pièce, dans laquelle un parti aussi puissant & aussi actif se croit outragé. Il est vrai qu'on a mis sur la scène un certain *Wasp*, & qu'on continue, même depuis qu'il n'est plus, d'outrager ses mânes en reproduisant cette image difforme de son ame & de son caractère; mais cette licence ne peut être qu'un acte de justice. Ce *Wasp* étoit un malheureux qui a pensé replonger la France dans la Barbarie, en ébranlant le trône de philosophie; il en falloit faire un exemple à jamais mémorable. Mais est-il permis d'employer les mêmes armes contre les Apôtres de l'humanité, les bienfaiteurs du genre humain, les *Anaxagoras* de nos jours? Non, sans doute! il faut donc que M. *Dorat* renonce aux succès brillants du théâtre. Il ne lui reste que la voie de l'impression, pour satisfaire à l'impatience du public. On ne peut assez

l'engager à répondre au plutôt à son attente. Le ridicule qu'il veut combattre, ne peut être que passager ; & dans quelques années, sans doute, nous serons assez heureux pour n'avoir plus besoin de voir persiffler les *Prôneurs*.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

DELLA *Istoria d'Italia, di M. Francesco Guicciardini, Gentiluomo Fiorentino, Lib. XX, 4 vol. in-4°. Friburgo. Histoire d'Italie, par Guichardin, Gentilhomme Florentin, divisée en 20 livres, 4 vol. in-4°. Prix 48 liv. brochés. A Fribourg, & se trouve à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.*

Les éditions multipliées de cet ouvrage, dont la première parut à Florence en 1561, par les soins d'Ange Guichardin, neveu de l'Auteur, n'empêchent point que celle-ci ne doive être regardée comme la première & la seule conforme au manuscrit auto-

graphe. J'ai publié cette histoire, dit le Libraire, dans un avertissement, sur le manuscrit revu & corrigé par l'Auteur, & qui est conservé dans la Bibliothèque de *Maglia Becchi*, à Florence ; le Sénateur Ange Guichardin l'avoit sous les yeux, lorsqu'il publia la première édition ; mais les circonstances du temps, & les vues politiques du Gouvernement de Florence ne permirent point que cette histoire fût imprimée, telle que Guichardin l'avoit écrite. Messire Barthelemi Concini, Secrétaire du grand Duc Côme I, avoit pris un soin particulier de la mutiler : il la rendit, en effet, si différente du texte original, qu'on peut assurer que cette Histoire paroît pour la première fois après deux siècles.

On trouve, dans cet ouvrage, une notice intéressante de la vie de l'Auteur, son portrait, des Sommaires, des Tables & des Notes qui rendent cette édition aussi commode, qu'elle est précieuse par l'épurement & la totalité du texte.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Lettre de M. de Voltaire à l'Académie Françaife, lue dans cette Académie par M. d'Alembert, à la folemnité de la S. Louis, le 25 Augufte 1776. Brochure in-8°. de trente deux pages, fans noms de Ville ni d'Imprimeur.

Et Obfervations à Meffieurs de l'Académie Françoife, au fujet de la lettre précédente, autre brochure in-8°. de 43 pages; par M. le Chevalier Rutlidge.

MAIS, en vérité, à quoi penfe donc Monfieur d'A....? Auroit-il férieufement pris à tâche de couvrir de ri-

dicule mon pauvre ami de Ferney, & de le faire siffler dans ses vieux jours? C'est le propos que tenoit au sortir de l'Académie un grave Militaire, qui venoit d'entendre la lecture de cette lettre. En effet, Monsieur, le fiel, l'indécence & la scurrilité de cette diatribe contre *Shakespéar*, sont à peine pardonnables à la vieillesse de M. *de Voltaire.* Si, dans cet âge avancé, où l'on touche aux bornes de la vie, & où l'esprit affoibli commence à ne plus jetter que de foibles lueurs, il arrive qu'il échappe quelquefois à des écrivains célèbres des productions qu'ils auroient désavouées dans un autre temps, n'est-il pas alors du devoir de l'amitié, qui veille autour d'eux, de supprimer ces fruits humilians d'une raison qui s'égare? Un ami sage & véritablement jaloux de la gloire de M. *de Voltaire*, se seroit bien gardé de donner à la lettre dont il s'agit la publicité qu'elle a reçue; il se seroit rappellé que le public pardonne difficilement, même aux grands hommes, les petitesses & les saillies chagrines de l'amour-propre. C'est à

regret que nous allons entrer dans des détails, qui ne seront point agréables pour M. *de Voltaire*; mais l'écrit est public, il faut l'apprécier.

Voici d'abord à quelle occasion cette lettre a paru : MM. le Comte de *Catuëlan*, *le Tourneur* & *Fontaine-Malherbe* ont traduit les Tragédies de *Shakespéar*, & dans une Préface de cent trente pages, qu'ils ont mise à la tête de leur version, ils ont eu l'imprudence & l'impolitesse de ne pas dire un seul mot à la louange de M. *de Voltaire*. L'exemplaire, destiné pour *Ferney*, s'y présente sans ce passeport littéraire. On l'accueille fort mal; le maître du Château s'emporte, sonne un de ses Secrétaires, & dicte sur le champ sa Diatribe à l'Académie. Il falloit cependant un prétexte pour colorer cette sortie violente contre le Poëte Anglois. M. *de Voltaire* le trouve dans un passage du Programme des traducteurs, où ils disent que *Shakespéar fut le Dieu Créateur de l'art sublime du théâtre, qui reçut de ses mains l'existence & la perfection*. Voilà le délit grave, l'assertion scandaleuse, contre

laquelle s'élève M. *de Voltaire*, qu'il défère avec grand bruit au tribunal de l'Académie Françoise, & dont il prend occasion de représenter *Shakespéar* comme un misérable farceur, comme un *Tespis*, barbouillé de lie. Cette phrase, qui excite de si vives clameurs de la part de M. *de Voltaire*, ne contient cependant qu'une vérité historique ; elle énonce que *Shakespéar* a été le père & le créateur de la Tragédie Angloise, fait incontestable qu'atteste toute sa nation. Il est clair que les traducteurs ne peuvent avoir eu l'ineptie d'avancer que tous les autres pays de l'Europe sont également redevables au Poëte Anglois de l'existence & de la perfection de l'art de la Tragédie. Comment pourroit-on, par exemple, leur attribuer cette façon de penser relativement à notre théâtre, puisqu'ils assurent formellement que, jusqu'à l'époque de leur traduction, *Shakespéar* étoit *vraiment inconnu en France ou plutôt défiguré ?*

M. *de Voltaire* n'a pas été moins piqué de cette autre assertion. Il se plaint douloureusement à l'Académie qu'on

feigne d'ignorer qu'il a le premier apporté en France le goût de la littérature Angloise; qu'il est le premier qui nous ait fait connoître *Shakespéar*, *Pope*, *Dryden*, *Milton*, *Locke*, & même *Newton*; il rappelle qu'en publiant ses *Commentaires* sur les Tragédies du grand *Corneille*, il joignit, à la célèbre pièce de *Cinna*, une traduction du *Jules César* de *Shakespéar*, pour servir à comparer la manière dont le Poëte Anglois avoit traité la conspiration de *Brutus* & de *Cassius* contre *César*, avec la manière dont *Corneille* a traité lui-même la conspiration de *Cinna* & d'*Emilie* contre *Auguste*. Il prétend que jamais traduction ne fut si fidèle. » L'original » Anglais, dit-il, est tantôt en vers, » tantôt en prose; tantôt en vers blancs, » tantôt en vers rimés. Quelquefois » le style est d'une élévation in» croyable; c'est *César* qui dit qu'il » ressemble à l'étoile polaire & à l'o» lympe..... quelquefois le style est » de la plus grande naïveté; c'est la » lie du peuple qui parle son langage; » c'est un savetier qui propose à un

» Sénateur de le *ressemeler*. Le Com-
» mentateur de *Corneille* tâcha de se
» prêter à cette grande variété ; non-
» seulement il traduisit les vers blancs
» en vers blancs, les vers rimés en vers
» rimés, la prose en prose ; mais il rendit
» figure pour figure. Il opposa l'ampoulé
» à l'enflure, la naïveté & même la
» bassesse à tout ce qui est naïf &
» bas dans l'original. C'étoit la seule
» manière de faire connoître *Shakes-*
» *péar*. Il s'agissoit d'une question de
» littérature, & non d'un marché de
» Typographie ; il ne falloit pas trom-
» per le public. » Il ne falloit pas
tromper le public ! Est-ce à dire que
quand il s'agit d'un *marché de Typo-*
graphie, il est quelquefois permis de
tromper le public ? j'aime à croire que
M. *de Voltaire*, dans le cours de ses
longues années, n'a jamais fait usage
d'une maxime aussi justement répré-
hensible, & qu'on ne trouve point
dans le code moral des honnêtes gens.
Mais revenons à la question princi-
pale. Quelque soin que prenne le
Commentateur de *Corneille*, pour éta-
blir la fidélité de sa traduction du *Ju-*
les-César Anglois, il paroît cependant

qu'on est très-éloigné de lui accorder ce mérite dans les *Observations* que vient de publier, à ce sujet, M. le Chevalier *Rutlidge*. Il prétend, au contraire, que *Shakespéar* n'est pas reconnoissable dans les vers de M. *de Voltaire*, que celui-ci n'a jamais saisi la manière propre de ce Poëte en le traduisant, & que dans les imitations qu'il en a faites, on retrouve toujours l'esprit de M. *de Voltaire*, jamais le génie de *Shakespéar*. » Si le » Commentateur de *Corneille*, dit-il, » avoit connu, s'il avoit senti les diffé- » rences de l'idiome Anglois & du nô- » tre, la seule idée de traduire les vers » blancs de *Shakespéar* en vers blancs » François, seroit suffisante pour rendre » suspecte toute sa bonne foi. Il n'y eut » jamais de vers blancs dans notre » Langue; sa marche & son génie n'en » comporte point: ôtez la rime, & l'ef- » fet de la versification s'anéantit. Il » n'en est pas de même de la langue » Angloise: par une suite de son abon- » dance & de son énergie, & encore » plus de l'*appuyé* de toutes ses ter- » minaisons, on y fait des vers sans

» rimes, aussi harmonieux que ceux
» qui sont rimés. Le plus beau Poëme
» qui soit écrit dans cette langue, le
» mieux soutenu, l'ouvrage le plus
» véritablement poëtique qui existe,
» *le Paradis Perdu* de *Milton*, est en
» vers blancs. Le langage en est plein
» & sonore, & la musique du discours,
» si l'on me permet cette expression,
» aussi sensible & aussi harmonieuse
» que celle de la poësie Grecque &
» Latine. Les vers blancs de *Shakespéar*
» ont le même avantage. Ou M. *de*
» *Voltaire* ne l'a point senti, ou il au-
» roit dû chercher un moyen équiva-
» lent pour les rendre : si la disparité
» des langages ne lui en avoit pas
» fourni, il ne lui restoit d'autre parti
» à prendre, que de convenir de l'im-
» possibilité de l'entreprise, & d'en
» prévenir ses lecteurs. »

Cet emploi alternatif de vers & de prose, de vers blancs & de vers rimés, ne doit point être regardé comme une bizarrerie du Poëte Anglois ; c'est un effet de l'art de *Shakespéar*, fondé sur la nature même de sa langue. Il se sert de la prose, dans les endroits de

ses Tragédies où le style ne demande que de la simplicité ; à mesure que le discours doit s'annoblir, il fait usage de vers blancs ; & lorsqu'il veut inculquer dans la mémoire du spectateur une pensée forte & sublime, ou une maxime grave, il a recours à la rime, propre à clouer, pour ainsi dire, dans son vers l'idée qu'il veut imprimer. Ces transitions d'une manière de s'exprimer à l'autre, sont menagées avec un artifice admirable, & le charme qui en résulte ne peut être apprécié que par une oreille Angloise. Il faut bien que cette observation soit échappée à M. *de Voltaire*, puisqu'il n'a pas senti qu'il étoit absurde de vouloir rendre, par des vers blancs François qui n'ajoutent rien à la prose, cette gradation d'énergie, ces nuances plus fortes, que le style acquiert par les vers blancs Anglois. Cette attention scrupuleuse à employer jusqu'aux mêmes manières de s'exprimer que *Shakespéar*, suffit donc seule pour détruire le préjugé d'exactitude que M. *de Voltaire* voudroit établir en faveur de ses traductions : il a donc eu

tort de se fâcher de ce que les nouveaux interprêtes ont avancé, dans leur Programme, que le père de la Tragédie Angloise étoit *inconnu en France, ou au moins défiguré.*

La lettre de l'auteur de *Zaïre* à l'Académie Françoise, paroît plutôt avoir eu pour objet de décrier la manière & les chef-d'œuvres de *Shakespéar*, que de tanser ses traducteurs : la plaisanterie, le sarcasme, les extraits infidèles, les citations de traits bisarres ; il met tout en œuvre pour prouver que l'Angleterre a eu tort d'admirer pendant deux siècles ce fameux Tragique. On a expliqué diversement le motif de cette éruption subite de mauvaise humeur contre *Shakespéar* ; les uns ont dit que M. *de Voltaire*, tourmenté depuis quarante ans par la passion effrénée de vouloir occuper seul les cent bouches de la Renommée, ne voyoit que d'un œil chagrin les honneurs rendus au génie ; qu'ennemi secret de toutes les grandes réputations, il attaquoit aujourd'hui celle du Poëte Anglois, par les mêmes vues jalouses qui le portèrent autrefois à relever, dans un pro-

lixe & minutieux Commentaire, tous les défauts de l'aîné des *Corneilles*. D'autres ont prétendu que toutes les clameurs du vieillard de *Ferney* étoient fondées sur la crainte secrette, que la nouvelle traduction venant à s'accréditer, on ne découvrît entre ses ouvrages & ceux de *Shakespéar* des rapports trop fréquens & trop marqués ; il a cru, disent-ils, qu'en jettant du ridicule sur les productions de ce grand homme, il parviendroit peut-être à en dégoûter la Nation & à lui dérober, par cet artifice, la connoissance des sources où il a puisé. Mais quelque soit le motif, examinons avec M. le Chevalier *Rutlidge*, la justice des reproches, intentés par M. *de Voltaire* à *Shakespéar*.

Il trouve d'abord fort étrange que, dans la première scène du *Jules-César*, le Poëte Anglois ait introduit sur le théâtre des personnages, tirés de la lie du peuple de Rome, & il s'indigne sur-tout des quolibets que lâchent ces plébéiens à quelques Sénateurs. » Mais avec un peu plus de cette phi- » losophie qui fait taire les préjugés,

» dit M. le Chevalier *Rutlidge*, M. *de*
» *Voltaire* n'auroit-il pas dû se deman-
» der à lui-même : quel est l'homme,
» quelle est l'action que *Shakespéar* en-
» treprend de représenter ? la réponse
» directe à cette question auroit été :
» il va peindre *César*, à la fois ambi-
» tieux & populaire, faisant servir la
» faveur de la multitude à abbattre le
» crédit & à sapper la puissance des
» Patriciens. Tel est dans la vérité le
» caractère qu'il a à me développer.
» Comment s'y est-il pris ? Il a d'abord
» fait passer sous mes yeux un peu-
» ple enivré des qualités éblouissan-
» tes & dangereuses de *César* ; des
» Plébéiens qui se dérobent à leurs
» professions ordinaires & à leurs tra-
» vaux journaliers, & qui s'apprê-
» tent à voler sur les pas de l'ambi-
» tieux, qui les attire au Capitole,
» où il doit se faire couronner ; d'un
» autre côté, il m'offre des sénateurs
» allarmés, qui veulent dissiper la mul-
» titude, en la ramenant à ses occupa-
» tions usitées, & en prévenant cette
» fête tumultueuse, que crée l'esprit
» de sédition. La Politique fait prendre

» à ceux-ci un ton fauſſement impé-
» rieux, pour déguiſer leur crainte &
» leur impuiſſance. L'appui de *Céſar*
» a rendu ce peuple inſolent & re-
» belle à leur voix. Sénateurs, Arti-
» ſans, tous ont leurs véritables nuan-
» ces, & tiennent ce langage que les
» circonſtances ont dû naturellement
» leur mettre à la bouche. Vous voyez
» fidèlement Rome en déſordre, agiſ-
» ſante comme elle a dû agir; cette
» ſcène a dû ſe paſſer comme *Shakeſ-*
» *péar* l'a repréſentée, & n'a pu même
» ſe paſſer autrement. Nous deman-
» dons à M. *de Voltaire* ſi ce premier
» tableau ne prépare pas plus effica-
» cement l'eſprit des ſpectateurs, qu'un
» récit glacé des mêmes choſes, fait en
» vers nivelés, dans quelque veſti-
» bule du Sénat. » Le grand carac-
tère de *Shakeſpéar*, en effet, eſt de ne
s'écarter jamais de la nature. Pour ſe
familiariſer avec ſa manière, ce n'eſt
par ſur de ſimples lambeaux, mais
d'après l'enſemble & l'effet total de
ſes Poëmes qu'il faut le juger. Les dé-
tails mêmes, qui répugnent le plus à
notre délicateſſe, ſont ſouvent les

moyens imperceptibles dont il se sert pour parvenir à cette illusion complette, qui constitue le vrai théâtral. Ces traits, pris isolément, sont foibles, mais réunis en faisceaux, ils frappent avec force & produisent toujours la terreur & la pitié, but de tous les auteurs tragiques: *Shakespéar* y atteint d'autant plus sûrement, que la nature le tient toujours par la main, & qu'il la suit sans effort.

» Quel est son dessein, dit M. *de* » *Voltaire*, en parlant du traducteur, » quand dans la Tragédie d'*Othello*, » tirée du Roman de *Cintio*, & de » l'ancien théâtre de Milan, il ne fait » rien dire au bas & dégoûtant *Jago* » & à son compagnon *Roderigo*, de ce » que *Shakespéar* leur a fait dire ? » Je ne m'arrête pas à faire observer avec quelle dextérité M. *de Voltaire* jette ici, en passant, le soupçon de *Plagiat* sur *Shakespéar*: c'est sans doute une petite vengeance qu'il accorde à son amour-propre, une adroite récrimination par laquelle il prétend répondre à l'impertinence des critiques qui lui ont reproché d'avoir puisé dans

Othello le plan de sa *Zaïre*. Il appelle bas & dégoûtant le caractère de *Jago*. Il est étonnant que M. *de Voltaire* n'ait pas senti la nécessité d'introduire ce personnage atroce, pour servir d'inspirateur aux fureurs d'*Othello*. Loin de condamner cet agent odieux, il auroit dû, ce me semble, l'emprunter lui-même de la pièce Angloise. Il auroit corrigé le vice radical du caractère de son *Orosmane*, dont la jalousie paroît souvent frivole & puérile, parce qu'elle est gratuite : pour justifier les excès auxquels elle se porte, il falloit au moins qu'à l'exemple de *Shakespéar*, il l'appuyât sur les insinuations & les rapports empoisonnés de quelque scélérat adroit. N'est-il pas plaisant que M. *de Voltaire* fasse un crime au Poëte Anglois, de n'avoir pas commis la même faute que lui ?

La critique du philosophe de *Ferney* est très-rapide dans sa marche. Après avoir parodié d'une manière cynique & dégoûtante quelques détails de la Tragédie de *Macbeth*, il passe à celle de *Henri V*, dont il traduit un court fragment, à peu-près dans

le même goût que *Scaron* traduisoit *Virgile*. Il tire sur-tout un grand parti de l'expression *Ketti*, qu'il rend par *ma Catau*. C'est vouloir être plaisant aux dépens même de sa bonne foi. M. *de Voltaire* seroit-il assez peu instruit des usages de l'Angleterre, pour ignorer encore que les noms de baptême & leurs diminutifs n'y ont rien que de très-noble; qu'ils sont également employés parmi les personnes de qualité comme parmi le peuple, & que tous les jours on y appelle une dame de la première distinction *Milady Fanny*, *Milady Ketti*, ce qu'on ne doit point traduire par Mademoiselle *Fanchon*, ni par Mademoiselle *Catau*? il est, en vérité, bien humiliant pour un homme tel que M. *de Voltaire*, d'être obligé d'avoir recours à de pareilles gentillesses, pour dénigrer *Shakespéar*.

» *Quelques-uns de vous, Messieurs*, » dit l'Académicien François à ses con-» frères, *sçavent qu'il existe une Tragédie* » *de Shakespéar, intitulée Hamlet*. Oui, » répond M. le Chevalier *Rutlidge*, » quelques beaux-esprits de Londres

» connoissent aussi l'existence d'une » Tragédie de M. *de Voltaire*, intitulée » *Sémiramis*... *où il y a un esprit qui apparoît*... Cela est vrai, il y a aussi un esprit qui apparoît dans *Sémiramis*... *le spectre de Shakespéar est le père de Hamlet*... Tout comme le spectre de M. *de Voltaire* est le père de *Ninias*... *La veuve de ce spectre, appellée Gertrude, veut épouser le frère du défunt, peu de tems après sa mort*... C'est ainsi que *Semiramis*, veuve de *Ninus*, veut épouser » un aventurier qu'elle ne connoît pas, » & qui est son fils, &c. » Ce parallèle des deux pièces pourroit être poussé plus loin, & il serviroit peut-être encore à prouver que M. *de Voltaire* a des raisons très-fortes pour desirer que les Tragédies du Poëte Anglois nous restent inconnues : il est assez naturel à un débiteur de ne pas aimer à voir produire au grand jour les livres de compte de son créancier.

M. *de Voltaire* paroît choqué que la Tragédie d'*Hamlet* ouvre par l'apparition du spectre à deux sentinelles. Son Censeur n'est pas du même avis. » Ces

» soldats, dit-il, fournissent à *Shakespéar* des moyens, qu'il emploie » en maître, pour faire encore une » scène d'exposition & une ouverture » du théâtre en action, que nous ap» prendrons peut-être un jour à substi» tuer à la routine des récits. Le Poëte » veut préparer à la terreur qui doit » régner dans toute cette pièce : que » fait-il ? un vaste & sombre silence » regne au tour des tristes donjons & » des tours, où les remords troublent » le sommeil de la détestable *Gertrude* & » du complice de son forfait. La garde, » qui veille à cette porte, peut bien » en écarter les vivans indignés ; mais » la vengeance Céleste suscite une om» bre qui sort du sein de la terre, c'est » le simulacre plaintif de l'époux que » la Reine a assassiné : il vient effrayer » les Satellites mercénaires qui veil» lent sur ses meurtriers & sur l'usur» pateur de sa couronne. C'est le Ciel » qui arme la Nature, & qui évoque » les morts du tombeau pour pour» suivre le crime, & justifier la main » d'un fils, prêt à porter la vengeance

» dans le ſein d'une mère parricide.
» Telle eſt la grande idée que *Shakeſ-* » *péar* a conçue, & dont Londres n'a » jamais vu la repréſentation ſans ef- » froi, & M. *de Voltaire* ne la ſent point! » la garde effrayée ſe déconcerte à la » vue du phantôme, que l'adreſſe de » *Shakeſpéar* ménage d'avance, pour » témoin irrécuſable de la juſtice du » coup que *Hamlet* frappera dans la » ſuite: quel trait! & M. *de Voltaire* ne » le ſent point! il s'amuſe même à pa- » rodier les détails d'une ſcène, qui a » pour but un grand effet. Si la lecture » de *Shakeſpéar* a laiſſé M. *de Voltaire* » dans cette diſpoſition, faut-il s'é- » tonner qu'il ne faſſe ſouvent que de » belles tirades, & que la véritable » Tragédie lui échappe? »

Le critique de *Shakeſpéar* cite comme une platitude cet endroit du monologue d'*Hamlet : Ah! fragilité, eſt le nom de la femme! Quoi! n'attendre pas un petit mois! Quoi, avant d'avoir uſé les ſouliers avec leſquels elle avoit ſuivi le convoi de mon pere! ô ciel! les bêtes qui n'ont point de raiſon au-*

roient fait un plus long deuil. Si ce passage offroit quelque teinte de ridicule, il la devroit uniquement à la manière perfide dont M. *de Voltaire* l'a traduit. En effet, en substituant un autre terme à l'épithète *petit* qui accompagne le mot *mois*, & qui répond à un mot anglois qui signifie *court*; en mettant *chaussure* au lieu de *souliers*, puisque les mots *Savetier*, *semelle* & *soulier* paroissent si fort déplaire à M. *de Voltaire*, *Shakespear* se trouvera à peu près rendu. *Avant d'avoir usé les souliers de deuil.* On sent que cette manière de s'exprimer tient à un usage du pays où la scène se passe, & que loin de prêter à la plaisanterie, l'application en est heureuse & pleine d'énergie.

» *Hamlet*, dit M. *de Voltaire*, se
» dispose à venger son père, & pour
» ne pas donner d'ombrage à *Gertrude*,
» il contrefait le fou pendant toute la
» pièce. Dans un des accès de sa pré-
» tendue folie, il a un entretien avec
» sa mère *Gertrude*. Le grand Cham-
» bellan du Roi se cache derrière une
» tapisserie. Le héros crie qu'il en-

» tend un rat, & tue le grand Chambellan ». Autre infidélité du detracteur de *Shakeſpéar ;* le *rat* qu'*Hamlet* entend derrière la tapiſſerie & qu'il tue, n'eſt encore qu'une de ces idées bouffonnes dont il a plu à M. *de Voltaire* d'égayer ſa parodie. C'eſt du bout de ſa plume que ce petit rat s'échappe, pour faite rire les gens. Quiconque ſçait l'anglois ne doit pas ignorer que le mot *rat*, dans cette langue, eſt toujours le ſymbole, & quelquefois le ſynonyme d'*eſpion*, & que dans le ſens, où *Shakeſpear* l'employe, il ne peut ſignifier autre choſe.

» La fille du grand Chambellan, » continue le Philoſophe de *Ferney*, » qui avoit du tendre pour *Hamlet*, » devient réellement folle, elle ſe » jette dans la mer & ſe noye ». Qu'y a-t-il donc de ſi étrange dans cet événement ? Trouve-t-on ridicule que, dans la Phèdre de *Racine*, *Œnone*, déchirée par ſes remords, aille ſe précipiter dans les flots ? Si, dans la pièce Angloiſe,

le ſuicide de la fille du Chambellan paroît accompagné de quelques ſymptômes de délire, c'eſt que *Shakeſpéar* avoit aſſez de génie, pour ſentir que le déſeſpoir de l'amour & de l'infortune ne doit point être caractériſé par les mêmes traits que le déſeſpoir du crime.

Mr. *de Voltaire* étale enſuite une érudition profonde, pour prouver que *Shakeſpéar* n'eſt pas l'inventeur de l'art de la tragédie, & il cite à ce ſujet l'hiſtoire des différens théâtres d'Italie, d'Eſpagne & des Gaules. Il ſeroit abſurde, ſans doute, de ſoutenir que le Poëte Anglois a été le légiſlateur & le père du théâtre pour tous les pays de l'Europe : ce n'eſt point là l'état de la queſtion ; il s'agit uniquement de ſçavoir ſi l'on doit regarder *Shakeſpéar* comme le créateur de la ſcène tragique en Angleterre : voilà ce qu'aſſurent ſes traducteurs, & c'eſt un fait qu'on ne peut contredire, ſans démentir à la fois tous les monumens hiſto-» riques : » mais, dit M. *de Voltaire*, dès » le temps d'*Henri VII*. il y eut un théâ-

» tre permanent établi à Londres, qui » ſubſiſte encore : il étoit très en vogue » dans la jeuneſſe de *Shakeſpéar*, puiſ- » que, dans ſon éloge, on le *loue* d'avoir » gardé les chevaux des curieux, à la » porte : il n'a donc point inventé » l'art du théâtre ». En faiſant uſage d'une manière de raiſonner auſſi preſ-ſante & auſſi lumineuſe, je ſerois en état de prouver également que le grand *Corneille* n'a pas été en France le père de la tragédie & le légiſlateur du théâtre, puiſque long-temps avant lui, les confrères de la Paſſion jouerent en plein air leurs farces pieuſes, puiſ-qu'avant lui, les *Garnier*, les *Hardy*, les *Mairet* eſſayerent de faire parler *Melpomène*. Il eſt très-certain que *Cor-neille* ne s'eſt pas aviſé le premier de faire monter des acteurs ſur des tre-teaux, & de mettre en dialogue & en action le récit d'un trait hiſtorique. Ce premier pas étoit fait long-temps avant qu'il parût. Si néanmoins il a mérité d'obtenir parmi nous le titre de père & de créateur de la tragédie, c'eſt qu'il a ſçu la dépouiller des hail-

lons gothiques & barbares qui la couvroient, c'est que par des chef-d'œuvres immortels, il nous a fait connoître quelles sont les véritables loix & le genre de beautés propres à cette sorte de poëmes. Il en est de même de *Shakespéar* en Angleterre. Quoique longtemps avant lui on représentât des farces sur le théâtre du *globe*, il n'en est pas moins regardé comme le créateur de l'art dramatique, parce qu'il est le premier *Sophocle* qu'ait produit sa nation.

» Le traducteur, continue M. *de* » *Voltaire*, s'efforce d'immoler la » France à l'Angleterre, dans un ou» vrage qu'il dédie au Roi de France, » & pour lequel il a obtenu des souf» criptions de notre Reine & de nos » Princesses. Aucun de nos compa» triotes, dont les pièces sont traduites » & représentées chez les Anglois » mêmes, n'est cité dans sa préface » de cent trente pages; le nom du » grand *Corneille* ne s'y trouve pas une » seule fois... Jugez maintenant, Cours » de l'Europe, Académiciens de tous » les

» ses pays, hommes bien élevés, » hommes de goût dans tous les » états. » La funeste préface ! comme elle tient au cœur à M. *de Voltaire !* Avec quelle peine il digère cette odieuse réticence, prolongée pendant cent trente pages ! il faut convenir qu'il est donc bien facile d'*immoler* sa Nation à une autre Nation ? Qui se seroit imaginé que cet acte de *Félonie* & de lèze-patrie, ne tînt qu'à l'oubli de quelques noms dans une préface ! Que dis-je ? à l'oubli d'un seul, de celui de M. *de Voltaire !* Car enfin, il ne faut pas être dupe de ce zèle apparent de patriotisme : on se doute bien que si l'auteur de *Mérope* eut été cité avec éloge dans cette fatale préface, il n'auroit pas trouvé mauvais qu'on y eut omis le nom du grand *Corneille*, & qu'il se seroit bien gardé d'en porter ses plaintes au *Roi*, à *notre Reine*, à *nos Princesses*, à l'*Académie Françoise*, aux *cours de l'Europe*, aux *Académiciens de tous les pays*, aux *hommes bien élevés*, aux *hommes de goût dans tous les Etats*, &c. Alors tout auroit été dans l'ordre,

cette diatribe à l'Académie n'eut point paru, & *Shakespéar* continuoit d'être un grand homme.

» Si le traducteur est Secrétaire de » la Librairie de Paris, pourquoi n'é» crit-il que pour une Librairie étran» gère? Pourquoi veut-il humilier sa » patrie? » Comme si l'objet que se propose dans ses veilles un auteur estimable, étoit d'écrire & de travailler pour une Librairie! Comme si la traduction de *Shakespéar*, qui se vend à Paris, devoit tourner au profit d'une Librairie étrangère! Comme si c'étoit humilier sa patrie, que de l'enrichir des productions & des chef-d'œuvres de nos voisins! M. *de Voltaire* raisonnoit mieux à vingt ans.

» J'avoue, continue le Censeur » chagrin de *Shakespéar*, qu'on ne doit » pas condamner un Artiste qui a saisi » le goût de sa Nation; mais on peut » se plaindre de n'avoir contenté » qu'elle. *Apelle* & *Phydias* forcerent » tous les différens Etats de la Grece, » & tout l'Empire Romain à les ad» mirer. Nous voyons aujourd'hui le » Transilvain, le Hongrois, le Cour-

» landois se réunir avec l'Espagnol, le » François, l'Allemand, l'Italien, pour » sentir également les beautés de *Vir-* » *gile* & d'*Horace*, quoique chacun de » ces peuples prononce différemment » la langue d'*Horace* & de *Virgile*. » Après leur mort, ces grands hom- » mes ont réuni les voix de toutes les » Nations. » La comparaison n'est pas exacte : il y a une disparité sensible entre les circonstances où parurent les Artistes & les Poëtes immortels, cités par M. *de Voltaire*, & celles où se trouva *Shakespéar*. *Appelle* & *Phy-dias* s'annoncerent dans ces jours brillans de la Grece, où le citoyen, en naissant, étoit investi de la lumière des Arts, & sans cesse frappé de la vue des chef-d'œuvres qu'ils avoient produits. *Horace* & *Virgile* vécurent sous *Auguste*, c'est-à-dire, dans un temps où le goût des Romains fut le plus épuré, & où la connoissance des règles & l'étude des modèles devoient rendre les productions de l'esprit humain plus châtiées & plus parfaites. Il n'en fut pas de même de *Shakespéar* : il naquit dans un siècle barbare & il

létré, à une époque où le génie n'a d'autres ressources que celles que lui offrent ses propres forces. Est-il vrai d'ailleurs, que ce Poëte n'ait *contenté que ses concitoyens* ? Les défauts que présentent ses Tragédies, & qui blessent notre délicatesse actuelle, tiennent la plûpart ou aux mœurs de sa Nation, ou à l'ignorance & à la grossiereté des temps dans lesquels il vivoit : mais ces mêmes Tragédies offrent des beautés qui pourroient être vivement senties chez tous les peuples. Que la langue de *Shakespéar* devienne, comme celle de *Virgile* & d'*Horace*, familière à toute l'Europe, & l'on verra *le Transilvain & le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, l'Allemand & l'Italien* pour admirer les traits mâles & vigoureux du caractère d'*Othello*, les premiers actes du *Jules-César*, la harangue sublime de *Brutus* au peuple, & tant d'autres morceaux semblables, pleins d'ame, de vérité, de force & de naturel. Tous les reproches que fait M. de *Voltaire* au père de la Tragédie Angloise, se réduisent à l'inobservation des loix

févères de l'art & du goût : comme si c'étoit avec cette équerre étroite, qu'on dût mesurer les productions du génie ! comme s'il n'étoit pas injuste d'imputer à un grand homme des défauts, dont il se seroit si facilement garanti, s'il avoit eu l'avantage de naître dans un siècle poli, & dans les jours d'une littérature épurée ! le goût, comme je l'ai déja dit au sujet du *Dante*, est le fruit d'une longue culture des lettres ; le génie est un don de la Nature : pour apprécier l'intervalle immense qui les sépare, transportons M. *de Voltaire* à l'époque où parut *Shakespéar*, & plaçons celui-ci dans le XVIIIe siècle. Le Poëte Anglois, à l'élévation & à l'énergie sublime de ses pensées, auroit peut-être encore réuni l'élégance & la pureté de *Racine*. mais M. *de Voltaire* auroit-il été *Shakespéar* ? Réduit à lui même, privé de la ressource de l'imitation, forcé de s'exprimer dans une langue informe & barbare, hors d'état d'éblouir par ces graces légères de style, par ces nuances brillantes & cette fleur d'ex-

preſſion que donne le goût ; quelle ſorte de mérite auroit diſtingué ſes productions ? Que ſeroit devenu la *Henriade*, dépouillée de tous ces ornemens de l'art, & peſée avec rigueur dans la balance du génie ? Hélas ! M. *de la Harpe* lui-même ignoreroit peut-être aujourd'hui que M. *de Voltaire* eût exiſté. L'auteur de *Zaïre* eſt donc injuſte de ſe prévaloir des lumières de ſon ſiècle pour humilier *Shakeſpéar* ; lui qui n'auroit pas eu la gloire d'égaler ce grand homme, s'il eût été ſon contemporain. J'ajoute même que ſa critique & ſes réclamations ſont d'une indécence révoltante, pour quiconque eſt inſtruit de la manière dont il a ſçu mettre à contribution les Poëmes de ce Tragique célèbre : eſt-ce ainſi que s'exprime ſa reconnoiſſance ? Il rappelle à tout propos, dans ſa lettre, que *Corneille* a beaucoup emprunté des auteurs Eſpagnols, de *Lopez de Véga*, de *Diamante*, de *Guillain de Caſtro*, de *Calderone* ; que M. *de Voltaire* ſe ſouvienne, en même temps, qu'au moins le grand *Corneille* n'a jamais déshonoré ſa vieilleſſe & ſes

succès par des satyres amères contre ces Poëtes, que jamais on ne l'a vu parodier malignement leurs écrits, & les déférer avec éclat au tribunal de l'Académie.

Je ne souillerai point ma plume en rapportant les plaisanteries obscènes & tous les propos orduriers que M. *de Voltaire* dit avoir extraits de *Shakespéar*, & qu'il traduit avec une liberté cynique. Est-ce encore par des lambeaux de ce genre qu'on voudroit nous faire apprécier le mérite du Poëte Anglois? Puisque ses nouveaux interprêtes avoient purgé leur traduction de ces sales tableaux, étoit-ce à M. *de Voltaire* à nous les reproduire, & devoit-il, sur le bord de sa tombe, insulter encore à la pudeur par un dernier écrit? L'éditeur de cette lettre (j'ignore si je dois le confondre avec celui qui en a été le lecteur à l'Académie) prévient, dans un *avertissement*, que dans *la lecture qui en a été faite le jour de saint Louis, à la séance de l'Académie Françoise, on a retranché quelques passages de Shakespear, dont l'indécence ne permettoit pas qu'on les lût*

dans une si grave assemblée. Cette indécence reconnue n'a pas empêché qu'on ne restituât fidèlement tous ces passages dans la lettre livrée à l'impression. Comment l'amour de la Philosophie, comment la sagesse & la gravité qu'elle doit inspirer, se concilient-elles avec cette licence & cet oubli des mœurs? Est-ce que le Public dispersé seroit moins respectable à cet égard que le Public *assemblé*? Les obscénités dégoutantes n'étonnent pas de la part de M. *de Voltaire*; mais on a lieu d'être surpris que des gens qui s'annoncent pour Philosophes soient les plus ardens à leur donner de la publicité. Je doute fort qu'autrefois le sage *Socrate* eût voulu se rendre le colporteur des petites lettres cyniques de *Diogène*.

Les *Observations* de M. le Chevalier *Rutlidge* forment une excellente réfutation de la lettre de M. *de Voltaire* à l'Académie : elles sont pleines de raison, de justesse & de solidité.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

*Lettre à M. ***, sur la manière actuelle de jouer la Tragédie.*

La Tragédie, Monsieur, est déclamée, criée & chantée depuis vingt ans & de pareille date, nous nous extasions sur l'absurdité de ce jeu, & nous applaudissons à toute outrance nos Acteurs les plus gigantesques & les plus boursoufflés. Celui-ci est un énergumène qui m'étourdit les oreilles, & ne dit rien à mon cœur; celui-là pese emphatiquement sur tous ses mots, & ne me fait sentir que des vers & des hémistiches : l'un court la poste, l'autre traîne tout : un cinquième psalmodie; & tous ensemble forment le concert le plus discordant qu'on puisse entendre.

Eh! que de petites graces, d'affetterie dans le maintien, la démarche & le geste! que d'arrangemens dans le désordre des passions, & de fu-

reurs à pas comptés ! Aucun ne dit un mot, ſans lever ou baiſſer régulièrement le bras, & vous ne voyez jamais ce geſte, tantôt lent, tantôt vif, mais toujours irrégulier, qui peint l'homme, & marche avec ſa penſée ſon diſcours & ſon ſilence. Que de ſcènes même où le geſte devroit être preſque ſupprimé ! Il eſt ridicule quand il ne ſert qu'à noter la déclamation ; c'eſt le bâton de l'orqueſtre de l'Opéra. Mais comment perſuader à un Acteur tragique, de ne pas geſticuler toujours ? Il me ſemble que le geſte eſt chez ces Meſſieurs un mouvement convulſif qui les prend en entrant ſur la ſcène, & ne les quitte qu'en en ſortant.

Ce n'eſt pas que je veuille qu'un Acteur n'ait ni bras ni jambe, mais je veux qu'il ne regarde pas comme une partie eſſentielle & unique de ſon art de ſe bien camper, de marcher avec grace, de geſticuler à chaque hémiſtiche : je veux qu'il penſe qu'un beau déſordre a ſouvent plus d'expreſſion que cet aprêt, & qu'il vaut mieux conſulter la Nature qu'un

maître à danser & un miroir.

Je ne condamne pas non plus toute espèce d'art dans la représentation d'une Tragédie, mais je veux que cet art soit la nature bien choisie, que l'Acteur, au lieu de s'écouter, se fasse écouter, qu'il parle noblement & simplement, que l'inflexion de sa voix saisisse toutes les nuances de son rôle, finalement qu'il ne chante ni ne crie; & c'est ce dernier article-là sans doute, que chacun de ces Messieurs aura plus de peine à m'accorder, parce qu'ils sont tous persuadés qu'ils n'ont besoin que de leurs poulmons pour transporter le parterre.

Je sçais que la douleur & le désespoir ont des explosions, mais elles ne sont pas fréquentes, & les momens en sont plus terribles. Les cris ne font pas d'effet quand on les entend sans cesse. Je conviens qu'on n'est pas toujours maître de soi, & qu'un Acteur peut se laisser emporter par sa vivacité. Ainsi la sublime *Dumesnil*, je parle de la *Dumesnil* il y a vingt ans, extravaguoit quelquefois. Mais ces écarts doivent être rares, & un

beau désordre peut les faire passer.

Je parie qu'il n'y a pas deux endroits dans une Tragédie, où il puisse être permis de crier, & on y crie d'un bout à l'autre. Je soutiens qu'il est ridicule par-tout de chanter & de déclamer, & on ne fait que chanter & déclamer. Je ne connois pas vingt gestes expressifs, & qui renforcent l'expression, & on en fait 3600 haut & bas dans 1800 vers. Aussi à la représentation d'une Tragédie, ne vois-je dans la plûpart des Acteurs que des automates montés à ressorts qui se promenent jusqu'au moment de la détente, en décrivant un cercle sur le théâtre, & je voudrois y voir des Souverains qui fissent trembler d'un mot leur Palais & le monde, & m'épouvantassent moi-même. D'où proviennent tant de sotises, de la nature immolée sans cesse au mauvais goût. On a cru qu'il ne devoit y avoir rien de commun entre les Rois & les autres hommes, qu'il falloit faire monter les Majestés sur des échasses, & les faire parler en cadence. Les femmes qui aiment mieux le merveilleux que le vrai, ont ap-

plaudi à la charge. Les hommes se sont bien gardés de n'être pas de leur avis, & en conséquence l'Acteur le plus extravagant a été le plus applaudi.

Ce n'est pas tout, on est convenu de crier tout ce qu'on ne chanteroit pas; & l'amour tendre, l'amour furieux, toutes les passions ont hurlé, à la grande satisfaction du parterre. Je suis bien fâché que nos Acteurs tragiques n'aient pas encore été plus loin, qu'ils n'aient pas emprunté des porte-voix pour renforcer leurs organes héroïques, cela auroit fait un beau bruit. Le Père *Kircher*, Jésuite, fait mention d'un cornet avec lequel *Alexandre* se faisoit entendre de ses troupes jusqu'à 5 lieues à la ronde, & on n'entend encore nos Acteurs tragiques que des cours & du jardin des Thuileries. Qu'il y auroit à gagner, s'ils prenoient tous un porte-voix de 7 pouces & demi de diamètre, comme celui d'*Alexandre*; nous serions bien assourdis, & nous aurions bien du plaisir.

Jeunes gens du parterre, qui trouvez tous nos Acteurs tragiques mira-

culeux, qui battez des mains de toutes vos forces, & ne pleurez jamais, c'est à vous à qui je m'en prends, si nous n'avons pas de bons Acteurs; vous n'applaudissez qu'à leurs défauts.

M. *Brisard*, un des Acteurs que le mauvais goût a le moins gatés, qui a du débit, du naturel & de la simplicité, souvent de la noblesse & de la force, mais qui d'un autre côté, néglige trop ses rôles, & ne les aprofondit pas assez; M. *Brisard* jouoit il y a quelque temps *Thesée* dans *Phèdre*.

Il s'avisa de crier cette réflexion si douloureuse, à l'aspect d'un fils qu'on croit coupable.

Faut-il que sur le front d'un profane adultère
Brille de la verru le sacré caractère,
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains,

Et un *bravo bravissimo* des plus étourdissans partit du parterre & des balcons; places de jeunes gens.

Il sentit comme ce célèbre Athénien qui étoit toujours inquiet des suffrages de la multitude, qu'il avoit fait une

sortie, puisque le parterre étoit si content, & joua à une seconde représentation, le même morceau avec la sombre indignation d'un père tendre & outragé.

Il fut applaudi, mais très-modestement. Les *bravo bravissimo* du parterre ne sont prodigués qu'aux éclats & aux tons forcés. Les Acteurs doivent redouter ces grands applaudissemens, & dire ; je veux toucher ces gens là, & non les rendre fous.

La Tragédie, la Comédie, toute espèce de Drame, en un mot, demande la plus grande vérité de représentation pour faire une illusion complette; la nature seule peut opérer ce prodige. Dès-lors, plus de déclamations, de beaux bras, de vers adressés au public. —Vous ne faites pas, Messieurs, une de ces extravagances-là dans les maux de la vie qui vous affligent, & le sujet d'une Tragédie est votre malheur, les événemens qui s'y passent sont les vôtres. Ne créez donc rien dans une pièce ; mais mettez-y tout ce qui y est : examinez-en à fond les caractères, les situations, la marche, le dialo-

gue ; rempliſſez-vous de votre rôle, de l'ouvrage entier ; identifiez-vous, s'il ſe peut, avec votre perſonnage ; ſaiſiſſez ſon eſprit, ſes projets, ſes mœurs ; voyez ce que vous devez entreprendre ſur le champ ; peſez ſur ce qui demande une mure délibération ; ne ſoyez jamais ſur la ſcène, ſans vous occuper de ce qui s'y paſſe, ſuivant le degré d'intérêt ou de curioſité que vous devez y avoir ; ne dites rien machinalement ; penſez également à ce que l'on vous répond ; obſervez les convenances des rangs, les tons différens qu'elles exigent que vous preniez ; ne négligez pas de faire attention aux lieux où vous êtes, aux précautions qu'ils vous demandent ; que la pièce enfin vous entraîne, & qu'on n'apperçoive pas que l'auteur & votre mémoire vous menent à la liſière ; & alors, que de mouvemens vrais, que de traits indiqués par la ſituation ! vous ne ſerez plus Acteurs ; vous ſerez Grecs, Romains, & vous nous tranſporterez dans le ſein d'Athènes & de Rome ; mais vous êtes froids déclamateurs, & nous reſtons cloués

& ennuiés à la Comédie Françoise.

On dit & redit tous les jours, car on ne soutient plus que des paradoxes, que la Tragédie est, & ne doit être qu'une nature factice. Oui, les Comédiens ont imaginé un jeu bien ridicule d'après lequel raisonne le gros du public; mais les bons auteurs ont suivi exactement la nature, dont les tableaux seuls flattent les gens de goût. Les meilleurs ouvrages des Maîtres de l'art sont mes preuves. *Corneille*, *Racine* & *Voltaire* ont peint les hommes, leurs préjugés & leurs passions, & si leur style s'est malheureusement écarté quelquefois de leur sujet; Acteurs, c'est à vous à nous y ramener par la simplicité de votre débit. Vous obtiendrez d'abord les suffrages des gens éclairés, & ensuite ceux de la multitude qui sent les choses qu'elle n'a pas devinées; mais les fautes des *Corneille*, *Racine*, *Voltaire*, & autres grands hommes, sont rares & légères, & vos écarts, Messieurs les Acteurs, sont fréquens & énormes. Je sçais qu'une mauvaise pièce, écrite durement ou

gigantefquement, farcie de détails moraux & épiques, où le perfonnage ne dit jamais un mot de ce qu'il doit dire, peut embarraffer beaucoup un bon Acteur; & je ferois tenté de croire, que c'eft en partie à la multiplicité de pareils ouvrages modernes, que nous devons l'infipide déclamation d'aujourd'hui; que les froids Auteurs de ces pièces avortées ont confeillé même l'enflure, le chant, la déclamation, pour éblouir une multitude qu'ils ne pouvoient toucher; mais, je le répète, *Corneille*, qu'on ne devroit jamais oublier, *Corneille* dans fes bons ouvrages, prefque toujours fublime, fimple & vrai, & *Racine* fi touchant, auroient dû fixer le goût des Acteurs & du Public.

Héros & héroïnes de *Corneille*; tendres amantes de *Racine*, quand vous reverra-t-on reparoître au théâtre François? Mais en même temps quand la Nation fera-t-elle en état d'entendre & de goûter un *Baron* & une le *Couvreur*? Car encore un coup, je ne puis attribuer qu'au mauvais goût du public les défauts de nos Acteurs d'au-

jourd'hui.] Plusieurs d'entr'eux sont pleins d'intelligence, d'ame, de sensibilité ; nombre de traits de vérité, de nature brillent dans leur jeu, ces traits ne sont pas sentis ; & alors ils outrent, ils crient, ils heurlent, & le parterre les applaudit à tout rompre.

Il devroit bien, par parenthèse, y avoir des Censeurs au spectacle qui applaudissent l'Acteur qui a bien joué, quand l'ignorance & le mauvais goût se taisent, & qui sifflassent le public quand il a prodigué mal-à-propos ces énormes battemens de mains. Parterre, vous seriez tant sifflé, que nous aurions enfin de bons Acteurs. *

Si la Tragédie est dans la nature, Messieurs, comme je le soutiens, & comme vous pouvez vous en convaincre, en lisant attentivement les bons ouvrages, & sur-tout les meilleures scènes ; elle doit être jouée simplement, & d'un ton seulement au-

* Il y a deux cents personnes raisonnables, & pleines de goût au parterre ; mais celles-là se taisent, & ne peuvent contenir les trois cents autres.

dessus de la Comédie noble ; encore y a-t-il mille cas où elle n'en doit pas différer. Les passions des Rois sont celles des hommes, & nous ne voulons voir que des hommes. On se moque d'eux dans la Comédie : on veut nous intéresser pour eux dans la Tragédie ; il faut donc nous faire rire ou nous faire pleurer : & les moyens ne doivent pas être plus forcés. Le sublime même qui paroît au premier coup-d'œil faire une classe à part est simple. Il ne faut ni enflure, ni poulmons pour le célèbre *qu'il mourut.* — M. *Brisard* vraîment Romain nous le prouve ; il n'y met que de l'énergie.

On vous passe, Messieurs les Acteurs tragiques, un peu plus d'apprêt, de dignité, d'emphase même dans votre jeu, quand vous représentez un Souverain dans son conseil, ou donnant audience à des Ambassadeurs, le Souverain est alors sur son trône, & tout son rôle est étudié ; mais descendez-en, quand il en descend, & montrez-nous-le, tel que ses Officiers

le voient, & non comme vous vous figurez qu'il doit être.

Ce n'est pas que j'applaudisse encore à la manière dont vous faites les Rois dans ces actes d'apparat. Vous croyez être grands, & vous êtes gigantesques : vous parlez en Rheteurs, au lieu de parler en maîtres du monde. De beaux gestes toujours mesurés, & par conséquent toujours ridicules, une leste insolence, une démarche altière ne caractérisent pas la Majesté ; tout ce qui est grand est aisé & sans apprêt, la petitesse seule est manierée.

Je vous dis là de dures vérités, Messieurs, & je vous demande même de grands sacrifices, car je vous déclare que vous serez moins applaudis quand vous jouerez mieux ; mais en revanche, vous ferez des impressions plus profondes ; tout le monde pleurera, s'attendrira avec vous, on sentira son ame s'élever avec la vôtre : Au lieu que les gens sensés ne font que bailler ou rire aujourd'hui, quand le parterre dans l'ivresse bat des mains

& des pieds à toutes vos contorſions.

J'avois eu deſſein d'abord de faire une diſſertation en regle, d'appuyer tous mes reproches de citations, d'expoſer les ſcènes, & de rendre compte après de la manière dont elles ſont jouées, mais j'ai renoncé à ce plan qui auroit déſigné chaque Acteur; & comme l'amour de la choſe m'entraînoit ſeul, je me ſuis contenté de reprocher généralement aux Comédiens les vices de leur déclamation. Pluſieurs ne les ont pas au même degré; mais il n'en eſt pas qui n'en ſoient entichés; & nous avons en conſéquence de bonnes Tragédies qui ſont indignement jouées.* C'eſt la moitié de nos plaiſirs perdue; & en fait de plaiſirs, j'aime à ne rien perdre. Voilà pourquoi j'ai écrit.

* Que nos Acteurs veuillent ſe rapprocher de la Nature, & nous aurons des Tragédies bien jouées. Il y en a une demi-douzaine à qui il ne manque, pour exceller dans leur art, que le courage de braver le mauvais goût.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Argénis, traduction libre & abrégée de de Barclai, par M. Savin, 2 vol. in-12. A Paris, chez la Veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, au Temple du goût.

JE ne m'arrêterai point, Monsieur, à vous faire l'éloge de *Barclai.* Il y a long-temps que sa réputation est établie. Je ne chercherai point davantage à vous révéler le secret des allusions dont on prétend que son *Argenis* fourmille. Tous ces petits artifices dont un auteur s'enveloppe pour dire obscurément quelques vérités, qu'il n'ose produire au grand jour, pouvoient être fort bons de son temps; mais le mérite en est perdu pour nous. Je me bornerai à vous parler nuement de son ouvrage, C'est ainsi, d'ailleurs, que nous l'offre aujourd'hui le traducteur.

Le roman s'ouvre par un jeune étranger qui aborde en Sicile. Il met

à peine pied à terre, qu'une femme effrayée implore ſon ſecours pour un héros que des brigands viennent d'attaquer: Il prend les armes & la ſuit; mais les brigands étoient déjà punis; les deux inconnus s'embraſſent & arrivent, vers la fin du jour, au château de *Timoclée*; c'eſt le nom qu'avoit cette femme. Là ils lient connoiſſance enſemble; l'un d'eux eſt parti d'Afrique, & il a ordre de cacher ſon nom ſous celui d'*Arcombrote*. L'autre s'appelle *Poliarque*; il n'eſt point non plus de Sicile, & il n'y eſt venu, dit-il, que pour venger les droits du trône, où les Rois ne ſeront jamais tranquillement aſſis, tant qu'on abuſera tout enſemble & de leurs défauts & de leur clémence: voici le portrait qu'il fait à *Arcombrote* du Prince qu'il eſt venu ſecourir. « *Méléandre* a ſuccédé à ſon » ayeul & à ſon pere ſur le trône de » Sicile. Ce Prince eſt naturellement » doux & pacifique, mais n'ayant » point les défauts de ſon ſiècle, il a » jugé des autres par lui; en ſentant » qu'il étoit digne de leur confiance, » il a cru qu'il pouvoit leur donner

» la

» la ſienne. Peut-être auſſi trop de » proſpérité l'a-t-elle un peu aveuglé... » Il n'a ni contraint ni déguiſé ſes paſ- » ſions. Il n'en avoit aucune, il eſt » vrai, que ſes ſujets duſſent redou- » ter; mais tout innocentes qu'elles » étoient, elles ont décelé ſa foibleſſe, » & lui ont ôté cette fermeté ſi néceſ- » ſaire aux Rois, pour arrêter ou pour » prévenir le crime ». Ce *Lycogènes* conſpiroit ouvertement contre *Méléandre*. Voici comme le peint *Poliarque*. » Vous trouverez ici des traîtres... à » leur tête, vous trouverez un *Lyco-* » *gènes* dont la jalouſe ambition épioit » toutes les fautes de ſon Roi, pour en » profiter contre lui. Fier du ſang des » anciens Rois de Sicile qui coule dans » ſes veines, ce Prince rebelle ſe vit » toujours à regret à la ſeconde place. » Politique habile, il n'eſt point d'ar- » tifice qu'il n'employe pour attirer la » faveur du peuple; mais traître & » cruel, perſonne ne ſe venge plus » inhumainement que lui, quand il » le peut ſans courir aucun riſque ». Pendant cet entretien, *Lycogènes*, qui avoit fait attaquer *Poliarque* par cinq

brigands, le fait pourſuivre lui-même comme leur aſſaſſin. On le cache dans un ſouterrein. En ſuivant cette obſcure retraite que venoit de lui indiquer *Timoclès*, *Poliarque*, indigné du genre de danger qu'il étoit obligé de fuir, diſoit à *Gelanore*, ſon affranchi: Je reçois le prix de mon imprudence; qui me forçoit d'errer ici ſous un autre nom que le mien? Je me déguiſe, & l'on m'outrage! Je l'ai bien mérité. Se rappellant enſuite le motif qui le retenoit en Sicile, il ceſſoit tout à coup ſes plaintes, & trembloit d'avoir offenſé l'objet de ſon amour. Dans le deſſein de ſouſtraire ſon maître à la pourſuite de ſes ennemis, *Gelanore* courut publier ſa mort. *Argenis*, fille du Roi *Méléandre*, apprend cette nouvelle accablante, & prend la réſolution de ne point ſurvivre à ſon amant. Mais *Arſidas*, ami de *Poliarque*, vient calmer la douleur de cette jeune Princeſſe, en lui apprenant que le héros eſt plein de vie.

Cependant *Arcombrote* eſt pris par des payſans pour *Poliarque*, & conduit, en cette qualité, devant *Méléan-*

dre, en préſence duquel il plaide éloquemment la cauſe de ſon ami, injuſtement accuſé. Le Monarque Sicilien, frappé de l'air & des traits d'*Arcombrote*, veut ſçavoir quel eſt ſon nom, ſon état; mais le jeune étranger s'obſtine à ne point ſatisfaire ſes deſirs.

Méléandre avoit accordé la paix aux rebelles; *Lycogènes* vient à la cour en ratifier le traité. Il étoit entré dans *Majelle*, ſuivi d'un petit nombre d'amis, qui n'étoient pas même armés. Cet audacieux ſujet oſoit encore compter ſur les bontés de ſon Roi. En tout cas, il étoit bien sûr du ſecours des traîtres dont il l'avoit environné. *Timonides* & quelques courtiſans fideles, qui avoient eu ordre d'aller, comme d'eux-mêmes, audevant de lui, le conduiſirent depuis les portes de la ville juſqu'à celles du palais. Il entre; ſa confiance augmentoit encore ſa fierté; & il s'excuſe ſur la néceſſité qui l'avoit forcé de recourir aux armes: il proteſta « qu'il » n'oſoit traiter avec ſon Roi, que » pour retenir, par ce frein, ceux qui » en vouloient à ſa vie. Ne parlons ni

» de guerre ni de haîne, reprit *Mé-*
» *léandre*, effaçons-en même jusqu'au
» souvenir, & demain, dans le temple
» de *Minerve*, prenons les dieux à
» témoins de la sincérité de notre
» réconciliation». C'étoit *Argenis* qui étoit Prêtresse de *Minerve*. *Poliarque* étoit forcé de s'éloigner d'elle, il voulut la voir au moins dans le temple, avant que de partir. Au milieu de la foule, qui étoit innombrable, *Argenis* eut bientôt reconnu son malheureux amant, sous les haillons qui le déroboient aux yeux de tous les autres spectateurs; la présence & les regards de cet infortuné, lui firent presque oublier le sacrifice & les cérémonies. On vint l'avertir que le Roi & *Lycogènes* l'attendoient.... Je n'ai d'autre parti à prendre, se dit-elle, que celui de feindre que la Déesse qui m'inspire, me défend d'approcher de son autel. Par-là j'éviterai de conclure cette paix funeste. Elle s'avance, sa douleur lui donnoit l'air inspiré;
» Roi, & vous, peuple, s'écria-t-elle,
» *Pallas* est outragée, plus de sacrifi-
» ces, plus de paix. Appaisez la Déesse,

» ou redoutez les foudres vengeurs de
» son père ». *Méléandre* affectoit toujours la même facilité qui l'avoit déjà perdu : pour mieux tromper ses ennemis, il déguisoit sous une apparence de foiblesse, les résolutions mâles & vigoureuses qu'il étoit sur le point d'exécuter. Tout le portoit à punir un rebelle audacieux ; il se devoit cette vengeance à lui-même, il la devoit à la Princesse sa fille, dont la noble fermeté lui reprochoit son peu de courage. Il avoit voulu lui représenter qu'en refusant de sacrifier aux dieux, elle avoit fait soupçonner que lui-même étoit d'intelligence avec elle. » Sire, lui avoit répondu cette
» généreuse Princesse, votre peuple
» est plus étonné de vous avoir vu
» conclure une paix si humiliante,
» que d'avoir vu le Ciel & votre fille
» refuser de la ratifier. O mon père !
» pardonnez une hardiesse que votre
» bonté seule peut autoriser ; mais peut-
» être vaudroit-il mieux faire un géné-
» reux effort, dut-il nous coûter la
» vie, que d'être réduits à dévorer
» tant d'affronts, & à trembler le

» ſceptre à la main ». *Méléandre* retourne, en conſéquence, à Epirẩe; celle de ſes villes qui étoit la mieux fortifiée. Il y tient conſeil. » Après avoir
» expoſé, en peu de mots, que la Sicile
» étoit à deux doigts de ſa perte, que
» la paix même dont ils jouiſſoient,
» étoit encore plus affreuſe, que la
» guerre à laquelle elle avoit ſuccédé,
» que la crainte des dangers dont ils
» étoient environnés, lui avoit fait
» fortifier Epirẩe, où il venoit de ſe
» retirer, qu'enfin il n'ignoroit pas
» que ce corps de révoltés n'avoit que
» trois têtes; il demandoit quels re-
» medes il étoit à propos d'apporter à
» tant de maux ». Tout le conſeil eſt d'avis qu'il doit faire arrêter les trois chefs de la ſédition, *Lycogènes*, *Oloodeme* & *Eriſthenes*. *Arcombrote* oſe conſeiller, ſi l'on ne réuſſit point à s'emparer d'eux par la ruſe, de rappeller *Poliarque* pour les combattre. « Je ſuis
» étranger & jeune encore, dit-il,
» en baiſſant modeſtement les yeux.
» Il ne m'appartient pas d'avoir un
» avis. Mais ſi nous voulons prendre
» les armes, employons du moins

» toutes nos ressources, & ne nous » affoiblissons pas nous-mêmes avant » le combat. *Poliarque* fut sacrifié à » *Lycogènes*. Il n'y a pas un soldat qui » ne le regrette & ne le rappelle. Il est » vaillant; l'ennemi le craint; sa pré- » sence suffit pour animer les troupes » & jetter l'épouvante parmi les re- » belles. Sire, rendez-vous ce héros » à vous-même. Si le malheur des » temps l'exila, que votre majesté » l'engage à pardonner aux circonstan- » ces, & l'exhorte à venir cueillir de » nouveaux lauriers ». L'avis d'*Arcombrote* est suivi. On envoie à *Poliarque* des présens que *Lycogènes* fait empoisonner, tandis que d'un autre côté il soulève les esprits, & veut s'emparer de la personne même de *Méléandre*. Ce Prince, qui vouloit aussi s'assurer de lui, le fait appeller à sa cour; mais au lieu de s'y rendre, ce rebelle mande lui-même aux siens de le venir joindre. Sur sa lettre, *Oloodeme* & *Eristhenes* prennent la fuite; mais *Arcombrote*, chargé d'épier leur marche, les arrête & les fait conduire en prison où ils sont condamnés à perdre la vie. *Timo-*

nides, député vers *Poliarque*, apprend en chemin que ce héros a fait naufrage. On publie encore une fois qu'il est mort; il ne l'étoit point. Assailli par une tempête furieuse, il est attaqué par des pirates; il se bat en désespéré. Son affranchi seconde ses efforts. Ils enchaînent les pirates eux-mêmes, & abordent en Mauritanie. *Poliarque* y reçoit de la Reine un accueil distingué.

Cependant *Lycogènes*, furieux de la mort des deux conjurés, levoit partout des troupes en Sicile, & avoit déjà remporté quelques avantages sur *Méléandre*. « Ce Prince étoit accablé. » Tantôt il étoit prêt à risquer la ba- » taille, & tantôt il ne vouloit plus » que se fortifier dans Epircte. Il se » promenoit seul un matin sur la » terrasse du fort: là il se rappelloit » ses exploits, & rougissoit de n'avoir » pas encore vaincu *Lycogènes*...... » Agité de ces pensées tumultueuses, » il fixoit la mer; le soleil commen- » çoit à dissiper les ténèbres, & il la » vit couverte de vaisseaux. Ce spec- » tacle le rendit immobile. Une flotte

» nombreuse s'avançoit à force de
» voiles. Un nouvel ennemi venoit
» fondre sur ses états. Bientôt il ne
» fut plus qu'à quelque distance du
» port; les armes brillerent, le cri
» des Capitaines se fit entendre, &
» l'ancre fut jettée ». Cet ennemi prétendu, dont la flotte répandoit déjà l'épouvante, étoit *Radiroban*, Roi de Sardaigne, qui jeune, libre & guerrier, venoit mériter la main de la Princesse, en combattant pour elle. Ce Prince méditoit une descente en Mauritanie; mais il avoit suspendu ses premiers desseins, en apprenant les troubles de Sicile.

Les deux Rois se disposent aussi-tôt à marcher contre *Lycogènes*; à cette nouvelle, les soldats de celui-ci désertent, & quelques jours après son neveu est fait prisonnier. Il risque cependant une bataille, où *Arcombrote* se fait suivre des Siciliens, revêtu des armes du Prince. Il avoit demandé à lui parler sans témoins, pour l'engager à ne point combattre au milieu du désordre & des ténèbres, & à dérober sa tête à des dangers trop in-

dignes de ſon courage. Mais *Méléandre* ne put ſoutenir plus long temps de ne pas animer, par ſon exemple, des ſujets fidèles qui mouroient pour lui. Réſolu de tout oſer, il fit avertir *Arcombrote* qu'il marchoit lui-même au combat. Le jeune guerrier ôtant alors ſon caſque : « Soldats, je ne ſuis point votre » Roi, le voilà, dit-il, en courant à » *Méléandre*. Plus heureux que *Patro-* » *cle*, j'ai ſçu tromper l'ennemi ſous » ſon armure. Défendons maintenant » ſes jours, & ſoyons encore une fois » vainqueurs ». A ces mots, il fond avec une nouvelle ardeur ſur *Lycogènes*. Le Roi le ſuit, & ſemble avoir oublié le poids des années. *Radiroban*, naturellement intrépide, étoit animé encore par le prix qu'il ſe flattoit d'obtenir ; mais *Arcombrote*, dans le fort du combat, conçoit un projet digne de lui, & au-deſſus de tous les exploits dont cette fameuſe journée fut témoin. *Lycogènes* étoit ſon ennemi ; *Radiroban*, ſon rival, voulant d'un ſeul coup les vaincre tous deux, il remet ſa troupe entre les mains de *Timonides*, & ſeul, défie *Lycogènes*. Celui-ci s'avance, indigné

qu'on ose l'attaquer. Deux traits partent en même temps, mais ni l'un ni l'autre ne portent. Les deux guerriers furieux s'approchent, &, tandis que *Lycogènes* lève le bras, *Arcombrote* le saisit. Ils tombent. On accourt pour les relever ; mais le jeune héros a déjà percé son ennemi, & *Lycogènes* n'est plus. Un cri lugubre s'élève ; on lui répond par un cri de victoire. La tête fatale est présentée à *Méléandre* : *Sire*, lui crie *Arcombrote*, *ainsi périssent tous les ingrats qui abuseront de vos bontés.*

Argenis s'étoit tenue toute la nuit sous les murailles d'Epirćte, où elle avoit attendu le jour, pour être témoin du combat. » Elle répandoit autant de » larmes que le soldat versoit de sang.... *Poliarque* étoit toujours présent à sa mémoire : elle avoit sçu, par son affranchi, qu'il étoit en Afrique : « Hé» las, s'écrioit-elle quelquefois, dois» je desirer que tu apprennes ou que » tu continues d'ignorer la situation » déplorable de ta malheureuse aman» te ? Non, tu ne survivrois pas à cet » horrible récit. Mais ô dieux ! si je

» devenois la proie d'un barbare, ou
» qu'il ne me restât qu'un fer ou la
» mort,pour m'arracher à sa tyrannie.
» O crime ! ô amant infortuné ! tu es
» loin de moi, cependant ! ah, *Poliar-*
» *que*, est-ce un dieu ennemi qui em-
» pêche ton retour ! oublierois-tu
» *Argenis !* quel charme te retient en
» Afrique ! quoi, l'amour ne t'a point
» averti des dangers que court ton
» amante ! La haîne de mon pere peut-
» elle plus sur ton cœur que ma ten-
» dresse ! Il est impossible que ta dou-
» leur demeure oisive. Ah dieux ! au-
» rois-tu trouvé des périls plus chers ?
» Hélas, si tu combattois pour elle,
» *Argenis* seroit sûre de la victoire !
» Mon père te devroit ses états & sa
» fille, tandis que tu laisses périr l'un &
» l'autre, ou du moins qu'un autre bras
» a la gloire de les défendre.. Ingrat ! si
» tu m'aimois encore, le sort, les élé-
» mens, que dis-je ? la nature entière
» ne t'opposeroit que de vains obsta-
» cles » ? A ces reproches succédoit la
honte de les avoir faits ; mais tandis
qu'elle s'y abandonnoit, *Arcombrote*
se flattoit de l'avoir méritée, & *Radi*

roban la demandoit en mariage. Ce dernier, pour être plus sûr du succès de ses demandes, met *Séléniſſe* dans ses intérêts. Il la séduit par des présents, au point que cette perfide confidente, après l'avoir rassuré sur les craintes que lui causoit *Arcombrote*, lui raconte les amours de *Poliarque* & de sa maîtresse. Il apprend que *Poliarque*, déguisé sous le nom de *Théocrine*, a vécu librement avec *Argenis*, & que la valeur avec laquelle il a défendu son amante attaquée par *Lycogènes*, a seule décélé son sexe. A ce récit *Radiroban* devient furieux, sans cependant renoncer à son amour. Mais il cesse de se contraindre, & il explique ses desirs plutôt en Roi qu'en amant. Son audace lui réussissant aussi peu que ses soumissions, il veut, par le conseil de *Séléniſſe*, enlever *Argenis*. Le piége étoit sûr ; sans la jalousie d'*Arcombrote* qui le découvrit, il alloit emmener sa proie. Ses mesures sont rompues. Il fuit, mais avant que de fuir, il écrit à *Méléandre*, & lui révèle tous les secrets que lui avoit appris *Séléniſſe*. *Argenis*, à qui son père com-

munique la lettre du Roi de Sardaigne, proteste hautement de son innocence, & en appelle au témoignage même de la perfide qui l'a trahie. *Sélénisse* est mandée. Elle rend hommage à la vertu de la Princesse, & se tue. Ce nouveau malheur prouve à *Méléandre* qu'il ne peut donner trop tôt un époux à sa fille. Il lui destine *Arcombrote*. Le jeune héros est transporté de joie, & la Princesse est désolée. Elle écrit à *Poliarque* qui étoit revenu déguisé en Sicile; il venoit d'en partir, pour aller dans ses états lever une armée qui le mît en état de se soustraire à une loi qui s'opposoit à son bonheur. *Arsidas* est chargé de la lettre. Il rencontre, en chemin, un Gaulois, escorté de plusieurs vaisseaux: « Je suis, lui dit ce » Gaulois, le ministre d'un Roi puis- » sant, qui me suit lui-même avec une » flotte nombreuse. Demain je vous » présenterai à lui. Vous venez de » Sicile, vous ne pouvez que lui plai- » re; peut-être même l'obligerez- » vous ».

Le Gaulois & le Sicilien se devinerent bientôt. L'un raconte les malheurs

de la Sicile, l'autre, ceux des Gaules : *Poliarque* en étoit Roi ; mille dangers avoient environné son enfance ; il avoit été perdu, retrouvé ; la Reine sa mère, après l'avoir fait élever dans une retraite obscure, l'avoit appellé dans son Palais sous un nom emprunté. Il avoit délivré sa Patrie de l'oppresseur qui vouloit l'asservir ; il avoit ensuite pacifié ses Etats, dont il s'étoit absenté, suivi d'un seul affranchi ; enfin, il y étoit revenu ; mais pour équiper une flotte, & exécuter avec elle des desseins qu'il n'expliquoit pas. *Arsidas* écoutoit avidemment le récit du Gaulois, mais tandis qu'il se livre à l'espoir qui le flatte, une tempête violente l'écarte de sa route. Il erre de mers en mers, cherchant par-tout *Poliarque* que la tempête n'avoit pas plus épargné que lui. Ce Prince avoit été jetté sur les côtes d'Afrique. Heureusement pour *Hyanisbé*, Reine de Mauritanie, il y arrivoit dans le moment où le Roi de Sardaigne venoit attaquer ce Royaume. Elle implore son secours, & il promet de la défendre. *Radirobaa* surprend quelques vaisseaux

dans la rade, les effraye, & croit effrayer aussi facilement la ville elle-même; mais il est repoussé. Le lendemain les ennemis en viennent aux mains, le combat est sanglant, & le Roi de Sardaigne, emporté par l'ardeur de son cheval au milieu des ennemis, ne leur échappe qu'à la faveur de la nuit, & en passant un lac à la nage. Un nouveau combat se prépare; l'action s'engage, &, dans la mêlée, les deux rivaux se cherchent. « Si tu » l'oses, crioit *Poliarque* à son rival, » si tu es homme, parois, & viens » toi-même me disputer le prix que » tu te flattes de remporter ». Ce cri souvent répété se fit entendre malgré le tumulte & le fracas des armes. Il passa de bouche en bouche, & vint aux oreilles de *Radiroban* qui, rempli du même projet, ne rougit que d'avoir été prévenu. A l'instant il suspend ses coups qu'il alloit porter, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, & vole vers son rival. Ils se continrent cependant un moment. » Te voilà, » brigand, lui cria *Poliarque*, ton sup» plice est prêt, & tu vas le subir,

» fuſſes-tu plus invulnérable qu'*Achille*.
» *Argenis*, je t'offre ta victime, ſi
» pourtant elle eſt digne de t'être
» offerte ! . . . Amant efféminé, s'écrie
» à ſon tour *Radiroban*, tu ſors enfin des
» bras des femmes ; mais la gloire de
» ta mort réparera la honte de ta vie.
» Viens, je daignerai te traiter en
» homme, encore que tu ne mérites
» pas de l'être ». Ils ne ſe donnèrent
pas le temps d'en dire davantage. . . .
Ils s'élancèrent l'un ſur l'autre ; leurs
chevaux, leurs armes, leurs corps ſe
confondirent. Enfin *Poliarque* enfonce
ſon épée dans la gorge de ſon ennemi,
au défaut du caſque & de la cuiraſſe.

Le mariage d'*Arcombrote* étoit publié en Sicile, tandis que *Poliarque* combattoit pour lui en Afrique. Ce jeune Prince cependant n'en étoit pas plus heureux. Il avoit écrit à *Hyanisbé*, ſa mère, pour lui apprendre ſon mariage avec l'héritiere de Sicile, & elle lui avoit répondu : » vous con-
» cevrez combien ſont différens les ob-
» jets qui nous occupent l'un & l'autre,
» quand je vous aurai dit que le Hé-
» raut que m'envoyoit *Radiroban* pour

» me déclarer la guerre, sortoit à
» peine de ma présence, lorsque j'ai
» reçu votre lettre : mon fils, l'hymen
» auquel vous vous disposez, est ab-
» solument hors de saison.... Sachez
» qu'il est si important, qu'avant vo-
» tre mariage, je vous communique
» de vive voix, des secrets que je ne
» peux ni vous mander, ni vous faire
» dire, que, si vous ne respectez mes
» ordres, je vous renonce pour mon
» fils. » Sur cette menace, *Arcombrote* s'embarque pour l'Afrique, & vole au secours de la Reine, sa mère. Pendant qu'il est en route, *Poliarque* reçoit la lettre d'*Argénis*, & y apprend que son père lui ordonne d'aimer *Arcombrote*, & qu'il en veut faire son gendre. De-là, les transports de fureur des deux rivaux, quand ils se rencontrent en Mauritanie ; *Hyanisbé* veut les réunir, mais inutilement. Enfin *Timonides*, envoyé comme Ambassadeur vers cette Reine, l'instruit de l'amour des deux jeunes Princes. Sûre alors de terminer leur querelle, elle les engage, après qu'*Arcombrote* a triomphé des neveux de

Radiroban, à partir tous deux pour la Sicile. Ils y arrivent ensemble. *Hyanisbé* avoit remis une lettre & un écrin à *Arcombrote*; il présente l'un & l'autre à *Méléandre*. » Ce Prince s'ap- » proche d'une table placée à l'écart, » dans une embrasure, ouvre l'écrin, » & regarde. Il renfermoit quelques » lettres, il les lit en soupirant, les » arrose de ses larmes, & les colle sur » sa bouche. Un anneau & quelques » bijoux qu'il connoissoit, lui con- » firmoient encore tout ce que lui an- » nonçoit *Hyanisbé*. Cédant donc au » transport dont il étoit pénétré : » pardon, Sire, dit-il au Roi des Gau- » les, j'ai fini dans un moment. En » même temps, il emmène *Arcom-* » *brote* auprès de la table, lui montre » la lettre d'*Hyanisbé*, & l'embrasse, » tandis qu'il la lit. Le moment d'a- » près, *Arcombrote* lui-même se pré- » cipitant à ses genoux, étonne tous » les spectateurs par des respects & » un trouble dont ils étoient bien éloi- » gnés de pénétrer la cause. » Cette scène affectoit sur-tout *Poliarque*.... Mais combien son désespoir devint

plus terrible, quand il vit *Argénis* elle-même, que son père avoit fait appeller, n'entendre que quelques mots de la bouche du Roi, & se jetter dans les bras d'*Arcombrote*! l'infortuné! il ne se retenoit plus qu'avec peine!.. au moment qu'il cédoit à sa fureur, *Méléandre* s'approche: » Pardon, lui dit-» il, nous nous sommes éloignés un » instant, mais le motif qui nous ex-» cuse est bien légitime, & peut-être » vous causera-t-il autant de joie qu'il » vient de nous en causer à *Argénis* & » à moi... Cessez de haïr *Arcombrote*, » ô vous, que j'aime encore mieux » sous le nom de *Poliarque*, que sous » la pourpre des Rois... tous deux » vous aimiez *Argénis*; eh bien, vous » l'aurez tous deux. Elle chérira son » frère dans *Arcombrote*; elle adorera » son époux dans *Poliarque.* »

Telle est, Monsieur, à quelques incidens près, la marche du célèbre Roman de *Barclai*. Les morceaux que je vous en ai cités suffisent pour vous mettre à portée d'apprécier la manière de traduire & d'écrire de M. *Savin*. Son style vif, animé, rapide, réunit

la correction & l'élégance. L'intérêt du récit de *Barclai* devient plus continu par les retranchemens que s'est permis son traducteur, retranchemens qui étoient d'autant plus indispensables, que l'érudition est toujours déplacée dans un ouvrage de pur agrément. En un mot, cette nouvelle version de l'*Argenis* décèle dans son auteur un homme de beaucoup de goût & d'esprit. On trouve chez la veuve *Duchesne* une autre traduction plus ancienne de ce Roman, par M. l'Abbé *Josse*, qu'il ne faut pas confondre avec celle que nous venons d'annoncer. Nous sommes encore redevables à M. *Savin* de la traduction des *Hommes illustres de Pline, le jeune, un volume in-12, à Paris, chez* Brocas, *Libraire, rue Saint-Jacques.* L'exactitude & la précision avec lesquelles le texte de ce petit ouvrage est rendu, doivent le faire rechercher, pour être mis entre les mains des jeunes gens.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

CATALOGUE *Hebdomadaire ou liste alphabétique des livres, tant Nationaux qu'Etrangers, des Arrêts des Cours Souveraines, des Cartes Géographiques &c.* Ce Catalogue, commencé en 1763, & continué jusqu'à présent sans interruption, est suffisamment connu par l'annonce détaillée qui en a été faite l'année dernière dans ces Feuilles. L'usage en est très-commode, sur-tout pour les personnes qui habitent la Province, & qui veulent connoître toutes les nouveautés à mesure qu'elles paroissent. On souscrit toujours chez *Ph. D. Pierres, Imprimeur du Grand Conseil & du Collége Royal, rue Saint-Jacques.* Le prix de la souscription pour l'année entière, franche de port, est de 6 livres 12 sols.

AVIS *aux Souscripteurs du Journal d'Education.* Comme on ne tire de cet ouvrage qu'un nombre d'exemplaires égal à celui des abonnés, ceux qui voudront souscrire & ceux qui ont

intention de continuer leur abonnement, sont priés d'en adresser incessamment le prix (franc de port) A Paris, chez *Couturier* pere, Imprimeur, aux galeries du Louvre, & chez *Couturier* fils, Quai des Augustins. La souscription est de 12 livres pour Paris, & de 15 livres pour la Province.

Cet ouvrage périodique est entre les mains d'un Instituteur généralement estimé, & qui a donné des preuves non équivoques de son zèle & de son habileté dans l'art d'instruire la jeunesse. Notre éducation est encore si défectueuse, & les bons Instituteurs sont eux-mêmes si rares, qu'on ne peut accorder trop d'éloges à ceux qui ont le courage de se dévouer à ces pénibles fonctions. M. *le Roux*, auteur de ce Journal, Maitre-ès-Arts & de Pension, au Collège de Boncourt à Paris, mérite, à cet égard, les plus grands encouragements.

Dictionnaire du Jardinage, relatif à la théorie & à la pratique de cet art, avec figures en taille-douce, dessinées & gravées

*d'après nature, par M. D***. A Paris chez les Frères Debure, Quai des Augustins, in-12 de 403 pages. Prix, 3 liv. broché.* Des définitions exactes & précises, une nomenclature complette de tous les mots qui appartiennent à cet art, font le principal mérite de cet ouvrage. Les sept planches, dont ce volume est orné, réunissent tous les outils du jardinage, réduits dans une juste proportion.

AVIS.

M. l'Abbé *Fontana*, Professeur de langue Italienne, ouvrira son cours Samedi 11 Janvier 1777, à trois heures du soir, jusqu'à cinq, & le continuera tous les Mardis & Vendredis à la même heure. Il donne aussi des leçons particulières, soit chez lui, soit en ville.

La méthode claire & facile dont il se sert pour enseigner cette langue agréable lui a fait, depuis long-temps, une réputation bien méritée.

Il demeure rue Montorgueil, la porte cochère à côté de la rue Pavée, au second, sur le devant.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Ossian, fils de Fingal, Barde du troisième siècle; Poësies Galliques, traduites sur l'Anglois de Macpherson, par M. le Tourneur, 2 vol. in 8°. d'environ 350 pages. A Paris, chez Musier, fils, Libraire, rue du Foin Saint Jacques.

OSSIAN, dont je vous annonce les poësies, Monsieur, est regardé comme le plus célebre des anciens Bardes Celtes. Il étoit fils de *Fingal*, Roi d'Ecosse, & fleurissoit vers la fin du troisième ou le commencement du quatrième siècle. On a peu de détails sur sa vie. Dès qu'il

fut en état de porter les armes, il accompagna son père dans toutes ses expéditions, dont l'*Irlande* fut le principal théâtre. *Fingal*, sur la fin de sa carrière, remit solemnellement sa lance à *Ossian*, & celui-ci en fit, dit-on, un digne usage *pour la défense du foible & de l'opprimé*. Il devint aveugle dans sa vieillesse; alors, privé de son père & de son fils *Oscar*, qui étoit tombé sous les coups d'un lâche meurtrier, il charmoit ses ennuis & sa douleur, en chantant les exploits guerriers de ses amis. Il se traînoit souvent à la tombe de son père, & se consoloit, comme il le dit lui-même, en la touchant de ses mains tremblantes. *Malvina*, la veuve de son fils, ne l'abandonna point; c'est à elle qu'il adresse la plûpart de ses poëmes, surtout ceux où le vaillant *Oscar* joue le principal rôle. Elle les apprenoit par cœur à mesure que son beau-père les composoit, & les chantoit en s'accompagnant de la harpe. Après la mort d'*Ossian*, les Bardes les apprirent de *Malvina*, & ils les goûterent jusqu'au point de les réciter de pré-

férence à leurs propres ouvrages. Ce qui doit particulierement nous les rendre précieux aujourd'hui, c'est qu'on y trouve une peinture fidèle des mœurs de ces anciens temps, & qu'ils peuvent, sous ce point de vue, servir à l'histoire de l'esprit humain.

Pour vous donner, Monsieur, une idée de ces poësies celtiques, représentez-vous cet immense amphithéâtre des Alpes, qui offre tout à la fois aux regards les beautés hardies & majestueuses de la Nature & le désordre d'un cahos à peine débrouillé. Tels sont les poëmes d'*Ossian*, souvent tristes & monotones, mais touchans & quelquefois sublimes. Un lecteur superficiel, gâté par nos productions légères & frivoles, ne trouvera peut-être aucun charme dans cette lecture : il se croira jetté dans une isle sauvage, seul, avec la nature; mais un esprit qui n'est point rebuté par l'apparente grossiereté du bon vieux temps, aimera peut-être à voir la poësie croître, & s'élever parmi les déserts & les rochers de l'Ecosse : Riante & légere, sous l'heureux Ciel de la Grèce

& de l'Italie, on diroit que, sous un Ciel plus rigoureux, elle est, comme les habitans, soumise à toute l'influence du climat. Ses traits deviennent plus mâles & plus grossiers ; & il semble qu'elle acquiert en force, tout ce qu'elle perd de grace & d'aménité.

Vous n'exigerez pas, Monsieur, que je vous présente une analyse exacte & suivie de tous les poëmes, contenus dans ces deux volumes. J'ai vainement essayé de le faire ; les sujets n'en sont point susceptibles. Il nous importe d'ailleurs assez peu de connoître aujourd'hui les noms, les malheurs, les exploits de tous ces Héros barbares & inconnus, tels que *Fingal*, *Swaran*, *Caisar*, *Oscar*, *Cathmor*. Le poëte, libre de toutes les entraves de l'art, marche au hasard, & ne suit ni plan ni méthode : les chants succèdent presque immédiatement aux chants, les fêtes aux fêtes, les combats aux combats, les avantures aux avantures ; sans aucune liaison marquée, sans préparation. On croit tenir le bout d'une chaîne fortement liée, & ses anneaux détachés tombent l'un après l'autre.

C'eſt donc dans les détails qu'il faut chercher le poëte. Ce défaut de ſuite & de continuité dans les idées, tient aſſez au caractère des hommes que ce Barde avoit à peindre. Des ſauvages, incapables d'une application ſuivie, ne forment point de vaſtes entrepriſes, La deſtinée de deux Rois rivaux qui, chez nous, ſeroit ſuſpendue & balancée par une foule de négociations, d'intrigues & d'intérêts compliqués, ne dépend, chez eux, que du ſort d'une bataille, Leur bruſque intrépidité ne s'arrête pas à tramer lentement la perte d'un ennemi : ils veulent tout emporter par la force des armes. Ajoutez que le cercle de leur vie eſt uniforme ; toujours les mêmes objets, toujours les mêmes ſentimens. Leurs paſſions ne ſont point aſſez exaltées, leur imagination n'a point aſſez d'exercice & de fécondité pour amener ces changemens de ſcène, cette variété d'événemens qui n'a lieu que chez les peuples policés. Le véritable héroiſme, la noble paſſion de la gloire, l'amour de la juſtice, la franchiſe, la générofité, la piété filiale : voilà les vertus

ſimples de la Nature que chantoient les anciens Bardes : voilà le riche tiſſu qu'*Oſſian* embellit des couleurs de la poëſie. Quels tableaux ! & ſi les proportions du deſſein ſont quelquefois manquées, en récompenſe, quelle richeſſe d'expreſſion, & quelle vigueur de pinceau ! ici, c'eſt un Héros vaincu, malgré toute ſa valeur, qui va cacher ſa honte au fond d'un antre ſombre, qui s'y laiſſe conſumer par l'amertume de ſes regrets, qui renonce à la lumière, à ſon païs, aux embraſſemens d'une épouſe adorée, & qu'un Roi, ſon vengeur & ſon ami, peut à peine, après la victoire, arracher à cette vie farouche & ſolitaire. Là, deux jeunes Bardes, unis par les liens de l'eſtime & de l'amitié, mais obligés de ſuivre des étendarts différents, ſe rencontrent ſur le champ de bataille : l'inflexible loi de l'honneur les contraint à tourner l'un contre l'autre des armes qu'ils aimeroient mieux employer à ſe défendre mutuellement. Tantôt on entend ces cris déchirants de l'amour au déſeſpoir, tantôt les plaintes amères de la ten-

dreſſe paternelle, à la vue d'un fils ou d'un amant, immolés à la fleur de leur âge, & lorſqu'ils alloient ſe couvrir de gloire. En un mot, on lit une infinité de morceaux vraîment pathétiques, pleins de chaleur & de vie. Malheureuſement ces beautés de détails abſorbent tout l'intérêt. On avance dans cette lecture, comme le Botaniſte à travers une terre inculte & hériſſée de ronces, uniquement attiré par l'eſpoir de cueillir encore quelque plante précieuſe; & quand on a parcouru ces poëmes, il ne reſte point de leur enſemble *un long ſouvenir.*

De ſages critiques ont reproché au chantre d'*Achille*, d'avoir trop prodigué les incidens & les deſcriptions de combats. Cependant, comme l'intérêt réſulte de cette complication d'événemens! comme les bons & les mauvais ſuccès, habilement balancés, tiennent le lecteur ſuſpendu entre la crainte & l'eſpérance! *Oſſian* n'a point ſçu pallier le même défaut par les mêmes reſſources du génie! dès le commen-

cément de ses poëmes, on entrevoit l'issue de la guerre. Les dangers les plus pressants ne sont que l'affaire d'un jour. Le lendemain la fortune a changé: le parti vaincu est triomphant. Les poëmes d'*Ossian* me paroissent avoir quelques traits de ressemblance, avec ceux des anciens Hébreux. On y découvre ces grands coups de pinceau qui mettent l'objet même sous les yeux, ces tours de génie qu'on ne se lasse point d'admirer, cette fougue lyrique, ce beau désordre qui enivrent l'ame du lecteur, & sur-tout cet heureux abandon qu'on trouve rarement dans les ouvrages que l'art a polis. Mais ce qui tire de pair *Isaïe* & *David*, c'est cette sublimité de pensées à laquelle l'esprit humain ne peut atteindre de lui-même, & qui n'appartenoit qu'à des chantres inspirés.

Il est temps, Monsieur, que pour justifier l'idée que je viens de vous donner du Barde Ecossois, je vous mette sous les yeux quelques morceaux de sa poësie. Je vais vous satisfaire. Voici d'abord le commencement du Poëme intitulé *Carthon* :

» Evénemens des siècles passés, » actions des héros qui ne sont plus, » revivez dans mes chants. Le murmure de tes ruisseaux, ô *Lora*, rappelle la mémoire du passé. Le frémissement de tes forêts, ô *Gormallat*, » plaît à mon oreille. *Malvina*, ne » vois-tu pas ce rocher couronné de » bruyère ? Trois vieux pins pendent » de son front sourcilleux, à ses pieds » s'étend une vallée verdoyante. Là » brille la fleur de la montagne : elle » balance sa tête au souffle des zéphirs : » là croît le chardon solitaire dont la » chevelure blanchie est le jouet des » vents. Deux pierres, à moitié cachées » dans la terre, montrent leurs têtes » couvertes de mousse : le chevreuil de » la montagne s'enfuit à l'aspect du » fantôme qui garde ce lieu sacré. » Deux guerriers fameux, ô *Malvina*, » reposent dans cette vallée .... » Revivez dans mes chants, événemens des siècles passés, actions des » héros qui ne sont plus.

» Quel est celui qui revient de la » terre des Etrangers, entouré de » ses mille guerriers ? L'étendart de

» *Morven* déployé dans les airs marche
» devant lui : son épaisse chevelure
» semble lutter avec les vents de la
» montagne. Son visage adouci n'a
» plus les traits farouches de la guerre.
» Il paroît calme comme le rayon du
» soir qui luit au travers des nuages
» sur la paisible vallée de *Cona*. Quel
» autre seroit-ce que le fils de *Comhal*,
» que *Fingal*, ce Roi fameux par ses
» exploits ? Il revoit avec joie ses col-
» lines : il ordonne à ses Bardes de
» chanter, & mille voix s'élèvent à
» la fois ».

Ossian, dès qu'il prend en main sa lyre est presque toujours échauffé du même enthousiasme ; il s'élance rapidement sur le char pindarique, & poursuit sa carrière avec la même ardeur. Le petit épisode qui termine le second chant du Poëme de *Fingal*, m'a paru très-touchant ; c'est un jeune guerrier qui, étant à la chasse, tue son amante, sans la connoître. » Un jour,
» fatigués de la chasse, & séparés de
» leurs amis que le brouillard déro-
» boit à leurs yeux, *Connal* & la fille
» de *Comlo* vinrent se reposer dans

» la grotte de *Ronan*. C'étoit l'asile » ordinaire de *Connal* : les armes de » ses pères y étoient suspendues : leurs » boucliers y brilloient auprès de leurs » casques d'acier.

» Repose-toi, dit *Connal*, repose, » ô *Galvina* mes amours. Un che» vreuil paroît sur le front du *Mora* : » j'y cours, & bientôt je reviens vers » toi. — Je crains, lui dit-elle, le » noir *Grumal*, mon ennemi : il vient » souvent à la grotte de *Ronan* : je » vais me reposer au milieu de tes » armes : mais reviens promptement, » ô mon bien-aimé.

» Tandis que *Connal* poursuit le » chevreuil, *Galvina* veut éprouver » son amant ; elle prend ses vêtemens » & son armure, & sort de la grotte. » *Connal* l'apperçut, & la prit pour » son ennemi. Son cœur bat & s'irrite : » il pâlit de fureur ; un nuage s'épaissit » sur ses yeux : il bande l'arc ; la » fleche vole : *Galvina* tombe dans » son sang. *Connal* court à pas préci» pités à la grotte ; il appelle *Galvina* : » nulle réponse dans le rocher soli» taire. Où es-tu, ô ma bien-aimée ?

» Il reconnoît à la fin que c'eſt elle » dont le cœur palpite ſous le trait » fatal. O *Galvina!* eſt-ce toi? .... » Il tombe & s'évanouit ſur le ſein » de ſon amante.

» Les chaſſeurs trouvèrent ce couple » infortuné & ſecoururent *Connal.* Il » promena depuis ſes pas ſur la col-» line ; mais il erroit ſans ceſſe dans » un morne ſilence autour de la tombe » de ſon amante. L'Océan vomit ſur » la côte une flotte ennemie ; il com-» battit ; les étrangers prirent la fuite ; » il cherchoit par-tout la mort dans la » mêlée ; mais quel bras pouvoit la » donner au puiſſant *Connal?* Il jette » ſon bouclier & combat nud. Une » flèche atteignit enfin ſon ſein ro-» buſte..... Il dort en paix à côté de » ſa chère *Galvina*, au bruit des flots » du rivage, & le matelot découvre » en paſſant leurs tombes revêtues de » mouſſe, lorſqu'il vogue ſur les mers » du nord ».

Toutes les paſſions dont le déve-loppement ne dépend pas de la per-fection des ſociétés humaines, le Barde les peint vivement & fortement. Je

vous en donnerai deux exemples. Voici le monologue d'une amante arrivée au rendez-vous, concerté avec son amant, qui a manqué à sa parole. » Il est nuit; je suis délaissée sur cette » colline, où se rassemblent les orages. » J'entends gronder les vents dans » les flancs de la montagne, le torrent » enflé par la pluie rugit le long du » rocher. Je ne vois point d'asile, où » je puisse me mettre à l'abri. Hélas! » je suis seule & délaissée.

» Leve-toi, Lune, sors du sein des » montagnes. Etoiles de la nuit, pa- » roissez. Quelque lumière bienfai- » sante ne me guidera-t-elle point vers » les lieux où est mon amant? Sans » doute il se repose en quelque lieu » solitaire, des fatigues de la chasse, » son arc détendu est à ses côtés, & ses » chiens haletans autour de lui. Hélas! » il faudra donc que je passe la nuit » abandonnée sur cette colline! Le » bruit des torrens & des vents re- » double encore, & je ne puis en- » tendre la voix de mon amant.

» Pourquoi mon fidèle *Salgar* tarde- » t-il si long-temps malgré sa pro-

» meſſe ? Voici le rocher, l'arbre & » le ruiſſeau où tu m'avois promis de » revenir avant la nuit. Ah ! mon cher » *Salgar*, où es-tu ? Pour toi, j'ai » quitté mon frère, pour toi, j'ai fui » mon père. Depuis long-temps nos » deux familles ſont ennemies ; mais » nous, ô mon cher *Salgar !* nous ne » ſommes pas ennemis. Vents, ceſſez » un inſtant. Torrens, appaiſez-vous, » afin que je faſſe entendre ma voix à » mon amant : *Salgar*, *Salgar*, c'eſt » moi qui t'appelle : *Salgar*, ici eſt » l'arbre, ici eſt le rocher, ici t'attend » *Colma* : pourquoi tardes-tu ?

» Ah ! la lune paroît enfin : je vois » l'onde briller dans le vallon ; la tête » grisâtre des rochers ſe découvre, » mais je ne le vois point ſur leurs » cimes. Je ne vois point ſes chiens » le devancer & l'annoncer à ſon » amante. Malheureuſe ! il faut donc » que je reſte ſeule ici ! Mais qui ſont » ceux que j'apperçois couchés ſur » cette bruyère ? Seroit-ce mon frère » & mon amant ? O mes amis ! parlez- » moi donc. Ils ne me répondent point: » mon ame eſt agitée de terreur. Ah !

» ils ſont morts, leurs épées ſont rou-
» gies de ſang. Ah! mon frère, mon
» frère, pourquoi as-tu tué mon cher
» *Salgar?* O *Salgar!* pourquoi as-tu
» tué mon frère? Vous m'étiez chers
» tous deux. Que dirai-je à votre
» louange? *Salgar*, tu étois le plus
» beau des habitans de la colline. Mon
» frère, tu étois terrible dans le com-
» bat. O mes amis! parlez-moi, en-
» tendez ma voix. Mais hélas! ils ſe
» taiſent, ils ſe taiſent pour toujours;
» leurs cœurs ſont glacés & ne battent
» plus ſous ma main........

» Je m'aſſieds, ſeule avec ma dou-
» leur, & je vais attendre dans les
» larmes, le retour du matin. Amis
» des morts, élevez leur tombe; mais
» ne la fermez pas que *Colma* n'y ſoit
» entrée. Ma vie s'évanouit comme
» un ſonge. Pourquoi reſterois-je
» après eux? Je veux repoſer avec les
» objets de ma tendreſſe, près de la
» ſource qui tombe du rocher. Quand
» la nuit montera ſur la colline, je
» viendrai ſur l'aîle des vents, déplo-
» rer en ces lieux la mort de mes
» amis; le chaſſeur m'entendra de ſon

» humble cabane, il sera effrayé & » charmé de ma voix ; car mes chants » seront doux & touchans quand je » pleurerai deux héros si chers à mon » à cœur ».

Le monologue suivant est plus touchant encore. Il exprime le transport douloureux d'une ame déchirée, agitée de deux mouvemens contraires, incertaine du parti qu'elle doit prendre. *Fillan*, fils de *Fingal*, meurt de la main de *Cathmor*. *Ossian* son frère n'a pu le secourir. Comment osera-t-il reparoître aux yeux de son père ? » je sçaurai te trouver au milieu de tes » mille guerriers : pourquoi échapperoit-il à ma fureur, le cruel qui » m'a ravi mon frère ? Allumez tous » vos météores, ô mes Aïeux, pour » éclairer mes pas désespérés : je veux » dans ma rage consumer...... Mais » pourquoi ne pas retourner auprès » de *Fingal* ? Ce héros en cheveux » blancs est seul au milieu de ses en» nemis ; il ne voit point ses fils au» près de lui : son bras n'est plus le » même qu'autrefois : sa gloire com» mence à s'obscurcir. Non, je ne

» verrai point ce guerrier expirer sur » son dernier champ de bataille...... » Mais comment retourner auprès de » *Fingal?* Ne me demandera-t-il pas » son fils : tu devois défendre *Fillan*... » Ah ! je revole à l'ennemi. Guerriers » d'*Inisfail*, le bruit de votre marche » plaît à mon oreille : je fonds au » milieu de votre armée pour éviter » les regards de *Fingal*...... Mais » j'entends sa voix sur le sommet du » *Mora* : il appelle ses deux fils : j'y » vole, ô mon père, seul avec ma » douleur ; j'y vole, comme l'aigle » que la foudre a frappé dans la nuit » & qui a perdu la moitié de ses » aîles ».

Rappellez-vous, Monsieur, ces beaux vers du grand *Rousseau* :

Dans une éclatante voûte,
Il a placé, de ses mains,
Ce soleil, qui dans sa route,
Eclaire tous les humains, &c.

A cette magnifique description peut-être seroit-il permis d'opposer celle-ci. » O toi, qui roules au-dessus de » nos têtes, rond comme le bouclier

» de mes pères, d'où partent tes » rayons, ô Soleil! d'où vient ta lu- » mière éternelle? Tu t'avances dans » ta beauté majeſtueuſe. Les étoiles ſe » cachent dans le firmament. La lune » pâle & froide ſe plonge dans les on- » des de l'Occident. Tu te meus ſeul, » ô Soleil : qui pourroit être le com- » pagnon de ta courſe? Les chênes des » montagnes tombent : les montagnes » elles mêmes ſont détruites par les » années : l'Océan s'élève & s'abbaiſſe » tour-à-tour : la lune ſe perd dans les » cieux : toi ſeul es toujours le même. » Tu te réjouis ſans ceſſe dans ta car- » rière éclatante. Lorſque le monde » eſt obſcurci par les orages; lorſque » le tonnerre roule & que l'éclair vole, » tu ſors de la nue dans toute ta beauté, » & tu te ris de la tempête. » Encore une citation, Monſieur, & je finis. Vous lirez ſûrement avec plaiſir la deſcription d'une nuit du mois d'Octobre, dans le nord de l'Ecoſſe. Ce morceau n'eſt point d'*Oſſian*; il a même été compoſé, dit-on, plus de mille ans avant lui. C'eſt un motif de plus pour piquer votre curioſité. » La

» nuit est triste & sombre, les nuages
» reposent amoncelés sur les collines :
» la lune ne paroît point dans les cieux :
» pas une étoile qui brille. J'entends le
» bruit sourd & confus des vents dans
» la forêt lointaine : le torrent mur-
» mure tristement au fond du vallon :
» la chouette glapissante crie au haut
» de l'arbre qui est auprès de la tombe
» des morts. J'ápperçois un phantôme
» dans la plaine ; c'est l'ombre d'un
» guerrier qui n'est plus. Elle se dis-
» sipe : elle s'est évanouie. On por-
» tera par ce chemin quelqu'un dans
» la tombe : ce fantôme lui a tracé sa
» route. J'entends un chien aboyer dans
» une cabane éloignée, le cerf est
» couché sur la mousse de la montagne ;
» sa biche repose à ses côtés : elle a en-
» tendu le vent résonner dans son bois,
» je la vois qui se dresse avec effroi :
» elle se rassure & se recouche sur
» la bruyère. Le chevreuil dort dans
» le creux d'un rocher, la tête du
» coq est cachée sous son aîle. Nul
» animal, nul oiseau dans la plaine
» que le renard & la chouette. L'une

» est perchée sur un arbre sans feuilles,
» l'autre paroît dans un nuage sur la
» cime du coteau. Le voyageur triste,
» hâletant, tremblant dans les ténè-
» bres a perdu sa route : il avance au
» travers des épines & des buissons,
» & suit avec inquiétude le gazouille-
» ment du ruisseau : il craint les ro-
» chers & les marécages : il redoute
» les fantômes de la nuit. Le vieux
» arbre gémit sous l'effort des vents ;
» la branche tombe, retentit sur la
» terre, & le vent chasse devant lui
» sur le gazon les glouterons flétris &
» enchaînés ensemble : il croit enten-
» dre les pas légers d'un fantôme : il
» frissonne dans l'obscurité. »

D'après les différens morceaux, pleins de poésie & d'imagination, que je viens de vous citer, Monsieur, vous devez concevoir une haute opinion du talent d'*Ossian*. Que n'étoit-il né dans un siècle éclairé, dans un siècle où le goût, où la connoissance & l'étude des bons modèles eussent pu diriger sa marche. Il est à présumer que cet arbre, dont la sève s'est répandue en

rameaux touffus & infructueux, auroit pu s'élever jusqu'aux nues, chargé de fleurs & de fruits. Il y a long-temps qu'*Horace* a décidé, qu'une veine riche & fertile ne suffisoit pas, & que l'esprit, pour enfanter des productions durables, avoit besoin d'une longue & pénible culture. N'eussions-nous que l'exemple d'*Offian*, il suffiroit pour confirmer l'oracle du législateur de la poésie latine.

C'est assez vous avoir entretenu, Monsieur, de l'auteur original; il faut vous parler un peu du style de la traduction. Il a de l'énergie, de l'abondance, & quelquefois une certaine majesté. Mais l'enflure, le néologisme, les tournures embarrassées, le déparent quelquefois. Vous ne reconnoissez point le langage simple, harmonieux & coulant des bons auteurs du siècle dernier. C'est un langage nouveau, auquel une oreille délicate ne s'accoutume qu'avec peine. Je me contenterai de remarquer en passant quelques-unes de ces expressions recherchées & maniérées. Le

traducteur ne veut point que le vent siffle ou souffle, & que la mer mugisse : pour lui, les vents, la mer & les torrents *rugissent* toujours. On a dit communément jusqu'ici la cime ou le sommet des vagues : cette cime, ce sommet ne manquent point de se métamorphoser, à ses yeux, *en têtes bleuâtres, écumeuses, blanchâtres.* N'est-ce pas traduire trop scrupuleusement son texte, que de dire en François, que *la guerre descend sur des épées*, que *la mort se cache derrière une épée*, qu'une *vapeur s'est cachée dans un antre obscur, d'où elle a lancé les traits de la mort ?* &c. On a dit cent fois qu'un guerrier ne doit point s'abandonner aux larmes, que cette marque de foiblesse est indigne de lui. Voici la manière de relever cette idée triviale. *La larme ne doit point se trouver dans l'œil de la guerre.* Vous parlerai-je de ces vierges *dont le jeune soupir, s'élève en secret ; du soleil qui luit sur les cheveux humides d'un nuage ;* d'un homme qui médite *au fond de son ame ténébreuse*, d'un barde qui *verse son*

ame dans l'ame des Héros ; de dogues émus *qui bondissent de joie au son d'un instrument*, &c. Le traducteur pourra sans doute rejetter toutes ces images extraordinaires sur le compte du poëte Calédonien ; &, en effet, sa préface est plus sainement écrite que le reste, parce qu'alors il ne traduisoit pas.

Quoi qu'il en soit, nous devons être reconnoissants des services que M. *le Tourneur* rend à notre littérature, en l'enrichissant des productions de la littérature Angloise. Les poësies d'*Ossian*, quoique brutes & irrégulières, offrent de grandes beautés; ce sont des diamants attachés à un vêtement grossier. Mais il est à propos de prévenir les jeunes élèves des Muses, que de pareilles productions ne sont utiles qu'à ceux dont l'âge & l'étude ont mûri & fortifié le goût.

Je suis &c.

LETTRE XI.

Paris, le modèle des Nations étrangères, par l'éditeur des lettres du Pape Ganganelli, un vol. in-12 de 360 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

LE Chapitre le plus curieux & le plus sensé de cet ouvrage, est celui qui traite des écrits périodiques. M. *de Caraccioli* en reconnoît l'utilité ; il appelle les Journalistes des *Sentinelles qui veillent sans cesse pour venger le goût, le siècle & la Nation.* Il convient qu'ils *rendent journellement de grands services, soit en empêchant les mauvais écrivains de se mettre sur les rangs, soit en coulant à fond ceux qui fatiguent le public par leurs inepties.* M. *de Caraccioli* ne se fâchera donc pas, si, fidèles aux engagemens que nous impose la fonction de Journalistes, nous essayons de *venger le*

le goût, le siècle & la Nation, en montrant le vuide & la frivolité de sa nouvelle production ; puisqu'il se trouve dans la classe trop nombreuse des écrivains qui *ne cessent de fatiguer le public*, il faut donc, pour l'honneur des lettres, que nous tentions *de le couler à fond*.

Le but de cet ouvrage est de nous persuader que la France est la source unique du goût, des sciences & des arts ; qu'elle est le centre des lumières, & que les Nations étrangères ne brillent que d'un éclat qu'elles ont emprunté d'elle. Si l'on en croit l'auteur, tous les arts utiles & agréables ont pris naissance chez nous, & reçu de nous le dernier degré de perfection. Tout ce qui se pense, se dit, ou se fait de bien dans l'Europe, ce sont les François qui l'ont inspiré, & s'il reste encore quelques défauts à corriger chez les Nations étrangères, c'est qu'elles n'ont pas assez fidèlement copié *Paris leur modèle*. Le commerce pouvoit être un article embarrassant. On croit communément que l'industrie des Anglois & des Hollandois

l'emporte en ce point sur celle des François. M. *de Caraccioli* est d'un avis contraire. » Les Hollandois & les An-» glois, dit-il, donnerent, il est vrai, » plus de *consistance & d'étendue* au » commerce, mais les François le » rendirent certainement plus *actif*, & la preuve en est claire « c'est qu'on » sçait qu'ils aimerent toujours le mou-» vement. » J'ignore comment on peut donner de la consistance & de l'étendue au commerce, autrement que par l'activité, & si l'on prend cette qualité pour terme de comparaison, les Anglois & les Hollandois sont certainement plus *mobiles* & plus *volubiles* * que les François. Il n'est pas jusqu'aux plaisirs les plus frivoles dont M. *de Caraccioli* ne dispute l'invention aux étrangers pour en faire honneur à la France. Il se fâche très-sérieusement contre les Anglois » qui, en » voyant une imitation de leur Waux-» hall, se sont imaginés que les Fran-» çois avoient besoin de leurs déco-» rations pour se réjouir. » Il soutient que les Waux-hall ont existé de

* Expressions de M. le Marquis *de Caraccioli*.

tout temps en France, parce que le *Colisée n'a fait que rassembler des plaisirs qui étoient épars*. Qu'on cherche à entretenir parmi nous une noble émulation, rien de plus louable; mais qu'on veuille humilier & déprimer les Nations étrangeres, pour exalter son propre pays, c'est une basse & ridicule flatterie, qui ne peut nous attirer que le mépris & la haîne de nos rivaux. M. *de Caraccioli* nous indique lui-même ce qu'on doit penser de son livre, en parlant de ces brochures, *qu'une semaine voit éclorre & mourir, qui paroissent beaucoup dire & ne disent rien*. Tel est exactement, Monsieur, l'ouvrage que je vous annonce; il ne présente qu'un fade réchauffé des idées les plus communes & les plus triviales. Il me semble que voici à peu-près comment cet ouvrage a dû être conçu. M. *de Caraccioli* s'est dit: je me suis fait un certain nom par l'édition des lettres de *Ganganelli*; désormais les Libraires acheteront bien chèrement tout manuscrit qu'ils verront décoré du nom de l'éditeur de ces fameuses lettres. Mais quel fu-

jet choisir ? il faut qu'il embrasse tout : *Les Nations, leurs changemens, les causes de ces variations, le commerce, la politique, la jurisprudence, la philosophie, l'esprit philosophique, l'esprit de société, l'éducation, les mœurs, le luxe, la réputation, les voyages, les lecteurs, les brochures, l'imprimerie, les langues, les belles-lettres, le goût, le génie, les spectacles, les ouvrages périodiques, les promenades, les tables, les chansons, la gaîté, les caffés, l'élégance, les jeux, la légereté, l'art de gagner les esprits, la liberté, les arts, les académies, la politesse, les modes, les plaisirs, les petits-maîtres, les conversations, l'opinion,* &c. formeront autant de chapitres. Je prendrai, sur chacun de ces sujets, quelques idées qui se trouvent dans mes autres ouvrages, & sur-tout dans les lettres immortelles ; quand il se trouvera quelque chapitre trop sec, je répéterai ce que j'aurai dit dans un autre. Si tel fut le plan de l'auteur, vous verrez, Monsieur, qu'il l'a parfaitement bien exécuté. Comme c'est par-tout le même ton, vous jugerez de la profondeur des vues & de la finesse des réflexions de M. *de Caraccioli*, par le Chapitre où

il traite *du génie.* » Il n'y a point de
» Nation qui n'ait produit des hommes
» de génie, & chez les Peuples même
» les plus grossiers, on remarque des
» esprits qui s'élancent de leur sphère,
» pour se porter avec impétuosité vers
» ce qu'il y a de plus profond & de
» plus relevé ; car tel est le caractère
» du génie, que, ne pouvant se con-
» tenir, il rompt tout ce qui lui fait
» obstacle, & il plane dans les Cieux.
» De quel vol ne s'éleverent point
» *Newton*, *Mallebranche*, *Leibnitz*,
» *Bacon*, *Bossuet*, *Milton* ; lorsque
» se dégageant de tout ce qui les
» environnoit, ils n'étoient plus
» qu'eux-mêmes, & ils mettoient
» le monde sous leurs pieds. Je les vois
» tantôt plonger dans l'immensité de
» leur ame pour en tirer les plus gran-
» des clartés, tantôt prendre leur es-
» sor jusqu'à celui qui est la source &
» la plénitude de tous les êtres, pour
» participer à l'infini. Ce ne sont plus
» des hommes, ce sont des Dieux,
» & voilà comment le génie transfi-
» gure de simples mortels. On ne peut
» plus les suivre, on se contente de

» les admirer. L'esprit n'est à l'égard » du génie, que ce que l'odorat est à » l'égard de la vue. L'esprit flaire, » le génie contemple, & ses regards » atteignent les objets les plus éloi- » gnés, fixent les rayons les plus » éblouissans. Pour être une Nation in- » téressante, il faut de l'esprit & du » génie ; de l'esprit pour converser » avec les hommes, du génie pour » s'élever au-dessus d'eux. Or le Fran- » çois jouit toujours de ce double » avantage, quoiqu'avec plus ou moins » d'intérêt, & c'est ce qui l'a rendu » le modèle de plusieurs Nations. Les » sçavans ont trouvé chez lui de la » profondeur, les hommes superficiels » de la légèreté. Le génie chez les Fran- » çois est un feu qui répand des flam- » mes agréables, au lieu que chez » l'Anglois il embrase beaucoup plus » qu'il n'éclaire, & comme on aime » singulièrement tout ce qui fait spec- » tacle, on préfère communément le » génie François au génie Anglois. Il » y a peu d'Etrangers qui ne quittent » *Milton* pour lire *Corneille*; il est bon » que l'esprit de temps en temps serve

» d'ornement au génie; qu'il en soit » *l'entourage*, ainsi qu'on voit de pe- » tits diamans relever l'éclat d'un sa- » phir ou d'un rubis. Que de choses » n'y auroit-il point à dire sur l'es- » prit qui, étant propre à bien voir » les choses & à bien les rendre, se » diversifie chez les diverses Nations. » Il n'y a point de peuple qui n'ait » emprunté des François l'art de le » brillanter & de l'égayer. Il étoit » triste & pensif chez certains peu- » ples, & maintenant il s'enflamme, » il pétille, il se communique. C'est » la meilleure chose qui pût arriver; » car tout ce qui est bon doit se mul- » tiplier & s'étendre. » Quelle source féconde d'instruction! combien d'idées neuves & d'expressions énergiques! n'admirez-vous pas sur-tout ces *esprits qui s'élancent de leur sphère pour se porter*, en même temps, *vers ce qu'il y a de plus profond, & de plus relevé*? Qu'il est beau de voir *Bossuet*, *Milton*, &c. *plonger dans l'immensité de leur ame pour en tirer les plus grandes clartés*; ce ne sont plus des hommes, ce sont des Dieux, & *voilà*

comment le génie transfigure de simples mortels. L'admirable découverte ! Que dites-vous encore de cet esprit *qui flaire*, & de ce génie dont les regards *fixent les rayons les plus éblouissants* ? Je ne remarquerai ni ce feu François, qui répand *des flammes agréables qui font spectacle*, ni cet art des François qui *brillante* les esprits. Je ne peux cependant passer sous silence cette réflexion tout à la fois *profonde & légère* : l'auteur, après avoir dit que l'esprit de certains peuples, autrefois triste & pensif, *s'enflamme* maintenant, & *pétille* ; ajoute : *c'est la meilleure chose qui put arriver, car tout ce qui est bon doit se multiplier ou s'étendre*. Comme cela est fortement pensé & noblement exprimé ! Je ne suivrai pas l'auteur dans tous les détours de cette mine féconde de découvertes. Je vais en détacher seulement quelques-unes des plus précieuses.

M. *de Caraccioli* a une sagacité merveilleuse pour assigner à chacun le rang & la place qu'il doit occuper. » L'homme, dit-il, qui se concentre

» orgueilleusement dans un triste ré-
» duit, & qui affecte de ne vivre que
» pour lui seul, n'est point philosophe.
» *Il devoit être hibou, il a manqué son*
» *état.* » L'état *de hibou!*

Ailleurs, en parlant de ces hommes oisifs qui passent la vie dans les caffés, M. *de Caraccioli* forme ce vœu vraîment patriotique : » que de tels
» hommes ne sont-ils *pêchers ou pom-*
» *miers!* du moins ils donneroient des
» fruits, au lieu qu'ils ne font que
» charger la terre du poids de leur
» existence. » Avec quelle facilité la plume de M. le Marquis, pour le moins aussi puissante que la baguette des Fées, métamorphose cette pauvre espèce humaine ! il ne lui en coûte rien pour transformer les uns en *hibous*, & les autres en *arbres fruitiers.*

M. *de Caraccioli* assûre, que dès qu'il *flaire* quelque brochure, ou *qu'il s'en nourrit*, il y reconnoît sur le champ un goût & une odeur de terroir. » *On diroit*, dit-il, *qu'on ima-*
» *gina le sopha couleur de rose* aux

» Thuileries, *les quatre parties du jour* » au bois de Boulogne, *les fausses* » *confidences* au Palais Royal, *can-* » *dide* aux Boulevards, le *nouveau Ro-* » *binson* au Luxembourg, *les mille* » *& une nuits* au jardin du Roi. » Que n'ajoutoit-il : & *Paris, le modèle des Nations*, aux petites Maisons.

Les idées de l'auteur sur la compo-sition sont encore très-divertissantes. Il pense d'abord qu'*un ouvrage pour plaire doit avoir l'éclat des fleurs*, & *passer aussi vîte qu'elles.* Il ouvre ensuite un champ libre aux plagiaires. » J'aime » beaucoup qu'un auteur se répande » chez les nations étrangères, pour » *butiner* ce qu'il y a de meilleur dans » leurs livres, & pour en composer » d'excellens ouvrages. Pourquoi ne » prendroit-on pas la fleur des Ecri- » vains de quelques pays qu'ils puis- » sent être ? Il est un *art* de s'approprier » les pensées mêmes des étrangers ». Sans doute, & l'on sçait que personne n'est plus exercé dans cet *art* que M. *de Caraccioli*.

Il est des hommes qui s'imaginent avoir rendu de grands services quand

ils ont mis au jour des écrits bien profonds & bien ſublimes, c'eſt une erreur. » Il eſt à propos, dit M. *de* » *Caraccioli*, qu'il y ait des livres » ſublimes, il *l'eſt encore davantage* » *qu'il y en ait de médiocres*; par la » raiſon que le plus grand nombre ne » comprend pas un ouvrage lorſqu'il » eſt trop profond ou trop relevé ». Ainſi *Newton*, *Boſſuet*, *Corneille* méritent peu notre reconnoiſſance, puiſqu'ils n'ont fait que des ouvrages ſublimes; c'eſt à l'auteur de *la Gaîté* & de *Paris, modèle des Nations*, que nous devrons d'éternelles actions de graces; il a publié certainement des livres bien utiles, s'il eſt vrai qu'on doive ranger dans cette claſſe toutes les productions *médiocres*.

M. *de Caraccioli* nous dit » qu'il a » ſi grande peur de diſſerter, que, » ſemblable à l'oiſeau qui voltige de » branche en branche, il paſſe rapi- » dement ſur chaque objet; courez » donc ma plume pour être au gré du » ſiècle & des lecteurs. L'Ecrivain qui » creuſe eſt un *vent* qui déracine; » celui qui effleure, un *zéphir* qui

» agite simplement des feuilles & qui » les éparpille ». Allons donc, courez, courez, plume *légère* & *sémillante*, doux *zéphir*, *éparpillez* les roses.

Vous n'auriez pas cru, Monsieur, qu'on pût idolatrer les modes Françoises, jusqu'au point de leur sacrifier gaîment sa vie ; c'est que vous ne connoissiez pas encore tout l'attrait de ces modes enchanteresses. » Admi» rez *Dorine*, dit M. *de Caraccioli*, elle » est si esclave des modes, quoiqu'elle » existe au fond du Nord, qu'elle ne » veut plus que des laquais François, » & qu'elle a des vapeurs uniquement » pour paroître Parisienne ; elle con» sentiroit même à *mourir* tout à » l'heure, s'il y avoit une *manière de* » *mourir à la Françoise* ». Il est, en vérité bien heureux pour le genre humain, que les François n'aient pas une manière particulière de *mourir*.

L'auteur décrit d'une manière très-spirituelle & très-noble les divers changemens qui se sont introduits dans nos moeurs. » Anciennement *on* » *ne* se donnoit des repas, *que pour* » s'accabler par une multitude de

» mets aussi grossiers que mal apprêtés ;
» *on ne* se visitoit *que pour* voir des
» maisons obscures & enfumées ; *on*
» *ne* discouroit *que pour* tenir des con-
» versations stupides & tumultueuses ;
» *on ne* se promenoit *que pour* rencon-
» trer des pierres & des buissons ;
» *on ne* voyageoit *que pour* s'abymer
» dans des précipices & des marais :
» mais dans le siècle présent, graces
» au goût des François, *on ne* se perd
» plus dans la plume *pour* reposer ;
» *on ne* se brûle *plus pour* se chauffer ;
» *on ne* s'enyvre *plus pour* se désalté-
» rer ; *on ne* s'habille *plus pour* se ridi-
» culiser ».

L'élégance de nos voitures moder-
nes n'est pas décrite avec moins de
sel & d'esprit. » Anciennement on se
» servoit de voitures burlesques où
» l'on étoit moins assis qu'accroupi,
» qui plongeoient dans la fange &
» dans l'eau lorsqu'on voyageoit ; &
» qui faisoient un bruit énorme
» en roulant : mais aujourd'hui il
» faut voir un François en cabrio-
» let, c'est un *torrent* pour la ra-
» pidité, un *zéphir* pour la légèreté,

» une *tempête* pour le fracas ».

On ne peut assez louer M. *de Caraccioli* sur l'amour fraternel qu'il voudroit établir entre tous les peuples de la terre. Il débute par une déclaration bien tendre. *Italiens*, *Suédois*, *Polonois*, *Russes &c. &c. vous êtes tous mes frères*, *tous mes amis*. Cette touchante invitation ne reste pas sans effet ; avant même qu'il ait fini son livre, tous les peuples sont déja devenus ses frères. *J'appelle la Pologne*, *la Suède*, *le Dannemarck*, *je les prie de me donner la main*, *& déja nous nous saluons*, *nous nous embrassons*, *nous fraternisons*.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois relever toutes les idées bisarres dont fourmille cette étonnante brochure. J'en ai dit assez pour vous faire connoître le caractère léger & frivole des réflexions de M. *de Caraccioli* ; il me reste à vous dire un mot de la stérilité de son imagination. Quoique cet Ecrivain ait publié vingt volumes, on peut assurer avec vérité qu'il n'en a fait qu'un seul. Il roule éternellement dans un même cercle

d'expreſſions & d'idées qu'il traveſtit, qu'il reſſaſſe en cent manières différentes, & qui ſe retrouvent dans toutes ſes productions. Dans celle-ci, par exemple, il n'eſt peut-être pas une phraſe, pas une idée, qu'on ne rencontre dans ſes autres écrits. Bien plus, s'il imagine une expreſſion qu'il croit piquante, il l'employe, dans le même ouvrage, juſqu'à la ſatiété.

Ainſi *Deſcartes fut la* BOUSSOLE *de Newton*... *Paris eſt la* BOUSSOLE *des différens peuples*... *Les modes ſont* la BOUSSOLE *des femmes.* — Tantôt *l'on voit les François, portés ſur les aîles de la victoire,* ARBORER LE PAVILLON *de l'élégance*... Tantôt *on ſe plaît à les voir* ARBORER LE PAVILLON *de la variété.* —Ici l'on voit des François, *différens de ces perſonnages moroſes qui ont l'air d'une ſtatue échappée d'un mauſolée*, S'AVENTURER *dans les propos*... *Ailleurs on les voit, leſtes par les pieds comme par la tête,* S'AVENTURER *par terre & par mer* — *Ici la Reine Sobieski* ÉLECTRISE *la Pologne*... *là les Italiens employent des écrits fugitifs pour* ÉLECTRISER *les eſprits*... cela n'empêche

pas qu'on ne dise ailleurs *que c'est le génie François qui a* ÉLECTRISÉ *les Nations Européennes — Les Académies* BRILLANTENT *les pensées... les François* BRILLANTENT *les esprits...* ils BRILLANTENT même *tout ce qu'ils disent... personne sur-tout n'est aussi capable qu'eux* de BRILLANTER *les plaisirs — Les sociétés littéraires ont* FRANCISÉ *les Nations... l'opinion a* FRANCISÉ *l'éducation germanique... l'union de la Lorraine à la France grossit la chaîne des événemens qui* FRANCISERENT *l'Europe... Goldoni & Chiari* FRANCISENT *les pièces Italiennes...* Cependant *les Nations étrangères n'ont pu se* FRANCISER *sans beaucoup d'efforts... & jamais le François n'auroit* FRANCISÉ les *Nations, s'il avoit été esclave du préjugé & de la coutume.* — Ici l'on voit *Mirtile* CHAMARÉE *de toutes les* GENTILLESSES *qui se cueillent à Paris... ailleurs on apprend que personne ne sçait mieux que le François se* CHAMARRER *de gentillesses... En* CHAMARRANT *l'étranger de bigarrures & d'agrémens, on lui à appris à chérir la France comme le berceau des* GENTILLESSES. M. *de Ca-*

raccioli cependant ne peint pas toujours *les objets en couleur de rose* (c'est son expression) il y mêle souvent quelques teintes de noir. Vous trouverez chez lui des idées *rembrunies*, des couleurs *rembrunies*, l'horison *rembruni*, l'Anglois *rembruni*, des nuances *rembrunies*, une humeur *rembrunie*, des fleurs *rembrunies*, &c, &c. Ses ingénieuses comparaisons sont presque toutes tirées des fleurs, il en seme tous ses ouvrages, & il semble qu'elles ont à ses yeux des rapports marqués avec tout ce qui existe dans la nature. *La littérature actuelle est un parterre où l'on aime à voir se succéder la renoncule à l'anemone....* Le monde est *vraiment un faisceau de fleurs, où le François bigarré comme l'œuillet, l'Italien éclatant comme la rose, l'Anglois rembruni comme la pensée, forment le contraste le plus frappant....*Le philosophe trop austère qui ne jouit de rien, ressemble à l'homme, qui *au lieu de sentir le doux parfum de l'agréable violette, la rejetteroit parce qu'elle n'a ni la hauteur du lys, ni la durée de l'immortelle....* Le plaisir *est comme*

la douce violette qu'un épais feuillage dérobe souvent à la vue; tandis que l'Anglois la foule sous les pieds, le François la cueille & la sent.... Les gentillesses se cueillent à Paris comme des bouquets dans un parterre, exhalans le jasmin & la bergamotte .... Les ouvrages sans méthode & sans art sont des tableaux, où l'on apperçoit des roses au milieu des chardons. Les hommes qui conservent un front serein dans les afflictions, *sont comme la rose qui s'épanouit, quoiqu'au milieu des épines....* Une brochure est exactement *un bouquet, on la flaire, on la met sur une cheminée; bientôt elle est fanée ou doit l'être....* Enfin on ne peut *s'approcher d'un Académicien sans se ressentir de ses connoissances, de même que ceux qui voient les fleurs de près en sont embaumés & délicieusement affectés*, &c, &c.

Ce n'est encore là, Monsieur, qu'une partie des comparaisons empruntées des fleurs & des parfums; vous conviendrez qu'il n'est guères possible d'avoir un style plus musqué & plus fleuri.

M. *de Caraccioli* cependant trouve

fort extraordinaire * qu'on lui reproche d'avoir le ſtyle guindé, maniéré, plein de jeux de mots, d'antithèſes & de faux brillans. Faut-il encore multiplier les preuves pour le convaincre? Elles ſeront faciles à trouver. Voici encore quelques-unes de ſes phraſes. » Mes idées ſe rembruniſſent, quand » j'apperçois le ſeizième ſiècle s'an» noncer dans l'Univers avec un ac» coutrement biſarre, un air farouche, » une parole peſante & ſans goût... » Mon front s'épanouit quand je vois » le dix-huitième orné de ſes graces & » de ſes *gentilleſſes* . . . & ſur-tout, » Paris, ſa fille aînée, dans ce qui con» cerne les commodités de la vie. Le » dernier ſiècle fut un père majeſtueux, » dont le regard noble & les plus beaux » traits excitèrent l'admiration, mais » qui engendrant ce ſiècle-ci, pro-

* Voyez la brochure intitulée, *remerciement à l'auteur de l'Année Littéraire, de la part de l'éditeur des lettres du Pape Ganganelli.* Ce n'eſt point par impoliteſſe qu'on s'eſt abſtenu de répondre à ce prolixe remerciment. M. *de Caraccioli* connoît mieux que perſonne, les raiſons ſupérieures qui nous en ont empêché.

» duisit un fils tout-à-fait élégant, dont » les graces & l'enjouement n'inspi-» rent que de la *gentillesse* & de la » gaîté. » M. *de Caraccioli* nous apprend encore que les *femmes* VELOUTENT *les caractères*, *que l'éloquence est la* CLEF NATURELLE *du cœur*, *qu'il faut* TAMISER *l'esprit pour avoir la fleur des expressions & des pensées*, qu'on FESTINE *bien à Turin*, qu'il est *un art* de PICORER *avec adresse les ouvrages d'autrui*, *qu'il faut rejetter les livres qui* ÉGRATIGNENT *la Religion & les mœurs*, *que le mérite est le* VÉHICULE *de la réputation*, *que le François n'est jamais bien merveilleux quand il reste isolé*, parce qu'un *être isolé n'est qu'un quart de soi-même*; que le François plutôt *volubile que constant*, *sçait mêler sa légèreté avec celle des papillons*, &c, &c.

Je vous le demande, Monsieur, les *précieuses ridicules* eurent-elles jamais un langage aussi bisarre & aussi manièré ? Qu'il est malheureux que *Molière* n'ait pas eu sous les yeux les écrits de M. *de Caraccioli!* comme il en auroit renforcé le jargon de ses femmes sçavantes ! j'offre cependant

de prouver à M. *de Caraccioli*, s'il veut toutefois m'en obtenir la permission, que cet ouvrage, quant au fond des idées, est absolument le même que les fameuses lettres, qu'on découvre dans celles ci les mêmes nuances & le même caractère d'esprit, & que le style des Lettres Papales, ne diffère des autres écrits du même auteur, que par un peu plus de simplicité.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Lettre de M. Dorat à M. Fréron.

Vous me demandez, Monsieur, si je me souviens d'avoir tenu au fougueux petit Gazetier, dont vous avez à vous plaindre, les propos qu'il m'impute dans un de ses derniers chiffons périodiques.

Je vous répondrai affirmativement qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il avance.

Ce Monſieur prétend que j'ai été lié avec lui ; il me fait aſſurément beaucoup d'honneur.

Il ſortoit du Collége dont il a précieuſement conſervé le ton. Il promettoit beaucoup plus qu'il n'a tenu. J'allai le chercher, je le prévins ſur tous les points, j'aurois voulu pouvoir lui être utile, & dans ce temps là même, (car il a développé de bonne heure l'aménité de ſes inclinations) je ſçus que ſourdement il me déchiroit de ſon mieux, quoiqu'il parlât toujours de ſa franchiſe & de ſon amour pour la vérité. Il ſentoit déja au fond de ſa belle ame le beſoin de me haïr, beſoin qu'il a ſatisfait depuis avec une cordialité tout-à-fait intéreſſante.

Quels motifs de liaiſon pouvoient donc exiſter entre nous ? Cependant, comme ſes premiers griffonnages annonçoient, je le répète, quelques légères diſpoſitions, je tolerai l'homme en faveur du talent que je lui ſuppoſois ; quand il chanſonnoit ſes bienfaiteurs les plus reſpectables, qu'il ſe délectoit à compoſer des ſatyres plei-

nes de fiel, toujours en l'honneur du goût, il disoit naïvement : *je ne puis pas m'en empêcher, cela est plus fort que moi*. D'après cela, je lui pardonnai d'être malin, je le plaignis d'être ingrat, & je dédaignai d'être son ennemi.

Je fis plus. Je voulus le rapprocher de M. *Fréron*, contre lequel *son ame se soulevoit déja de toute sa hauteur*, avant que cet excellent Critique, que j'ai aimé davantage à mesure qu'il a été plus persécuté, pût même soupçonner l'existence d'un écolier qui ne se distinguoit encore que par les bévues d'un amour-propre mal-à-droit, & les gaucheries auxquelles expose toujours le défaut d'éducation.

En conséquence, je les réunis à souper avec Messieurs *Colardeau* & *Dudoyer*, recommandables tous deux par l'accord si rare des agrémens de l'esprit & des qualités du cœur.

M. *Fréron* y fut aimable & bonhomme; son antagoniste au contraire y fut tranchant, disputeur, criard & ennuyeux. Il pensa étouffer de colère, parce que quelqu'un de nous s'avisa de

dire en passant, que *Corneille* avoit du génie. A ce mot, il ne se posséda plus, lança des regards furieux, &, si je ne me trompe, ce fut dans ce moment qu'il conçut la première idée de son *Warwick*, pour venger une bonne fois, le *goût* de l'insoutenable médiocrité de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Rodogune*, *du Cid* & des *Horaces*. Jusques-là, je lui avois passé tout; mais je lui en voulus tout de bon d'être un aussi mauvais convive; &, par exemple, ce que je me rappelle à merveille, c'est que l'auteur de *l'Année Littéraire*, qui pardonnoit encore moins un souper triste qu'un plat ouvrage, me demanda avec une sorte d'impatience, quelle étoit cette *bamboche* (ce fut son expression) qui parloit au lieu d'écouter, qui avoit le ton si affirmatif, nous régentoit depuis deux heures, & se pavanoit à table en Empereur de Rhétorique.

Je fis, avec un peu de confusion, l'éloge de son esprit; mais il me fut impossible de louer sa politesse. Après cela, on ne l'écouta plus, il parut

courroucé,

courroucé, on n'y prit pas garde, il partit, & l'on s'amusa.

Voilà tout ce que je sçais, au sujet de l'anecdote que ce *Matamor* littéraire fabrique comme il lui plaît. Je n'ai jamais dit que M. *Fréron* perdît la tête, quand il s'agissoit de ses ennemis. Je proteste ne lui avoir jamais entendu dire, en se frottant les mains: *ah! il écrira, eh bien, nous verrons*. Quoique la littérature ne fût pas encore enrichie des *Conseils à un jeune Poëte*, il connoissoit trop *l'art de vivre*, pour se permettre une pareille malhonnêteté.

En général, la lettre à laquelle vous avez répondu, à des mensonges par des faits, & à des injures par des preuves, est amusante à force d'arrogance & d'amour-propre. Qu'il est risible, ce petit homme! il y a des gens d'une humeur vive qui prétendent qu'un ridicule aussi outré demanderoit une correction à l'avenant; moi, je pense au contraire qu'il faut le laisser aller aussi loin qu'il est possible, pour le plaisir de la société. On se moque d'un nain qui se piète pour se

grandir, & quand il importune, une chiquenaude en débarrasse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DORAT.

Post-scriptum de M. Fréron.

Plusieurs personnes ont desiré voir les preuves authentiques des anecdotes que j'ai rapportées dans ma réplique à M. *de la Harpe*. Il m'est revenu même que le touchant auteur de *l'Aléthophile*, toujours franc & sincère, disoit par-tout que cet article n'étoit qu'un tissu de calomnies. C'est ce qui m'a forcé de produire cette lettre, qu'un reste d'égards pour M. *de la Harpe*, m'avoit empêché d'imprimer, quoique M. *Dorat* m'eut permis de le faire.

Théorie des Traités de Commerce entre les Nations; par M. Bouchaud, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Docteur-Régent de la Faculté de Droit de Paris, Lecteur & Professeur Royal du Droit de la Nature & des Gens, & Censeur Royal,

A Paris, chez la Veuve Duchesne, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

L'OUVRAGE que je vous annonce, Monsieur, paroît avoir le mérite de la nouveauté. L'auteur *a choisi de préférence une matière qui n'a été traitée, ex professo*, comme il le dit lui-même, par aucun de nos auteurs François. C'est une branche du *Droit des Gens* que M. *Bouchaud* professe au Collége Royal. Il en comprend toute la théorie en quinze chapitres, précédés d'une introduction où il s'attache à montrer la néçessité & l'utilité du commerce, universellement reconnues, quoique plusieurs de nos nouveaux Philosophes & quelques-uns de leurs échos osent en faire un problême. Dans leur langage énigmatique, c'est un *fléau nécessaire, aussi utile aux états que funeste au genre humain.* (Exorde de l'éloge de *Duguay-Trouin* par M. *Thomas.*) Nous sommes fâchés que parmi les avantages du commerce, l'auteur de la Théorie n'ait pas toujours saisi les plus réels, & qu'il lui en attribue quelques-uns

qu'on auroit droit de regarder effectivement comme problématiques. Peut-on convenir, en effet, que *plus on y réfléchit, plus on est convaincu que le commerce... tempère cette ardeur bouillante qui porte*(les hommes) *à étendre les bornes de leur domination*; que *sans ce motif d'intérêt, leurs passions les porteroient à se haïr & à s'entredétruire; que si chaque pays produisoit tout ce qui est nécessaire pour subvenir aux besoins de ses habitans & satisfaire leurs désirs, il est vraisemblable que la guerre régneroit perpétuellement entre les peuples de la terre?* N'est-ce pas plutôt pour étendre leur commerce que les Puissances de l'Europe ont cherché dans ces derniers siècles à franchir les bornes que la nature mettoit à leur domination? Celles dont le commerce est le plus étendu sont-elles les plus pacifiques? Celles qui prétendent à l'empire de la mer, n'aspirent-elles pas aussi à la primauté dans le commerce? Celles, au contraire, qui sont les moins commerçantes, sont-elles plus portées à haïr les autres & à les détruire? C'est la soif de l'or & l'avi-

dité du commerce, plus encore que la fureur des conquêtes, qui ont porté le ravage dans le nouveau monde. Les conquérans de l'Amérique n'ont arrosé cette terre vierge du sang de ses habitans, que pour la livrer aux agens de leur négoce. Ils y ont établi l'esclavage, inconnu dans ces contrées, & détesté dans les nôtres. N'enlevent-ils pas encore tous les jours à l'Afrique les bras qu'ils forcent à cultiver les domaines de ces nouvelles Colonies? Non, il n'est pas vraisemblable que la paix soit le fruit du commerce. On ne peut donc le regarder comme un bien que par rapport aux autres avantages qu'il procure, & qui paroissent l'emporter sur les maux nécessaires qu'il entraîne.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit plus aujourd'hui d'examiner si le commerce en soi-même est un bien; dans l'ordre politique la chose est hors de doute. Les traités de commerce sont donc un de ces objets qui intéressent le monde entier, & qui tiennent au bonheur de l'Univers. En exposer la théorie est

une des plus grandes entreprifes qu'un particulier puiffe fe propofer. Accorder la juftice avec la force, pour la paix du genre humain, c'eft l'objet des vœux de toute ame honnête, mais non pas l'ouvrage de nos petits auteurs modernes, qui ont bien fait de ne s'en point occuper. Suivons M. *Bouchaud* dans les routes qu'il s'ouvre pour parvenir à ce but.

Après avoir expofé l'origine du commerce, l'auteur parle des précautions qu'on doit prendre dans les traités relatifs au commerce, furtout pour en affurer la liberté, la fûreté & la facilité. Il faut voir dans l'ouvrage même ce qu'il dit à ce fujet de l'empire de la mer.

La fûreté du commerce maritime demande premièrement qu'on ftipule dans les traités, & qu'on prenne des moyens pour garantir, autant qu'il eft poffible, les vaiffeaux du naufrage. Ces moyens font, par exemple, d'allumer des fanaux ou autres feux pendant la nuit, pour indiquer aux vaiffeaux l'entrée du port; de conftruire des ports fur les côtes qui n'en ont

point de commodes, ou qui même en sont totalement dépourvues, afin que les navires y trouvent une retraite assurée, &c. Comme les feux allumés peuvent n'être pas apperçus dans un temps couvert, les Physiciens nous suggèrent encore une précaution dont on peut user pour empêcher les navigateurs d'échouer contre les côtes; c'est d'y faire tirer de temps en temps quelques boëtes ou quelques coups de canon, dont la lumière plus active & plus perçante indiquera l'endroit que l'on doit aborder ou éviter. Le bruit qui succédera & qui met une seconde à parcourir 173 toises, fera connoître à des pilotes attentifs, & qui observeront l'intervalle de temps, écoulé entre l'apparition de la lumière & le moment où ils entendront le coup, combien ils sont éloignés des côtes vers lesquelles ils font voile ou dont ils veulent s'écarter. C'est pour compenser en quelque sorte les soins & les dépenses qu'entraînent de pareilles précautions qu'ont été établis les péages que quelques puissances exigent sur certaines côtes. Tel est, en

particulier, l'origine de celui que la Cour de *Dannemarck* fait lever sur tous les vaisseaux qui passent le détroit du *Sund*. Les Puissances de l'Europe ont consenti à ce droit, qui a été confirmé par différens traités. M. *Bouchaud* en rapporte plusieurs.

La sûreté du commerce maritime demande encore que l'on n'ajoute pas, aux malheurs de ceux qui ont essuyé un naufrage, l'injustice de piller ou de confisquer les effets que la mer semble vouloir leur restituer en les rejettant sur ses bords. C'est ce qui a été plusieurs fois stipulé dans les traités du commerce, & ce que les Souverains doivent stipuler pour les contrées barbares, où cette coutume est encore établie. Mais, en vérité, devroit-on avoir besoin de traités pour convenir d'une chose que non-seulement la justice, non-seulement l'humanité, mais que la moindre commisération devroit dicter à tous les hommes? A n'écouter que les sentimens gravés au fond de nos cœurs, ne seroit-on pas tenté de regarder comme des fables ce que les histoires des différentes

nations attestent, & ce que rapporte notre auteur, que la plupart avoient adopté cette coutume injuste & barbare, qu'anciennement elle *s'observoit à la rigueur chez les François, les Anglois, les Napolitains, & autres peuples;* qu'elle subsista *en France jusqu'au règne de Louis XIV*, Monarque dont nos humains Philosophes cherchent tant à rabaisser la législation. Ajouterai-je ici, Monsieur, ce que rapporte encore M. *Bouchaud* d'après le Père *Daniel*, *que la coutume de confisquer les biens naufragés a trouvé des défenseurs, même parmi les sçavans.* Vous avez peut-être oüi parler des prônes qu'on attribue à certains Curés d'une de nos provinces maritimes, qui menacent leurs paroissiens de la colère du Ciel, en les avertissant que Dieu, justement irrité de leurs crimes, ne les visitera plus & ne fera plus échouer de vaisseaux sur leurs côtes. C'est une absurdité qu'on a voulu probablement naturaliser dans nos plages, mais qu'on retrouve dans d'autres un peu plus lointaines. *Dans plusieurs endroits de l'Allemagne, les*

Prédicateurs ne se font point scrupule de prier Dieu en chaire qu'il se fasse bien des naufrages sur leurs côtes. Thomasius soutient que ces prières & la coutume en elle-même, ne sont ni déraisonnables ni incompatibles avec les règles de la charité & de la justice. Une pareille assertion m'indigne trop, pour que je rapporte les raisons sur lesquelles le Professeur *de Hall* prétend l'appuyer. Si vous en avez la patience, vous les pourrez lire tout au long à la page 118 & suivantes du Traité dont je vous rends compte.

Quant à la facilité du commerce, elle demande qu'on procure différentes commodités aux Négociants, surtout à ceux qui séjournent en pays étrangers. Une des principales est que les Négociants soient soumis à une Jurisdiction particulière. C'est ce qui a donné lieu, dans ces derniers siècles, à l'établissement des Amirautés & des Consuls, qui sont en même temps les Juges & les protecteurs des Négociants. M. *Bouchaud* expose quelles doivent être leurs fonctions & leurs prérogatives. Vous remarquerez par

rapport à cet objet, à la page 151, le *Traité que Henri IV conclut en 1604, avec le Sultan Achmet. Il y est dit que toutes les Nations commerçantes de l'Europe, y compris les Anglois, pourront trafiquer librement, sous la bannière & protection de France, & sous l'obéissance des Consuls François.*

Le reste de l'ouvrage est consacré à montrer les moyens que les Puissances politiques emploient, ou peuvent employer pour maintenir l'exécution des traités. On y expose les restrictions qu'elles mettent ou peuvent mettre au commerce de leurs voisins, soit en temps de paix pour aggrandir le leur, soit en temps de guerre, pour qu'on ne fournisse point d'armes ni de forces à l'ennemi. Dans le Chapitre XII, l'auteur traite des cas dans lesquels a lieu la confiscation, soit des marchandises, soit des bâtimens qui les transportent, & dans le Chapitre XIII, il est question du salut que les vaisseaux se rendent sur mer. Malgré ce que dit l'auteur, pour justifier les droits de péage, de douane, & autres impositions semblables, que les Souve-

rains de certaines côtes lèvent, sous diverses dénominations, sur les sujets des Puissances étrangères ; nous ne sçaurions nous empêcher de former des vœux, pour que les différentes Nations affranchissent leurs ports, & donnent une libre entrée aux vaisseaux des peuples amis. Si l'Etat des finances de l'Europe s'y oppose, ce que nous ne nous permettons pas d'examiner, c'est un malheur qui prive peut-être plusieurs Nations d'un moyen de s'enrichir. *Côme III*, Grand Duc de Toscane, établit le port de Livourne *port franc* ; ce qui contribua beaucoup à enrichir ses Etats. De nos jours, le Pape *Benoît XIV* a donné les mêmes priviléges au port d'Ancône, & en a fait un *port franc*. Quel plus touchant spectacle, que de voir les peuples qui couvrent le globe se recevoir comme des frères, & jouir d'un pôle à l'autre des droits de l'hospitalité, presque bannie du milieu des terres ! puissent ces droits sacrés revivre sur nos côtes ! que l'on ne craigne point par-là de multiplier trop les Commerçans ; c'est par leur concurrence que

l'on parviendra à établir le vrai prix des denrées : la liberté fut toujours le véritable encouragement du commerce. Nous ne croyons donc pas, comme M. *Bouchaud*, que *parmi les avantages particuliers que les Nations doivent se procurer par des traités de commerce*, on puisse *compter le monopole*. . . .

Voilà, Monsieur, ce que nous avons cru devoir observer sur le fond de l'ouvrage du nouveau Publiciste, recommandable par les sentimens d'humanité qu'il présente ; non de cette humanité prétendue philosophique, qui se glorifie de travailler au bonheur des hommes en leur inspirant, avec le mépris de leurs loix, l'esprit d'indépendance à l'égard de l'autorité qui les gouverne ; mais de cette humanité qui leur fait trouver la paix, l'abondance & la sûreté dans les principes de l'ordre, du droit & de la justice. Ces vues louables de l'auteur, & les difficultés qu'il a eues à dévorer, en traitant une matière neuve qu'il a fallu, pour ainsi dire, habiller à la Françoise, lui feront sans doute obtenir, de sa part de ses lecteurs, l'indulgence qu'il demande.

Le reproche qu'on pourroit faire à M. *Bouchaud*, est que, trop nourri de la lecture des Docteurs Allemands, il a surchargé son ouvrage d'une érudition qui deviènt fatigante; il paroît qu'en le composant, il avoit perdu de vue ses élèves auxquels cette érudition prodiguée dérobe souvent l'objet principal. Quand, par exemple, en observant qu'*un païs est plus propre à un genre de productions qu'à un autre*, le nouveau Publiciste n'auroit point inséré dans le corps de son introduction, un morceau de *Virgile* élégamment traduit par M. *Delisle*, personne ne lui auroit sçu mauvais gré de cette omission. Nous en dirons même presque autant de plusieurs citations érudites, qui coupent fréquemment la suite du discours. L'auteur auroit pu les mettre en Notes au bas des pages, & y joindre celles qu'il a renvoyées, soit à la fin des Chapitres particuliers, soit à la fin de l'ouvrage, & dont plusieurs sont intéressantes & même précieuses.

Epître à Monsieur Dorat.

M. *Vigée*, jeune Poëte de dix-huit ans, vient de m'envoyer une Epître qu'il adresse à M. *Dorat*, sur son *Malheureux imaginaire.* Elle m'a paru renfermer un éloge vrai & délicat. Je crois, Monsieur, que vous la lirez avec plaisir.

Quand tu nous offris les erreurs
Qu'abjure ton *Célibataire*,
J'ai vu dans le trouble & les pleurs
Mourir le courroux du parterre.
Qu'importe l'essain importun,
Des vils moucherons du permesse.
A tes lauriers touchant sans cesse,
Ils n'en ont pu flétrir aucun.
Ton siècle t'aime & t'apprécie,
Leurs aiguillons sont *superflus* ;
Les graces, aux fronts ingénus,
Te vengeront de leur furie.
Prête à la raison embellie,
Le vif enjoûment de *Momus*,
Parmi vingt lauriers obtenus
Sème des roses sur ta vie,

Et dérobe un myrthe à *Vénus*
Pour le mêler aux palmes de *Thalie*.
Peintre heureux des mœurs des François,
Joignant l'art d'instruire & de plaire,
Et couronné par le succès ;
Du *Malheureux imaginaire*,
Tu viens de dévoiler les traits
Echappés jadis à *Molière* ;
Poursuis, empruntant ses couleurs,
Fais revivre enfin sa manière ;
Mais ris sur-tout des jalouses clameurs,
Sois *Dépermont* pour tes Censeurs,
En te mocquant de leur colère.

Plan d'éducation, par M. d'Açarq, des Académies d'Arras, de la Rochelle, & de la Crusca, Ancien Professeur de l'Ecole Royale Militaire.

LA Religion, l'Histoire, la Géographie, la Mythologie, les Langues Latine, Italienne & Françoise, la Littérature, la Morale, les Arts libéraux, les Arts méchaniques, &c, &c. entrent dans ce plan d'éducation, rédigé avec beaucoup de goût, mais trop étendu pour que je le trans-

crive ici en entier. Il suffira, pour en donner l'idée la plus favorable, de citer les principaux livres que M. d'*Açarq* a choisis pour ses instructions. Pour la Langue Latine la Grammaire de *Sciopius*, & la méthode de Port Royal. Pour la Langue Italienne, le Maître Itàlien de *Veneroni*, le Dictionnaire Italien-François & franc-Ital. d'*Antonini*. Le *Pastor fido* du *Guarini*, l'aminte du *Tasse*, & quelques sonnets de *Petrarque*. Pour la Langue Françoise, les tropes de *Dumarsais*, les remarques diverses sur la prononciation & l'orthographe de M. *Harduin*, & la Grammaire Françoise philosophique, très-bon ouvrage de M. d'*Açarq*. Pour l'*Histoire* & la *Géographie*; la méthode pour étudier l'histoire avec un catalogue des principaux Historiens, par *Lenglet du Fresnoy*; le *cours des Sciences* de *Buffier*, & le discours sur l'Histoire Universelle de *Bossuet*; &c, &c.

C'est avec plaisir que nous voyons M. d'*Açarq* rentrer dans la carrière de l'instruction, d'où on l'avoit vu

ſortir au grand regret de tous ſes élèves.

Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

C'eſt ſa deviſe, elle ſemble avoir été faite pour lui. On ſçait qu'il joint à l'expérience, le talent, la réputation & l'honnêteté. On ſçait qu'il n'enſeigne ni à tâtons, ni à demi; on ſçait enfin, qu'excepté l'approbation de trois ou quatre Zoïles, il a réuni tous les ſuffrages.

1°. Par une *Grammaire Françoiſe philoſophique*, 1 vol. *in*-12.

2°. Par un ouvrage Biographique, dédié au Roi, alors Duc de Berry, 1 vol. *in*-12.

3°. Par un eſſai ſur les idées & par les deux minerves, 1 vol. *in*-8°.

4°. Par un Journal qui traite de toute la littérature, 3 vol. *in*-8°.

5°. Par des obſervations ſur *Boileau*, *Racine*, *Crébillon* & M. *de Voltaire*, 1 vol. *in*-8°.

Bien différent de nos réformateurs audacieux qui voudroient ſapper les fondemens du Trône & de l'Autel,

de nos vils épicuriens qui voudroient ſubordonner tout aux plaiſirs des ſens; il a marqué dans toutes ſes productions un ſouverain reſpect pour la Religion, pour le Gouvernement & pour les mœurs. Il a même combattu avec ſuccès le moderne philoſophiſme.

Son plan d'éducation eſt diviſé en deux parties, qui ſont les inſtructions & les livres, ou la Doctrine & la Bibliographie. Sa Doctrine force de conclure en faveur de ſa philoſophie, & ſa Bibliographie en faveur de ſa littérature. Ce plan ne reſſemble ni au plan d'*Emile*, bien écrit mais impraticable, ni au *plan d'éducation publique*, matériaux immenſes, mais brillante chimère, ni aux plans vulgaires qui chargent trop la mémoire, n'exercent point aſſez le jugement, & ne diſent rien au cœur. Celui de M. d'*Açarq* eſt ſimple, très-bien vu & d'une exécution facile : il embraſſe tous les genres d'inſtructions qu'il eſt néceſſaire de donner à un élève ſur ſes rapports avec Dieu, avec lui-même, avec l'état, & avec la ſociété civile.

M. d'*Açarq* habitera une maiſon

charmante; beau bâtiment, joli jardin, vue agréable, air ſalubre, promenades délicieuſes. Quelque expérimenté, quelque laborieux, quelque infatigable qu'on ſoit, il eſt impoſſible de ſuffire ſeul à tout, l'inſtituteur s'aſſocie un de ſes amis, un homme conſommé. Le prix de la penſion ſera de 600 liv. par tête.

Dès 1760, M. *Paris de Meyſieu*, Directeur Général des études de l'Ecole Royale Militaire, donnoit les plus juſtes louanges à M. d'*Acarq*, pour lors Profeſſeur de Langue & de Belles-Lettres Françoiſes dans cette école. Elles ſont conſignées dans le certificat que le Directeur délivra cette année au Profeſſeur, & qui ſe trouve imprimé au commencement de la Grammaire de celui-ci.

Le domicile de M. d'*Açarq* eſt pour peu de temps, Fauxbourg Saint-Germain, Cour du Dragon, même maiſon que l'Epicier. C'eſt-là que les parens pourront s'arranger avec lui.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

GIORNALE *de Letterati*. Dans le grand nombre de Journaux Littéraires qui se publient depuis quelques années en Europe, on doit distinguer celui-ci qui depuis son origine, en 1771, s'imprime à Pise, & dont on donne par année 4 volumes *in*-12 de 300 pages environ. Les Journalistes de Pise rendent compte de tous les ouvrages, concernants les Sciences, les Arts, l'Histoire &c, qui paroissent en France, en Angleterre, en Hollande; & ils s'attachent particulièrement aux livres de Physique, d'Histoire Naturelle, de Médecine: néanmoins on conçoit que la littérature Italienne est un des objets principaux de leur travail. Aussi trouve-t-on dans ce journal des Extraits, fort bien présentés, d'une multitude d'ouvrages intéressants qui s'impriment journellement en Italie, & qui hors de cette contrée, en France sur-tout, sont à peine connus. Tels sont la sçavante histoire littéraire d'Italie (*Storia della letteratura*

Italiana) de M. Jerôme *Tiraboschi*, Bibliothécaire de Mgr le Duc de Modène, dont il a déja paru 5 volumes *in*-4°, & qui n'est pas finie; les origines Italiennes ou Mémoires sur l'ancien Royaume d'Italie, par Mario *Guavinacci*, 2 vol. *in-folio*, imprimés à Lucques; le voyage en Dalmatie de l'Abbé *Fortis*, 2 vol. *in*-4°.; la continuation de l'histoire Ecclésiastique du Cardinal *Orsi*, par le P. *Becchetti*, &c. Les Journalistes de Pise donnent de tous ces ouvrages & de plusieurs autres, qu'il seroit trop long d'indiquer, des extraits profonds, judicieux & animés par une critique aussi sage qu'éclairée. Ils insèrent quelquefois dans leur Journal des éloges de quelques auteurs Italiens. La rivalité qui regne entre ces Messieurs & les Nouvellistes littéraires de Florence, produit souvent des discussions qui tournent au profit du lecteur. On trouve quelques Corps complets de ce Journal à Paris, chez *Molini*, Libraire, rue de la Harpe, qui fournira chaque tome à mesure qu'il paroîtra pour 45 sols. Chaque année coûte 9 liv.

Estampe en manière noire, représentant un Vieillard, gravé par M. Haines, d'après le tableau de M. Vincent, Pensionnaire à Rome. Prix, 3 livres.

On plaisantoit un jour un homme de beaucoup d'esprit, plein d'amour pour les Arts, mais peu instruit des procédés de la Gravûre, sur ce qu'il appelloit, *Estampe en manière noire*, toutes celles qui lui paroissoient chargées de cette couleur; mais il me semble que son erreur méritoit pour le moins autant d'indulgence, que ceux qui s'exercent dans ce genre de Gravûre. Qu'un tableau soit gravé en manière noire, & qu'il le soit aussi dans le genre ordinaire, que les deux Artistes ayent le même degré de mérite, il résultera toujours que l'une des deux Estampes sera plus noire que l'autre, en raison de l'opération; pour se former une idée précise & claire de ces deux différentes Gravûres, il faut imaginer un Artiste qui dessine un sujet quelconque sur du papier blanc, avec du crayon noir; & un autre qui s'avise de dessiner sur du papier noir avec du crayon blanc. Cette dernière façon de

deſſiner ne ſera-t-elle pas toujours plus froide, plus lourde, plus monotone que la première ? C'eſt ce qu'on peut reprocher, en général, à la Gravûre en manière noire, qui n'offre point d'ailleurs cette variété de ſtyle qui eſt d'une néceſſité indiſpenſable.

Ce que je viens de dire, peut s'appliquer à l'Eſtampe, repréſentant un Vieillard ; la tête de cette figure eſt vue preſqu'entièrement par derrière, ce qui ne rend pas le ſujet fort intéreſſant ; on remarque cependant dans cette compoſition du caractère, & une attitude pittoreſque, mais on auroit deſiré dans la Gravûre un peu moins de ſéchereſſe, plus de reflets & d'intelligence du clair-obſcur. Cette Eſtampe, d'environ 13 pouces de haut ſur 10 de large, ſe vend à Paris chez l'auteur, rue de Seine, Fauxbourg S. Germain, près la rue du Colombier, où l'on trouve auſſi toutes les Gravûres en manière noire & en couleur qui paroiſſent en Angleterre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

L'Iliade, Traduction nouvelle, 2 Volumes in-12. A Paris, chez Barbou, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins; Moutard, Libraire de la Reine, Quai des Augustins; Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Le travail pénible de traducteur ne jouit pas, Monsieur, dans notre littérature de toute la considération qu'il paroît mériter. Si l'on excepte les traductions en vers, que leur extrême difficulté élève presqu'au rang des productions originales, les ouvrages de ce genre font plus d'honneur à l'érudition qu'à l'esprit & au génie de l'auteur; & l'on s'imagine assez faussement qu'un Ecrivain ne se rend l'interprête des pensées

d'autrui que parce qu'il est incapable de penser lui-même. Cependant si l'on veut considérer combien il faut de goût, de jugement & de délicatesse pour faire passer heureusement dans sa propre langue les beautés d'un idiôme étranger, on conviendra qu'un bon traducteur est plus estimable qu'un auteur médiocre ; & sur-tout qu'il est infiniment plus utile. On demandoit au fameux *d'Ablancourt* pourquoi, avec tant de talens pour écrire, il se bornoit à des traductions ? *J'aime mieux*, répondoit-il modestement, *faire connoître au Public d'excellens ouvrages, que de lui en donner moi-même de mauvais*. Il n'est pas inutile de remarquer que ce siècle *penseur*, où chacun veut avoir de l'esprit en propre, a cependant produit une foule de traductions, & même il faut avouer que si, dans les autres parties de la littérature, il est très-inférieur au siècle de *Louis XIV*, il lui est du moins supérieur dans celle-ci. Les *du Ryer*, les *Martignac*, les *Marolles*, les *Dacier* & *d'Ablancourt* lui-même n'approchent pas de nos bons traducteurs modernes pour

l'élégance & la fidélité. Au reste, si jamais ce genre dût être cultivé, si jamais les traductions furent utiles aux progrès des lettres, n'est-ce pas surtout dans ces jours de disette & de stérilité, où notre littérature appauvrie n'offre plus à l'avidité des lecteurs que des productions foibles & informes? C'est alors qu'on sent la nécessité de jetter les yeux sur les chef-d'œuvres nés dans des âges plus heureux, & qu'on tâche de ranimer par la lecture des anciens le vrai goût des arts prêt à se perdre & à s'éteindre. Quel temps fut jamais plus favorable pour offrir au Public une traduction d'*Homère*? Lorsque la Poësie dégénérée n'est plus qu'un jargon philosophique, relevé par la rime; lorsqu'on proscrit les images, les sentimens, l'harmonie & toutes les richesses de l'invention poëtique, pour faire place à des pensées obscures & à de froides sentences, n'est-il pas convenable d'opposer à ces vains raisonnemens l'exemple du premier & du plus grand des Poëtes? ne faut-il pas montrer à nos jeunes rimeurs séduits ce que c'est que tracer

un plan, inventer une fable, dessiner des caractères intéressans, exprimer des sentimens vrais, peindre la nature, émouvoir & toucher le cœur ; en un mot, ce que c'est que la véritable Poësie. N'est-ce pas alors le moment de faire voir à la nation abusée qu'un Poëme épique n'est pas une histoire en vers, semée de portraits, de maximes & d'épigrammes.

Nous avons plusieurs traductions de l'Iliade, & ce Poëme n'en est pas mieux connu ; à l'exception d'un très-petit nombre de sçavans, capables de sentir les beautés de l'original, le commun des lecteurs & même la plus grande partie des gens de lettres, n'en ont qu'une idée très-superficielle. La traduction de Madame *Dacier* n'a ni la noblesse, ni l'élégance, ni la chaleur nécessaire pour faire goûter *Homère* : exacte jusqu'à la superstition, elle est cependant très-infidelle & défigure presque par-tout son original par un style foible, trivial & languissant. *La Mothe*, en voulant corriger *Homère*, n'a fait que le mutiler ; peut-être a-t-il réformé quelques défauts,

mais il n'a rendu aucunes des beautés : quand même il eût entendu la langue du Poëte qu'il traduisoit, son caractère d'esprit étoit trop éloigné de celui d'*Homère*, pour qu'il pût jamais atteindre à cette simplicité sublime qui distingue l'auteur de l'Iliade. M. *Bitaubé* a tronqué *Homère* en prose, comme *La Mothe* l'avoit fait en vers : ces deux traducteurs ont oublié que la première loi qu'ils devoient s'imposer étoit de faire connoître les beautés & les défauts de l'ouvrage qu'ils traduisoient ; & lorsqu'ils ont entrepris de réformer le plus grand génie de l'antiquité, il me semble qu'ils ont eu une trop haute idée de leurs propres forces. Un auteur estimable a donné au Public, il y a quelques années, une nouvelle traduction en vers de l'Iliade, plus exacte & plus fidèle que celle de *La Mothe*, & qui lui est préférable à tous égards ; mais il est si prodigieusement difficile de traduire en vers un Poëte tel qu'*Homère*, qu'on ne doit pas s'étonner s'il n'a pas pleinement réussi dans un ouvrage, qui eût effrayé *Boi-*

leau & *Racine*. C'eſt même un problême s'il peut exiſter dans notre langue une bonne traduction d'un Poëme, ſi éloigné de nos mœurs & de nos uſages, ſi chargé de détails ſimples & communs, que la Poëſie ſeule du ſtyle peut annoblir : on a remarqué que les auteurs dont le ſtyle eſt le plus ſimple, le plus élégant & le plus naturel, ſont auſſi ceux dont les beautés s'évaporent le plus dans une traduction. *Ciceron*, *Virgile* & *Tite-Live* laiſſent moins de priſe au traducteur que *Sénèque*, *Lucain* & *Tacite*. Des idées fortes & hardies, des penſées brillantes, des maximes profondes, peuvent ſe tranſporter heureuſement dans toutes les langues, ce ſont des beautés indépendantes de l'élocution ; mais les graces & l'harmonie du ſtyle, mais le ſentiment, les images, ne peuvent ſe traduire dans une langue pauvre & peu poëtique. Par la raiſon même que nous n'avons point de véritable Poëme épique, il nous ſera toujours preſqu'impoſſible d'en avoir de bonnes traductions, ſurtout en vers. Les Anglois, plus heureux que nous, retrouvent *Homère*

dans *Pope*. Mais *Pope* étoit lui-même un grand Poëte, & son génie, échauffé par celui d'*Homère*, a enfanté des Poëmes, qui sont des ouvrages originaux plutôt que des traductions. D'ailleurs il a trouvé dans sa langue des ressources que la nôtre ne peut offrir à un traducteur, &, ce qui n'est pas moins essentiel, il a trouvé dans sa nation des dispositions plus favorables, & un genre d'esprit plus propre à goûter & à sentir la grande poësie d'*Homère*; jamais le mérite de ce Poëte n'a été mis en problême en Angleterre; on a sçu distinguer dans ses ouvrages les vraies beautés qui sont de tous les temps, d'avec les traits qui ne pouvoient plaire que dans le siècle où il a vécu; la simplicité des mœurs qu'il décrit n'a point paru ridicule aux Anglois, & ils ne l'ont point condamné, parce qu'ils n'y trouvoient rien qui eut rapport à leurs usages & à leurs coutumes. Mais à Paris, dans le siècle même du génie & du goût, lorsque *Racine* & *Boileau*, admirateurs éclairés d'*Homère*, sembloient devoir

par leur jugement dicter celui de la Nation entière, on a vu un parti nombreux, composé même d'auteurs & de beaux-esprits, s'élever contre *Homère*, & faire les plus grands efforts pour détruire une réputation établie depuis tant de siècles. Jamais on ne vit de querelle plus ridicule; *Homère* avoit pour défenseurs tous ceux qui l'entendoient, & aucun de ses adversaires ne l'avoit lu. C'étoit un grand préjugé en sa faveur. *La Mothe* qui ne sçavoit point le Grec, & qui étoit par conséquent incapable de sentir les beautés d'*Homère*, s'épuisoit en vaines subtilités, pour prouver que le style enchanteur du Poëte ne pouvoit couvrir les fautes énormes contre le bon sens & la convenance dont fourmilloit l'Iliade: or, ces fautes, énormes pour lui, étoient les endroits du Poëme qui n'étoient pas conformes aux mœurs Françoises: peu instruit des usages antiques, il eut voulu qu'*Homère* eut peint la Cour de *Louis XIV*; son plus grand défaut à ses yeux étoit de n'être pas né dans le dix-septième siècle; il trouvoit ses Héros grossiers,

ses Dieux extravagans, sans songer qu'*Homère* avoit peint les hommes, tels qu'ils étoient, & les Dieux tels qu'on les croyoit de son temps. En un mot, toutes ses critiques s'évanouissoient, dès qu'on se rappelloit qu'*Homère* avoit écrit près de 700 ans avant l'Ere Chrétienne, & les défauts révoltans de l'Iliade se réduisoient à des longueurs, à des négligences qu'*Horace* lui avoit reprochées longtemps avant M. *de la Mothe*. Je sçais qu'il est difficile de se transporter par la pensée dans l'antiquité, de se dépouiller des préjugés de l'habitude, pour se pénétrer des idées des anciens. Cependant, si l'on ne se place pas à ce point de vue, il est impossible de porter sur *Homère* un jugement sain & équitable : de-là vient que la lecture des auteurs Grecs rebute quelquefois des gens de beaucoup d'esprit, sur-tout lorsqu'ils les lisent dans les traductions, tandis quelle fait les délices d'un petit nombre de sçavans, versés dans la connoissance des mœurs anciennes.

Le nouveau traducteur n'a pas jugé

à propos d'accompagner sa traduction de Notes & de remarques, qui cependant auroient été fort utiles au commun des lecteurs ; mais il a fait imprimer en tête un manuscrit Grec, qu'il prétend avoir été trouvé par un sçavant Anglois, sous les débris d'une des masures qui couvrent le lieu où fut autrefois *Athènes* : c'est un dialogue, dont *Homère* est le principal interlocuteur, il y répond aux objections qu'on lui fait, sur les caractères & le merveilleux de son Poëme : & les raisons qu'il apporte pour se justifier, sont justes & sensées ; mais je doute que les sçavans, qui examineront ce morceau avec attention, y reconnoissent cette antiquité qu'on lui attribue. Le style & les pensées décèlent évidemment la manière & le tour d'esprit d'un moderne ; une certaine contrainte qui règne dans la composition, une affectation & une recherche pénible des tournures Grecques, annoncent un auteur qui s'efforce d'écrire élégamment dans une langue qui ne lui est point naturelle : l'extrême clarté de la phrase, que

le moindre écolier peut entendre, prouve inconteſtablement que ce n'eſt pas une pièce originale, & qu'elle a été compoſée, non pas, comme le penſe le traducteur, par un de ces rapſodes qui alloient dans la Grèce chanter les vers d'*Homère*, mais par quelqu'homme de lettres de nos jours, peut-être par le traducteur lui-même, qui ſe ſera amuſé à écrire en Grec une apologie d'*Homère*. Il en ſera donc de ce manuſcrit comme du prétendu *Pétrone* trouvé dans les ruines de Belgrade. Cependant le traducteur annonce qu'un célèbre Profeſſeur d'Oxford en prépare une édition en deux volumes, avec des notes & des recherches ſur le ſiècle, la patrie & le nom de l'auteur. J'ai peine à croire qu'un Profeſſeur d'Oxford emploie ſi mal ſon temps & ſes veilles, & ſe conſume inutilement à prouver l'antiquité d'une pièce, qu'il eſt aiſé de reconnoître au premier coup-d'œil pour très-moderne. Au reſte cette petite ſupercherie ne tire point à conſéquence, & le Public la pardonnera

volontiers à l'interprète, pourvu que sa traduction soit bonne; je vais, Monsieur, vous en citer quelques endroits qui vous mettront à portée d'en juger.

Voici le discours du Prêtre *Chrysès* qui vient redemander sa fille. » Fils » d'*Atrée*, & vous, généreux vengeurs » de la Grèce, puissent les Dieux im» mortels livrer à vos coups la ville » de *Priam*; puissiez-vous retourner » dans votre patrie vainqueurs & » riches de ses dépouilles. Rendez, » rendez-moi une fille, tendrement » aimée, & recevez la rançon que je » vous offre; respectez dans son Prêtre » le fils de *Jupiter*, le Dieu qui lance » au loin d'inévitables traits ».

Puissent les Dieux, &c. Il falloit, pour la liaison du discours, *ainsi puissent les Dieux*: les particules μεν & δε qui sont dans le Grec l'indiquent assez. » Il dit, & tous les guerriers, » avec un murmure favorable, ac» cueillent son discours; tous veulent » qu'on cède à sa prière, & qu'on » accepte les trésors qu'il apporte; » mais l'orgueil d'*Agamemnon* se ré» volte & s'indigne, & par cette

» cruelle réponse il ajoute encore à » la dureté du refus ». Cette phrase, *mais l'orgueil d'Agamemnon se révolte & s'indigne*, est vague & peu exacte ; le Grec dit seulement, l'orgueil d'*Agamemnon* rejette cet avis ουκ ηνδανε. » Fuis, vieillard, fuis, & gardes que » mes yeux ne te rencontrent encore » sur ces rives : ni ton sceptre, ni tes » bandelettes ne pourroient te déro- » ber à mon ressentiment. Je ne te la » rendrai point que la vieillesse n'ait » flétri ses appas ; je veux qu'au sein » d'Argos, dans mon palais, loin de » sa patrie, elle tourne le fuseau & » serve sous mes loix. Pars, crains » d'allumer mon courroux, si tu veux » sauver tes jours. Il dit, le vieillard » tremblant obéit à ses ordres. Morne » & pensif, il suit le rivage de la mer » écumante ; enfin, quand il a laissé » loin derrière lui la flotte des Grecs, » il adresse cette prière au fils de » *Latone* ». *Enfin, quand il a laissé* &c., cette phrase est dure & traînante. Le Grec dit en deux mots ἀπάνευθε κιὼν *se retirant à l'écart*. » O Dieu, dont l'arc » d'argent lance les traits de la mort,

» Dieu puissant ! dont la force envi-
» ronne Chrysa & la divine Kylla,
» Dieu protecteur de Sminthe &
» de Ténédos, écoutes la prière de
» ton Prêtre. Si jamais j'ornai ton
» temple d'agréables festons, si l'o-
» deur de mes sacrifices a jamais pu
» te plaire, daignes exaucer mes voeux.
» Que tes fleches fassent payer aux
» Grecs les pleurs que je répands. Il
» dit, & le Dieu, du haut de l'O-
» lympe, entendit sa prière. Le
» coeur brûlant de courroux, il des-
» cend de la voûte azurée; son arc
» & son carquois sont sur ses épaules,
» ses traits, qui retentissent, *annoncent*
» *aux mortels sa présence & sa fureur*; il
» s'arrête loin encore de la flotte *dé-*
» *vouée à sa vengeance* ». *Annonçant aux*
mortels, &c. Il n'y a rien de cela dans le Grec. *Homère* dit que le Dieu irrité s'agitoit dans les airs avec tant de violence, que ses flèches retentissoient sur ses épaules. Le traducteur n'a pas rendu cet αὐτοῦ κινηθέντος. *Dévouée à sa vengeance* est aussi une épithète prêtée à *Homère*, qui en a déja assez.

. . . La querelle d'*Achille* & d'*Agamem-*

non est un des endroits de l'Iliade les plus vifs & les plus éloquens; en voici un morceau, dont *Racine* a transporté les plus beaux traits dans son Iphigénie.
» *Achille* lançant sur lui (*Agamemnon*) » de farouches regards, vil tiran, lui » dit-il, qui unis l'insolence à l'ava» rice, comment les Grecs *ont-ils pu* » *se soumettre à tes loix, & venir sur tes* » *pas combattre pour ta querelle?* que » m'avoient fait à moi les Troyens, » pour m'armer contre eux? jamais » dans la Phtiotide, ils n'ont enlevé » mes troupeaux, ni détruit mes mois» sons, les mers & les montagnes » *mettoient* entr'eux & moi un im» mense intervalle; c'est toi que nous » avons suivi, c'est pour venger l'hon» neur de *Ménelas* & le tien, que nous » avons juré la ruine de Troye. *Bar-* » *bare, & tu nous méprises*, & tu me » ménaces, moi, de m'enlever le prix » de mes travaux, le prix que les » Grecs ont accordé à ma valeur. Si » quelque ville Troyenne *cède à nos* » *efforts*, jamais je n'obtiens une ré» compense égale à la tienne, les dan» gers, les fatigues sont pour moi,

» mais quand il faut partager le butin, » on te comble de trésors. Moi, après » m'être épuisé dans les combats, *à* » *peine j'obtiens un prix léger, mais qui* » *du moins suffit à mes vœux.* Ah ! plu- » tôt que d'essuyer ici l'injustice & » les affronts, il vaut mieux retour- » ner dans sa patrie. Je pars, je te » laisse jouir de tous tes triomphes, » & dévorer en idée les richesses de » Troye ».

Comment les Grecs ont-ils pu, &c. Cette version n'est pas exacte. Il y a dans le Grec : comment quelqu'un des Grecs obéiroit-il avec zèle à tes ordres, lorsqu'il faut se mettre en marche ou combattre courageusement l'ennemi, &c. ce qui forme un sens fort différent. *Mettoient entr'eux* : il faut *mettent*, suivant le texte & le bon sens ; car le même intervalle subsiste toujours. *C'est toi que nous avons suivi* : toute cette phrase est traduite avec peu d'exactitude. En voici le sens littéral. » Mais nous t'avons suivi, homme im- » pudent, pour procurer ton avantage, » pour venger ton honneur & celui de » *Ménelas*, en combattant les Troyens,

» dont tu t'inquietes & te soucies fort » peu. » Ce vers :

Προς τρωων των ετι μετατρεπη ουδ' αλεγιζεις.

présente un sens fort clair. *Achille* reproche à *Agamemnon* qu'il est indifférent sur le succès de la guerre, & qu'il ne songe qu'à s'enrichir. Cependant le traducteur ne paroît pas l'avoir entendu, puisqu'il le rend ainsi : *barbare ! & tu nous méprises. .. Cède à nos efforts* : expression vague qui ne rend point l'expression Grecque επερσωσι pillent, ravagent. *A peine j'obtiens un prix léger.* Il y a ici un sens fort délicat, qui me paroît être échappé au traducteur. Voici ce que dit le Grec : Après m'être épuisé dans les combats, je retourne sur mes vaisseaux, remportant un prix léger, mais qui m'est cher ολιγοντε φιλοντε. *Achille* ne dit donc pas qu'il se contente du prix modique qu'on lui donne, mais qu'il est fort attaché à ce prix, & qu'il le chérit autant que s'il étoit fort considérable.

Voici la peinture d'*Ajax* marchant au combat contre *Hector.* » *Ajax* est » déja couvert d'acier : impatient, il

» s'élance sur l'arêne. Tel paroît le » Dieu de la Thrace au milieu des » mortels que le fils de *Saturne* livre » aux fureurs dévorantes de la dis» corde & de la guerre ; tel paroît » *Ajax*, le rempart des Grecs. *l'éclair* » *jaillit de ses yeux*, *le sourire de la* » *fureur est sur ses lèvres ; il marche* » *d'un pas altier*. Le fer étincelle dans » sa main. Les Grecs, en le voyant, » sont transportés d'espérance & de » joie, les Troyens frissonnent, *Hector* » lui-même sent son cœur palpiter & » *bondir étonné* ; mais il n'est plus » temps de trembler, il n'est plus » temps de fuir un rival qu'il a défié » le premier. *Ajax* approche : un » bouclier, semblable à une tour, » marche devant lui, impénétrable » rempart, &c. ». *Impatient il s'élance*, &c. Ces expressions ne conviennent guères au caractère ni à la masse énorme d'*Ajax* ; *Homère* ne lui donne pas la même impétuosité qu'à *Achille* : *impatient* n'est point dans le Grec, & σευατο signifie seulement : *il s'ébranle*, *il s'avance*. L'épithète de πελωριος donnée à *Mars*, & qui n'est

point rendue dans la traduction, le verbe εισι qui signifie seulement *aller*, prouvent évidemment qu'*Homère* a voulu peindre la démarche fière d'un guerrier gigantesque, plutôt que l'ardeur & l'impétuosité d'un jeune héros. *Tel paroît le Dieu de la Thrace . . . . tel paroît Ajax* : ces tours ne sont point élégans ; l'auteur a par-tout substitué le mot *paroît* au terme marcher, s'avancer ; & ce changement dénature le tableau d'*Homère*, qui veut peindre la marche d'*Ajax*. *L'éclair jaillit de ses yeux* : phrase précieuse qui appartient toute entière au traducteur. *Le sourire de la fureur est sur ses lèvres* : la fureur ne sourit point. *Homère*, par ce sourire, veut exprimer la fierté d'*Ajax*, sa confiance & son mépris pour l'ennemi, & non pas sa fureur. *Il marche d'un pas altier* ne rend point le μακρα βιβας, marchant à pas de géant ; *le fer étincelle dans sa main* : le Grec dit *agitant sa longue javeline* ; *bondir étonné* n'est point dans *Homère* : d'ailleurs ces deux expressions ne sont point faites pour aller ensemble, on ne bondit point d'étonnement. *Marche*

devant lui ; je ne sçais s'il faut applaudir au traducteur qui veut être ici plus poëtique & plus pittoresque qu'*Homère*. Le Poëte dit seulement : portant un bouclier semblable à une tour. Si l'image d'un bouclier qui marche paroît naturelle & vraiment grande, le traducteur en aura toute la gloire.

On distingue dans l'Iliade l'ambassade envoyée par *Agamemnon* à *Achille* pour fléchir sa colere : *Homère* donne en cet endroit des modèles de tous les genres d'éloquence. Voici le discours d'*Ulysse*, l'un des Ambassadeurs. Il est à la table d'*Achille*, & en lui présentant une coupe pleine de vin, il lui dit : » Je te salue, ô fils de *Pélée*.
» De la table d'*Agamemnon* nous avons
» passé à la tienne ; elle nous a offert
» la même magnificence & la même
» abondance, mais d'autres soins
» doivent occuper nos esprits. Oui,
» noble rejetton des Dieux, nous
» tremblons pour la Grèce. Nos yeux
» voyent l'abîme ouvert sous nos
» pas. Sans toi, sans le secours de ta
» valeur, la flamme peut-être va dé-

» vorer nos vaiſſeaux. Les Troyens
» & leurs alliés ſont au pied de nos
» tours. Les feux qu'ils ont allumés
» éclairent nos tentes, & déja leurs
» cris menacent notre flotte. *Jupiter*
» les ſeconde ; c'eſt pour eux qu'il
» lance ſa foudre & ſes éclairs. Yvre
» de la faveur céleſte, *Hector* s'aban-
» donne à ſa rage, &, dans ſes fou-
» geux tranſports, il défie les mortels
» & les Dieux ; il appelle l'aurore, il
» veut à ſa clarté briſer nos vaiſſeaux,
» y attacher la flamme, *& ſous leurs*
» *cendres anéantir la Grèce entière.* Je
» tremble, hélas ! que les Dieux n'ac-
» compliſſent ſes funeſtes menaces.
» Demain, oui, demain peut-être, un
» honteux deſtin, loin d'Argos, en-
» ſevelira, ſur les rives de Troyes, &
» les Grecs & leur gloire. Réveilles-
» toi, fils de *Thétis* ; viens, ah ! viens
» enfin nous arracher au fer de nos
» vainqueurs. Accablés, anéantis, tu
» nous pleureras un jour ; mais que
» nous ſerviront tes impuiſſans regrets?
» Songes, ſonges plutôt à repouſſer le
» malheur qui nous menace. *Pelée* ton
» père . . . . . ah ! ſouviens-toi de ſes

» derniers conseils, de ses derniers
» adieux : il t'envoyoit combattre sous
» les drapeaux d'*Atride*. O mon fils,
» te dit-il, en te serrant dans ses bras,
» laisse à *Junon* & à *Minerve* le soin de
» couronner ta valeur ; toi, dompte
» tes passions, maitrise ton humeur
» altière, la modération est la pre-
» mière des vertus. Fuis la discorde,
» le fléau des humains ; les Grecs ad-
» mireront ton courage, mais c'est à
» la douceur de ton caractère qu'ils
» accorderont leur amour & leurs
» respects. Tels étoient les conseils
» de ton père, *Achille*, & tu les ou-
» blies. Allons, du moins aujourd'hui,
» dépouille ta colère, & triomphe
» de toi-même, &c. ».

Le commencement de ce discours a quelque chose de traînant, particulièrement cette phrase : *de la table d'Agamemnon nous avons passé à la tienne*, qui est inutile. Voici ce que dit le Grec : Je te salue, ô *Achille* ; les festins ne nous manquent pas, la tente d'*Agamemnon* & la tienne nous offrent la même abondance ; mais les plaisirs de la table ne nous touchent

plus. *Et sous leurs cendres anéantir la Grèce entière*: image puérile & froide. *Homère* dit: il veut briser la proue de nos vaisseaux, il veut y porter la flamme & immoler les Grecs éperdus au milieu des tourbillons de fumée. Quelle image, Monsieur! Comme elle est vive & frappante! & comment le traducteur ne l'a-t-il pas sentie? *Pelée, ton père*.....: le traducteur fait souvent usage de ces points, qui sont devenus si fort à la mode; mais je ne sçais si cette méthode moderne devroit être employée dans une traduction d'*Homère*. Les anciens ne connoissoient point l'art de faire deviner ainsi leurs pensées avec des points, & le Poëte, qui, parmi nous, a le mieux peint les mouvemens du cœur, ne s'est point servi d'un tel secours; on ne trouve, dans toutes ses Tragédies, que ce seul vers:

Qui depuis... Rome alors estimoit ses vertus.

Il est plus aisé de mettre des points sur le papier, que d'exprimer un sentiment. *Les Grecs admireront ton cou-*

rage, *mais*, &c. Le traducteur exprime ici fort inutilement ce qui est sous-entendu dans *Homère*, qui dit seulement : fuis la discorde funeste, & tu seras honoré de tous les Grecs.

Outre les taches légères que je viens de vous faire remarquer dans ces différens morceaux, il y règne, ainsi que dans tout le reste de la traduction, un défaut plus essentiel ; c'est un style brusque, haché & sautillant : la coupe des phrases est presque toujours uniforme, elles ont presque toutes la même cadence & les mêmes chûtes. De-là, il résulte une monotonie fatigante, qui produit nécessairement le dégoût & l'ennui. Dans un Poëme aussi long, il faut, pour soutenir & fixer l'attention, une harmonie très-variée, quelque chose de doux, de facile & de moëlleux dans le style, qui attache & qui intéresse le lecteur sans jamais le lasser. Une traduction d'*Homère* devroit être écrite dans le goût du *Télémaque* ; par-tout de l'élégance & du naturel ; jamais de tours forcés, point de ces inversions dures & choquantes, telles que s'en permet sou-

vent

vent le nouveau traducteur ; en voici quelques exemples, pris au hasard. *Jupiter te fit de ses faveurs un inégal partage. Entre nous & la flotte, laissons-le s'engager. Des rayons du jour, ils égalent la splendeur. Mérops étoit de tous les devins le devin le plus fameux. De ces traits, le moindre coup est la mort, dès qu'ils le touchent un malheureux expire. De son trône il s'élance*, &c. &c. Ces inversions sont d'autant plus vicieuses, que presque toujours l'ordre naturel de la phrase feroit autant & plus d'effet; on ne doit se permettre, sur-tout dans la prose, ces tours extraordinaires, qu'en faveur d'une grande beauté qui en résulte.

Vous sçavez, Monsieur, que *Boileau*, dans sa traduction de *Longin*, a rendu en très-beaux vers quelques morceaux d'*Homère* : je ne fais pas un crime au traducteur d'en avoir profité ; mais il eut dû se servir de la liberté de la prose pour réformer quelques endroits que la contrainte de la versification n'a pas permis à *Boileau* de rendre exactement. Par exemple, il traduit ainsi ces vers, où le Poëte

Grec représente le char de *Neptune* volant sur la surface des eaux. » Du » sein de leurs grottes profondes, les » pesantes baleines s'élèvent & bon- » dissent autour de leur Roi : *par un* » *doux frémissement la mer atteste sa pré-* » *sence ; les flots sous son char se cour-* » *bent & s'abaissent* ». Ces deux phrases sont employées pour rendre trois mots d'*Homère* qui signifient *la mer s'entr'ouvre de joie*, & cependant elles n'en expriment pas nettement le sens.

Je finis, Monsieur, ces observations par les plaintes d'*Achille*, qui déplore la mort de *Patrocle*, morceau plein de sentiment, & que le traducteur a rendu heureusement. » O de mes amis le » plus cher & le plus malheureux ! » c'étoit toi qui dans ma tente apprê- » tois mes repas, quand les Grecs al- » loient porter aux Troyens la terreur » & la mort. Sanglant, déchiré, tu » reposes maintenant sur ce lit funèbre » Accablé de ma perte, je ne m'asseoi- » rai point à cette table où tu n'es » plus ! ..... Jamais il ne sera pour » moi un coup plus cruel & plus

» affreux ; non, la mort même d'un » père . . . . . . Hélas ! seul au fond de la » Thessalie, ce père déplorable, peut-» être en ce moment, *pleure l'absence* » *de son fils*, *condamné à combattre* sur » une terre étrangère pour la trop fu-» neste *Hélène*. Mon fils, mon cher » *Néoptolême* . . . . . Si pourtant il vit » encore . . . . . Sa perte ne seroit pas » pour moi plus amère que la tienne ; » je m'étois flatté que je périrois seul » sur ces bords, loin de nos heureux » climats ; j'espérois que des rives de » Scyros tu conduirois mon fils au » sein de la Phtiotide, que tu lui re-» mettrois mes trésors & mes captives, » que toi-même tu le placerois au » trône de ses ayeux . . . . Oui, sans » doute, *Pelée* a cessé de vivre, ou, » courbé sous le poids des ans, acca-» blé de douleurs & d'ennuis, ses » yeux pour se fermer n'attendent » plus que l'affreuse nouvelle de mon » trépas ».

Pleure l'absence, &c. Le traducteur, en cet endroit, ne me paroît pas avoir saisi le tour expressif & touchant dont

Homère s'eſt ſervi : *Pleure l'abſence de ſon fils ; & moi, dans une terre étrangère, je ſuis condamné à combattre*, &c. Au reſte, ce morceau eſt très-bien traduit ; la ſuite ne mérite pas moins d'éloges, à quelques légers défauts près. » . . . . .
» Déjà les Grecs s'apprêtent aux com- » bats. *Minerve* a verſé, au ſein du héros, » le nectar & l'ambroiſie ; ſon courage » eſt armé d'une nouvelle vigueur . . . » des flots de guerriers s'élancent hors » de leurs tentes. Telle, au ſouffle des » Aquilons, la neige, du ſein des » nues, s'épanche ſur la terre. Les » panaches menaçans flottent dans les » airs, les cuiraſſes, les boucliers, » les javelots étincellent. *La terre plus* » *riante* s'embellit de leur éclat & gé- » mit ſous les pas des guerriers. *Achille*, » au milieu d'eux, s'arme pour le car- » nage ; *ſes lèvres frémiſſent & appellent* » *la vengeance*, de ſes yeux partent » des éclairs, *avant-coureurs du trépas*. » La douleur & la rage habitent dans » ſon cœur. Impatient d'égorger les » Troyens, il ceint l'armure ſuperbe » que lui avoit forgé *Vulcain* ». La

terre *plus riante* : cette expression est impropre. On dit que la terre est riante, lorsque le Printemps la couvre de gazons & de fleurs ; mais il s'agit ici de l'éclat des armes réfléchi par la terre. Le traducteur a voulu rendre le γελασσε δε παρα πασι χθων La terre à l'entour rioit ; c'est-à-dire, brilloit de l'éclat de l'airain. Les Grecs se servent du terme γελαι *rire*, pour exprimer l'effet de la lumière ; c'est ainsi qu'*Héliodore*, au commencement de son roman, dit : ημερας αρτι διαγελωσης le jour commençoit à *sourire* ; c'est-à-dire, à paroître, à briller. *Ses lèvres frémissent & appellent la vengeance.* *Homère* ne dit point de si jolies choses, & n'a pas besoin qu'on lui prête de l'esprit. Il y a dans le Grec τȣ και οδοντων καναχη πελε ce qui veut dire à la lettre : on entendoit craquer ses dents. *Avant-coureurs du trépas* doit être mis aussi sur le compte du traducteur, qui se permet trop souvent d'embellir *Homère*.

En général, cette traduction est exacte & soignée ; l'auteur a rendu avec

aſſez de courage tous les détails d'*Homère* ; mais il ne paroît pas avoir aſſez bien ſaiſi l'eſprit & le caractère de ce Poëte des graces ; il n'a qu'un ton & qu'une manière ; il ne ſçait point d'une voix légère,

Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Toujours roide, toujours guindé, il traduit le récit le plus ſimple & le plus commun, comme il feroit une deſcription de bataille ou un diſcours véhément. Son ſtyle eſt précis, mais ſec ; vigoureux & fort, mais âpre, auſtère & raboteux. Il a plus de nerf que d'élégance, & il eſt rapide ſans être harmonieux ni coulant ; mais ces défauts cependant n'empêchent pas que cette traduction ne ſoit préférable à toutes celles qu'on a données au Public juſqu'à ce jour.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

*Les Nuits attiques d'Aulugelle, traduites pour la première fois; accompagnées d'un Commentaire, & distribuées dans un nouvel ordre. Par M. l'Abbé de V****, 2 volumes in-12 reliés, 6 liv. A Paris, chez Dorez, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; & à Bruxelles, chez J. L. de Boubers, Libraire, Marché aux herbes.*

VOUS avez lu, sans doute, Monsieur, les Nuits attiques d'*Aulugelle*; elles ont dû vous faire le plus grand plaisir, soit par l'utilité des objets que l'auteur y rassemble, soit par la variété des anecdotes piquantes, dont il a semé son ouvrage. Il est bien étonnant qu'on ait songé si tard à nous en donner une traduction; celle que je vous annonce, est certainement la première, & fait honneur aux talens de M. l'Abbé de *V**** qui paroît réu-

nir à beaucoup de goût, une connoiſſance profonde de la langue des Romains; langue aujourd'hui peu cultivée, peut-être parce que les bons eſprits deviennent fort rares, & que la République des lettres n'a qu'un très-petit nombre de citoyens véritablement inſtruits. Je n'entrerai point dans le détail affligeant des cauſes de cette fatale décadence; je me contente, en ce moment, d'appliquer à notre ſiècle ce que *Claudien* diſoit du ſien: *Auguſte eſt au ſéjour des Dieux, & Rome eſt perdue.*

Avant de vous donner une idée de l'ouvrage d'*Aulugelle*, je vais, ſelon mon uſage, vous tracer en peu de mots le précis de ſa vie. *Aulugelle*, philoſophe, homme de lettres & Grammairien, iſſu d'une famille conſulaire, fleuriſſoit à Rome, ſa patrie, ſous le règne de l'Empereur *Adrien*. Après avoir étudié les Belles-Lettres, la Juriſprudence & la philoſophie ſous les maîtres les plus habiles, il fit un voyage en Grèce, ſelon la coutume des jeunes gens de qualité, pour étendre & perfectionner les connoiſſances qu'il

avoit puisées dans les écoles Romaines.

Ce fut à Athènes qu'il se lia d'amitié avec le célèbre *Atticus Hérode*, l'homme le plus éloquent, & l'un des sages les plus distingués de son siècle ; les conversations fréquentes qu'il eut avec cet illustre consulaire, & dont *Aulugelle* rapporte une partie, achéverent d'affermir en lui le goût des études solides, l'amour du devoir, & l'attachement inviolable aux grands principes de la morale, dont il se fait un plaisir de répandre les leçons dans le cours de ses *Commentaires*. Pour ne point se distraire de ses études, & pour se dérober aux plaisirs bruyans d'une ville, alors célèbre par ses désordres, *Aulugelle* avoit coutume de se retirer dans une petite campagne aux portes d'Athènes ; c'est-là qu'il conçut le plan de son recueil, & qu'il en rassembla les premiers matériaux. Le dessein de former un volume, qui pût contribuer à l'éducation morale & littéraire de ses enfans, mit la plume à la main de ce bon père, toutes les fois que la Nuit, qui, en hiver, couvre de bonne heure les

terres de l'Attique, le rendoit à sa solitude. C'est ce qui le détermina à intituler cet ouvrage : *Nuits attiques*, *Noctes Atticæ*.

De retour à Rome, *Aulugelle* reprit son projet. Cet homme sans ambition, de mœurs douces & honnêtes, presqu'uniquement livré à l'étude des lettres & de la philosophie, étoit lié avec les personnes les plus distinguées, sur-tout avec celles qui s'étoient fait un nom dans les sciences & la littérature. *Favorin*, cet illustre philosophe, que l'Empereur *Adrien* honoroit de son amitié, fut le sçavant qu'*Aulugelle* cultiva le plus assidûment, & nous devons au Recueil du Disciple quelques fragmens très-curieux & très-éloquens du maître. Ayant été choisi dans sa jeunesse par les prêteurs, pour juger les causes privées, il s'adressa à son ami, dans le dessein de se former aux grands principes de la judicature ; & l'on peut voir, dans le compte qu'il rend d'une cause portée à son Tribunal, l'idée qu'il avoit de cette fonction, la plus auguste & la plus sainte après le

miniſtère des Autels. Les lumières & l'intégrité que le nouveau Juge fit paroître en cette occaſion, engagerent, quelques années après, les Conſuls à lui confier l'adminiſtration de la juſtice publique, pendant les calendes.

Ce fut ainſi qu'il partagea ſon temps entre les fonctions du barreau & ſes études particulières. La mort le ſurprit au commencement du règne de *Marc-Aurèle*, lors même qu'il finiſſoit le vingtième livre de ſes Commentaires, & qu'il ſe préparoit à les augmenter; il ne nous en reſte que dix-neuf, avec le titre des Chapitres du huitième livre, dont le texte eſt perdu.

Cet ouvrage, échappé en grande partie aux ravages des temps & de la barbarie, a reçu une infinité d'éloges. *Saint-Auguſtin*, *Eraſme*, *Jules Scaliger*, le père *Vavaſſeur*, *Bayle*, & tous les ſçavans ſe réunirent pour en relever l'agrément & l'utilité, & le placer au nombre des livres claſſiques. Les doctes auteurs des diſſertations rapportées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, & le Préſi-

dent *de Montesquieu* le citent presqu'à chaque page ; & de tous les écrivains qui ont travaillé à l'Histoire Ancienne de la Grèce ou de Rome, il n'en est pas un seul qui n'ait lu les *Nuits Attiques*, & qui n'en ait profité.

Ce Recueil est le fruit des lectures de l'auteur & de ses entretiens, avec les personnes de son siècle les plus distinguées par leur naissance, leurs emplois, leurs lumières & leur amour pour les belles connoissances. *Aulugelle* avoit coutume tous les jours de transcrire les morceaux intéressans qu'il rencontroit dans une lecture immense, & qui lui paroissoient propres à former l'esprit ou le cœur ; ainsi que les dissertations littéraires, philosophiques, historiques ou critiques, qu'il entendoit dans le commerce des Sçavans qu'il avoit coutume de fréquenter.

Il est vrai que le style & la latinité d'*Aulugelle* n'ont ni cette élégance, ni cette pureté qui caractérisent le siècle de *Cicéron*, d'*Horace* & de *Virgile* ; mais ce défaut, dont on ne s'apperçoit point dans la traduction,

n'empêche pas que sa manière de conter une anecdote, d'exposer une dissertation, ou d'examiner quelque point de philosophie ou de littérature ne soit intéressante, vive, piquante, instructive & à la portée du plus grand nombre des lecteurs.

Je vais actuellement Monsieur, vous transcrire quelques morceaux de cette traduction, où j'ai trouvé, en général, autant d'élégance & de netteté, que d'exactitude & de précision : La comparaison de l'éloquence de *Gracchus* avec celle de *Cicéron* mérite de fixer l'attention d'un vrai littérateur.

» Personne ne nie, dit *Aulugelle*, » que *Gracchus* n'ait été un Orateur » plein de force & de véhémence ; » mais comment peut-on ajouter, » avec quelques littérateurs, que le » Tribun est plus pressant, plus châtié, » plus abondant que le Consul ?

» Je lisois, il y a peu de jours, la » harangue du premier sur la promul- » gation de certaines loix. L'illustre » fils de *Cornélie* y déploie tout son » talent pour peindre au peuple,

» ſous les couleurs les plus révoltantes ;
» l'outrage fait à ſa dignité, par le
» ſupplice de *M. Marius*, de quelques
» autres citoyens diſtingués des villes
» municipales d'Italie, que les Magiſ-
» trats Romains avoient oſé faire
» battre de verges.

» *Dernièrement*, dit-il, *le Conſul*
» *arrive à Théane ; ſon épouſe eut le*
» *caprice d'aller au bain des hommes. M.*
» *Marius ordonna au Queſteur de la*
» *ville de faire ſortir ſur le champ tous*
» *ceux qui étoient actuellement dans*
» *l'eau. Cette méchante femme ſe plai-*
» *gnit à ſon mari qu'on l'avoit fait*
» *attendre long-temps, & que le bain*
» *n'étoit pas propre. A l'inſtant un po-*
» *teau parut dans la place publique ;*
» *on y traîna Marius, un des citoyens*
» *les plus illuſtres de Théane, ſes vête-*
» *mens lui furent arrachés, & on le*
» *battit de verges. Les habitans de Ca-*
» *lènes, informés de cette injurieuſe*
» *cruauté, porterent une loi qui défendit*
» *à tout citoyen de paroître au bain lorſ-*
» *qu'un Magiſtrat Romain ſera dans leur*
» *ville. A Ferentinum, le Préteur Ro-*
» *main, pour la même raiſon, voulut*

» *faire arrêter les Questeurs ; l'un se pré-*
» *cipita au bas d'un mur, l'autre fut*
» *saisi & livré aux verges du Licteur.*

» La concision, l'élégance & la
» politesse de ce style est digne d'é-
» loge, sans doute, il ressemble assez
» au style simple & facile de la Co-
» médie ; mais en peignant une bar-
» barie & une atrocité pareilles, en
» découvrant à la République, & les
» plaies de *Marius* & l'ignominie qui
» en rejaillit sur la majesté de son nom,
» où sont ces images fortes & pathé-
» tiques ? où sont ces accens pitoya-
» bles & attendrissans ? où sont ces
» traits accélérés & pénétrans, qui
» vont allumer l'indignation & la
» fierté ? où sont enfin, où sont ces
» tours, qui, réunissant la force à
» l'énergie, vont porter l'émotion &
» la pitié au fond de l'ame la plus
» insensible ?

» Autre tableau de *Gracchus. Vou-*
» *lez-vous, citoyens, vous former une*
» *idee du luxe & de la cruauté de la fleur*
» *de votre jeunesse, je n'en citerai qu'un*
» *exemple : un Asiatique, qui, touchant*
» *encore à ses premiers lustres, n'étoit*

» *pas en âge d'exercer des magistratures,*
» *fut envoyé, il y a peu d'années, de*
» *cette province, avec le titre d'Ambas-*
» *sadeur. Il se faisoit porter dans une*
» *litière très-douce. Sur sa route se pré-*
» *sente un pâtre de la lie du peuple de*
» *Venusie, qui, ne sçachant devant qui*
» *il parloit, demande en riant si c'étoit*
» *un mort qu'on portoit à la sépulture.*
» *Le jeune efféminé eut à peine entendu*
» *ces paroles, qu'il fait arrêter sa litière;*
» *ses esclaves, par son ordre, s'arment*
» *des courroies qui y étoient attachées,*
» *& ils en frappent ce malheureux jus-*
» *qu'à le faire expirer sous les coups.*
» Pour moi, il me semble que cette
» manière froide de peindre une bru-
» talité aussi révoltante, ne s'éloigne
» en rien du ton d'une simple conver-
» sation.

» Mais lorsque dans une cause pa-
» reille, *Cicéron* présente à la Répu-
» blique l'image outrageante de ses
» citoyens, qui, malgré le droit in-
» violable de leurs personnes, & la
» sainteté de leur caractère, malgré la
» protection des loix & leur inno-
» cence, sont, les uns battus de verges,

» les autres livrés au dernier supplice, » ah! Dieux! quelles plaintes tou» chantes! quelle abondance de lar» mes il fait couler! avec quelle cha» leur & quelle vérité il place tous les » objets sous les yeux! comme il » souffle, comme il enflamme dans » tous les cœurs la haine & l'indi» gnation! En vérité, toutes les fois » que je relis cet endroit, il me semble » que je suis présent à cette scène » affreuse, que j'entends parler cet » odieux Magistrat, & mes oreilles » retentissent encore des cris & des » plaintes de ces victimes infortunées. » Je me plais à transcrire, de mémoire, » ce morceau aussi fidellement qu'il » m'est possible.

» *Verrès, respirant la fureur & la bar» barie, se transporte à la place publique;* » *ses yeux étinceloient de rage, la cruauté* » *étoit peinte dans tous ses traits. Les* » *spectateurs tremblans attendoient quelle* » *seroit l'issue de cette démarche, & ce* » *qu'il alloit ordonner. Il fait saisir tout-* » *à coup un homme, on le dépouille, on* » *l'attache au bois infâme, il est battu* » *de verges.* Ces mots seuls *on le dé-*

» *pouille, on l'attache, il est battu de*
» *verges*, excitent avec tant de viva-
» cité le frémissement & l'horreur,
» qu'on diroit qu'il n'est pas question
» d'un récit, mais de la réalité même.

Parmi les faits intéressans dont l'ouvrage d'*Aulugelle* est rempli, l'histoire d'*Androclus* & d'un lion, répétée & défigurée dans nos vieux conteurs, m'a paru aussi touchante que noblement écrite, la voici:

» On donnoit au peuple, dit *Appion*,
» surnommé *Plistonice*, dans le grand
» cirque, le spectacle d'un combat de
» bêtes, dans le plus grand appareil;
» comme je me trouvois à Rome, j'y
» courus. Les barrières levées, l'arène
» se couvre d'une foule d'animaux
» frémissans, monstres affreux, tous
» d'une hauteur & d'une férocité ex-
» traordinaires. On vit sur-tout bon-
» dir des lions d'une grandeur prodi-
» gieuse. Un seul fixa tous les regards.
» Une taille énorme, des élancemens
» vigoureux, des muscles enflés &
» roidis, une crinière flottante & hé-
» rissée, un rugissement lourd & ter-
» rible faisoient frémir tous les rangs

» des spectateurs. Parmi les malheu-
» reux, condamnés à disputer leur vie
» contre la rage de ces animaux affa-
» més, parut un certain *Androclus*,
» autrefois esclave d'un Proconsul:
» Dès que le lion l'apperçoit, dit
» l'Ecrivain, il s'arrête tout-à-coup;
» frappé d'étonnement, il s'avance
» d'un air adouci, comme s'il eût
» connu ce misérable; il l'approche en
» agitant la queue d'une manière sou-
» mise, comme le chien qui cherche à
» flatter; il presse le corps de l'esclave
» à demi mort de frayeur, & léche
» doucement ses pieds & ses mains.
» Les caresses de l'horrible animal
» rappellent *Androclus* à la vie; ses
» yeux éteints s'entrouvrent peu à
» peu, ils rencontrent ceux du lion;
» alors, comme dans un renouvelle-
» ment de connoissance, vous eussiez
» vu l'homme & le lion se donner
» les marques de la joie la plus vive
» & du plus tendre attachement.
» Rome entière, à ce spectacle, poussa
» des cris d'admiration; & *Cesar* ayant
» mandé l'esclave: pourquoi, lui dit-
» il, es-tu le seul que la fureur de ce

» monstre ait épargné ? Daignez m'é-
» couter, Seigneur, répondit *Andro-*
» *clus*, voici mon aventure.

» Pendant que mon maître gouver-
» noit l'Afrique, en qualité de Pro-
» consul, les traitemens injustes &
» cruels que j'en essuyois me forcè-
» rent enfin de prendre la fuite ; &
» pour échapper aux poursuites d'un
» maître qui commandoit en ce pays,
» j'allai chercher une solitude inac-
» cessible parmi les sables & les dé-
» serts, résolu de me donner la mort
» de quelque manière, si je venois à
» manquer de nourriture. Les ardeurs
» intolérables du soleil, au milieu de
» sa brûlante carrière, me firent cher-
» cher un asyle, je trouve un antre
» profond & ténébreux, je m'y cache.
» A peine y étois-je entré, que je vis
» arriver ce lion ; il s'appuyoit doulou-
» reusement sur une pate ensan-
» glantée, la violence de ses tour-
» mens lui arrachoit des rugissemens
» & des cris affreux. La vue de ce
» monstre, rentrant dans son repaire,
» me glaça d'abord d'horreur, mais
» dès qu'il m'eût apperçu, je le vis

» s'élancer avec douceur ; il approche , me présente sa pate , me montre sa blessure , & semble me demander du secours. J'arrache une grosse épine, enfoncée entre ses griffes ; j'osai même presser la plaie & en exprimer tout le sang corrompu ; enfin pleinement remis de ma frayeur, je parvins à la purifier & à la dessecher. Alors l'animal soulagé par mes soins , & ne souffrant plus, se couche, met sa pate entre mes mains, & s'endort paisiblement.

» Depuis ce jour, nous avons continué à vivre ensemble pendant trois ans dans cette caverne. Le lion s'étoit chargé de ma nourriture, il m'apportoit exactement les meilleurs morceaux des proies qu'il avoit déchirées. N'ayant point de feu , je les faisois rôtir aux plus grandes ardeurs du soleil. Cependant la société de cet animal , & ce genre de vie commençant à m'ennuyer, je choisis l'instant où il étoit allé chasser , je m'éloigne de la caverne ; & après trois jours de

» marche, je tombe entre les mains
» des soldats. Ramené d'Afrique à
» Rome, je parus devant mon maître,
» qui, sur le champ, me condamna
» à être dévoré ; & je pense que ce
» lion, qui, sans doute, fut aussi pris,
» me témoigne actuellement sa recon-
» noissance.

» Tel est le discours qu'*Appion* met
» dans la bouche d'*Androclus* ; sur le
» champ on l'écrit, & on en fait part
» au peuple. Ses cris redoublés ob-
» tinrent la vie de l'esclave, & lui
» firent donner le lion. On voyoit
» *Androclus*, continue l'auteur, te-
» nant son libérateur attaché à une
» simple courroie, marcher au milieu
» de Rome, & le peuple enchanté le
» couvroit de fleurs & le combloit de
» largesses, en s'écriant : *voilà le lion*
» *qui a donné l'hospitalité à un homme* ;
» *& voilà l'homme qui a guéri un lion* ».

Que ne puis-je, Monsieur, mettre
sous vos yeux une longue & sçavante
dissertation de *Favorin* & de *Sextus*
Cæcilius, Jurisconsulte Romain sur
la loi des douze tables ! vous vous
appercevriez, à la lecture de ce dia-

logue, combien on est loin de posséder l'esprit de ce code fameux, devenu la base de presque toutes les législations modernes. Je vous invite à lire attentivement ce morceau, dont je vais transcrire un article. C'est *Favorin* qui parle, & qui paroît blâmer quelques-unes des loix décemvirales.

» J'ai dit enfin que, dans le recueil » des douze tables, certaines loix » étoient impraticables. Ne parlons » que de celle du talion, en voici les » termes, si je ne me trompe : *si quel-* » *qu'un casse un membre à un autre,* » *& qu'il refuse de s'accommoder avec* » *lui, qu'autant lui en soit fait.* Outre » la cruauté qu'enferme cette permis- » sion de vengeance, il est quelque- » fois absolument impossible que la » règle puisse avoir son effet. D'abord » quelle espèce de compensation & d'a- » doucissement pour un homme à qui » l'on a rompu un membre, de lui » permettre d'en faire autant à celui » qui l'a blessé ? d'ailleurs, il peut se » trouver un cas fort embarrassant, » celui d'un homme qui, par impru-

» dence, a rompu ce membre : pour » qu'alors le talion soit exact, il faut » que l'imprudence répare ce qu'elle » a fait ; car il n'y a point de parallèle entre un dommage que le hasard occasionne & celui que la passion se permet. Comment donc s'y » prendra dans cette circonstance le » citoyen lésé, à qui la loi ne permet, » pour se venger, que de porter des » coups par hasard ? Supposons, si » vous le voulez, que le crime ait » été commis de propos délibéré, le » coupable ne souffrira pas qu'on lui » rende pis qu'il n'a fait. Or, je ne » connois aucune mesure bien précise » à laquelle on puisse s'en rapporter » en pareille occasion, & s'il arrive » que l'offensé s'emporte au de-là des » bornes du talion, on verra donc » s'élever une contestation aussi pleine » d'atrocité que de ridicule : on verra » celui qui d'abord étoit criminel » actionner l'autre à son tour, & une » réciprocité de talion s'établir & se » perpétuer à l'infini ».

En feuilletant les Nuits Attiques d'*Aulugelle*, vous trouverez, Monsieur,

sieur, une excellente dissertation sur l'astrologie, un morceau très-curieux sur l'usage du vin, des traits & des anecdotes piquantes qui servent à l'éclaircissement de l'histoire de l'ancienne philosophie, des mœurs, de la législation, du sacerdoce, de la milice & de la politique Romaine. Mais ce qui rend sur-tout les Commentaires d'*Aulugelle* infiniment précieux aux connoisseurs, c'est qu'ils nous ont transmis des fragmens curieux & intéressans de plusieurs ouvrages de l'antiquité, dont nous ne connoissions que les titres, & qu'on ne trouve que dans ce Recueil : par exemple, des morceaux du fameux tribun *Gracchus*, de *Caton* le Censeur, & de quelques autres personnages, également célèbres par leur éloquence, & l'intégrité de leurs mœurs ; ensorte que si quelque jour la littérature recouvre ces trésors, comme les fables de *Phèdre* furent retrouvées dans le 16e siècle, elle ne pourra s'assurer de l'authenticité de ces originaux, qu'en les comparant aux extraits consignés dans l'ouvrage d'*Aulugelle*. Le mérite

& les difficultés vaincues de cette traduction, si pénible à tant d'égards, n'est pas le seul bienfait que nous devons à M. l'Abbé *de V****, le nouvel ordre qu'il a mis dans les matières, mérite encore les plus justes éloges. Les articles d'histoire, de philosophie, de morale, de jurisprudence & de littérature qui, dans l'original, se trouvent pêle mêle & sans aucune liaison, sont distribués, & classés dans cette version, dans autant de livres qui portent ces différens titres. Le Commentaire qu'on y a joint, & qui m'a paru renfermer des choses très-curieuses & très-instructives, donne au lecteur tous les éclaircissemens qu'il peut desirer, pour la parfaite intelligence d'un auteur qui traite de matières aussi éloignées de nos mœurs & de nos idées actuelles.

M. l'Abbé *de V**** va publier un troisième volume, qui renfermera tout ce qui n'a pu entrer dans les deux premiers, & qui servira à complétter sa traduction de tout ce qui nous reste d'*Aulugelle*. Il seroit encore à desirer qu'il voulût s'occuper ensuite

d'une verſion de *Macrobe*, dont les *Saturnales* traitent à peu-près des mêmes objets qu'*Aulugelle*; ce ſont deux tableaux des mœurs & des inſtituts de Rome, pris de différents points de vue : celui-ci écrivoit ſous le règne d'*Adrien*, & l'autre ſous celui de *Théodoſe*.

Je ſuis &c.

LETTRE XV.

Lettre d'une Dame de l'Académie des Arcades de Rome, à M. S. D. P. au ſujet de la Comédie du Malheureux imaginaire.

J'AI paſſé ſix mois à Paris ; me voilà ſur le point de mon départ : mais, avant de m'en aller, il me prend une fantaiſie de dire, bien ou mal, tout ce que j'ai ſur le cœur.

Je ſuis Académicienne auſſi, & à moins de frais qu'un de vos Journaliſtes, dont la petite feuille me tombe

entre les mains. Je n'ai jamais écrit une ligne : je n'ai point dénigré les uns, encensé les autres, ni sur-tout dit du bien de moi ; & avec tout cela, je ne laisse pas d'avoir été choisie par un corps très-respectable, sans qu'aucune cabale s'en soit mêlée. Je m'intéresse, car j'ai une très-bonne ame, à l'honneur de tous les Académiciens du monde ; & je plains, de bien bonne-foi les vôtres, de ce qui leur arrive. Quoi ! des *Voltaires*, des *Buffons*, des *Gressets*, ont pour confrère, un Monsieur, qu'il faut prendre en pitié ; (car il seroit trop fort de le haïr,) un petit personnage, qui fatigue, qui attriste, & qui voudroit bien offenser. Tenez, Monsieur, l'Académie des Arcades, quoique nous y soyons bien plus de quarante, n'offre rien de semblable : j'y ai vu, (je conviens que les femmes y sont admises,) de l'aménité, de la douceur, de la politesse ; des critiques lumineuses, jamais outrageantes, toujours utiles ; la vérité, sous la forme la plus aimable, faisant honneur à ceux qui la disent, & ne blessant point ceux qu'elle

éclaire. Mais sans respect pour soi, sans égard pour les autres, s'aveugler volontairement, être toujours de mauvaise foi, lorsqu'on est (de l'aveu de l'Univers) un écrivain très-médiocre, affecter un ton qui n'iroit pas même à la supériorité ; si l'on apperçoit quelquelques défauts, les supposer tous ; s'irriter des succés, nier qu'ils existent, ou contester qu'ils soient justes, trancher, décider, prononcer, sans pudeur & sans discernement : s'admirer, se louer, tromper le public, après l'avoir ennuyé ; voilà de ces choses, qui mettroient en colère, si le mépris ne sauvoit pas. Revenons à mon sujet, c'est-à-dire, au Gazetier Académicien, qui lance des arrêts foudroyans. Le dernier de tous, & l'un des plus absurdes, est celui qui concerne le *Malheureux imaginaire*. Ecoutons ce que qu'on nous raconte ; & comptons les infidélités.

Le *MALHEUREUX IMAGINAIRE*, *si mal accueilli, la première fois, a été reçu, avec un peu plus de faveur, aux représentations suivantes*. Un peu plus de faveur, n'est pas le mot. L'auteur

appellé à grands cris, des applaudiſſemens unanimes, qui partoient, en même temps de toute la ſalle; tel fut le ſort de celui-ci, lorſqu'on voulut bien l'écouter. Suivons l'*Ariſtarque*.

Au premier mot, que dit Madame de Thémine, *le Duc prend de l'humeur, de l'ombrage, des ſoupçons, répond avec une aigreur ironique & inſultante.* L'*Ariſtarque* ſe trompe. Le Duc n'eſt point aigre, il n'eſt point ironique, il n'eſt point inſultant; il n'y a pas un mot de tout cela dans la pièce; au contraire, *Sémours* ne parle jamais à la Marquiſe, qu'avec la plus extrême ſenſibilité...

. . . . A votre voix, Madame,
La perſuaſion a paſſé dans mon ame;
Et même, en ce moment, dans ce cœur agité,
Je ſens couler la joie & la ſécurité.
Oui; près de vous, j'eſpère, & je reſpire encore:
Avide du bonheur, j'en apperçois l'aurore.

Sont-ce là des propos aigres, ironiques, inſultans? la Marquiſe lui

apprend que d'*Epermont* lui a présenté le Marquis de *Florville*, qu'on lui a peint estimable : il répond, sans la moindre aigreur, & même sans y mettre l'expression de la jalousie :

D'après votre récit, je le crois très-aimable :
Est-il jeune ? — Vingt ans à peu-près. — Oh ! vingt ans !
Les hommes de cet âge ont beaucoup d'agrémens.

Ce dernier vers n'est que gai, & rentre malgré cela, dans le caractère inquiet du personnage. Voilà pourtant, surquoi se fâche le grand Arbitre. *Il faut*, dit-il, que *Sémours* croie sa maîtresse un monstre *de fausseté ; il la désole, & paroît insensible à sa douleur, ce n'est pas ainsi que la Nature est faite ; & ce n'est pas ainsi, qu'on fait des Comédies.* Moi, je lui répondrai : *ce n'est pas ainsi, que Justice est faite ; & ce n'est pas ainsi qu'on fait des critiques.* Revenons.

Le caractère de Madame de Thémine *n'est pas mieux tracé :* (tout à l'heure, c'étoit une femme char-

mante,) *il la surprend, une lettre à la main : nouveaux soupçons sur Florville ; nouvelles insultes.* Depuis quand, une inquiétude jalouse, une sorte de défiance de soi, est-elle une insulte, pour la femme qu'on aime ? Il me semble que l'agréable auteur de ces observations n'est pas plus instruit de la marche du cœur, que de celle de l'honnêteté. *Madame de Thémine se pique, & le confirme dans son erreur, en lui déclarant, avec dépit, qu'en effet, elle aime Florville ; & le Duc la prend au mot, & part de-là, pour se désespérer pendant trois actes.*

Oh! pour le coup, l'*Aristarque* s'écarte un peu trop de la vérité. Madame de *Thémine* ne se pique point: ce n'est point, au moment de la lettre, qu'avec un dépit mêlé de douleur, elle déclare au Duc qu'elle aime *Florville;* ce n'est, qu'à la fin de la dernière scène du 4e Acte : ainsi le Duc ne la prend point au mot, ainsi il n'a pas le temps de se désespérer pendant trois Actes. La marquise le quitte avec cette dignité douce, qui convient à une femme sensible, en pareille circonstance : au lieu de cher-

cher à enfoncer le poignard dans le cœur de son amant, elle le désabuse, autant qu'elle peut, par ces vers qui ne peignent, ni la coquetterie, ni la cruauté :

Des reproches pareils sont bien nouveaux
pour moi :
Sachez que le silence est ce que je leur doi.
Sémours, rien de ma part, ne doit vous faire
ombrage.
. . . .
Me soupçonnant d'un tort, vous l'avez tout
entier :
Je ne descendrai point à me justifier.

Encore une fois, cela peut-il s'appeller, mettre la mort dans le cœur d'un homme qu'on aime & qu'on plaint ? *Sémours* est *Malheureux imaginaire* ; il croit aux apparences même les plus légères : il est amoureux ; donc il doit être jaloux, & il doit l'être avec moins de motifs qu'un autre ; il suffit qu'il en ait pour lui, & que les autres soient dans la confidence de son erreur : la Marquise est affligée, de ce qu'il la soupçonne ; *Emilie* est pré-

ſente ; elle ne peut le déſabuſer, & ſort, en lui laiſſant entendre, qu'il ſe trompe. Tout cela eſt dans la Nature ; il n'y a là, ni *poignard*, ni *mort* dans le cœur. Ces grands mots ne prouvent rien, que l'envie de nuire, & les gaucheries de la méchanceté.

La Marquiſe n'a point le moindre motif de cacher à Sémours la vérité, ſi ce n'eſt la crainte de finir la pièce. Autre erreur. La Marquiſe a beaucoup de motifs de ſe taire ; l'amour de *Florville* eſt le ſecret d'*Emilie*, & elle ſeroit cruelle de trahir ſa confiance. Le Duc a dans la tête de faire épouſer ſa ſœur à *S. Brice*, & Madame *de Thémine* a trop de délicateſſe, connoît trop bien le caractère de ſon amant, pour l'affliger alors, en lui conſeillant un autre choix : d'ailleurs elle s'eſt engagée au ſilence, pour quelques momens ; cela eſt dit par *d'Epermont*, & cela doit être. Les vers qui lui échappent dans la ſcène avec *Florville* détruiſent tous les beaux raiſonnemens du prétendu cenſeur, qui bat la campagne, & frappe en l'air n'ayant pas de but

fixe où ses coups puissent adresser. Ces vers se trouvent au troisième Acte.

. . . . . . A *Sémours*, dérobez votre flâme :
Ce jour trop promptement viendroit frapper son ame ;
Elle est douce, mais vive ; il faut que la raison
L'éloigne, par degrés, de l'himen du Baron ;
Si vers vous on pouvoit tourner sa bienveillance,
Ce changement seroit le fruit de la prudence.
On doit mettre, Monsieur, tant de ménagement,
Quand il s'agit d'un cœur qui s'affecte aisément.

Est-ce-là le langage d'*un monstre de fausseté*, *d'une femme qui a de petits dépits*, de petites fureurs, une coquetterie cruelle, tout ce que l'on suppose si gratuitement à Madame *de Thémine* ?

La pièce *a été peu applaudie, & peu suivie*. En une ligne le Gazetier en impose deux fois. La pièce a eu douze

représentations très-applaudies, très-suivies, malgré les obstacles qu'on a cherché à lui opposer, & les efforts des bons amis de l'auteur.

On n'est pas content d'avoir accumulé les critiques fausses, on se jette à présent sur les épigrammes personnelles. *Le plus heureux changement*, dit-on, *que l'auteur ait fait, est celui du Parterre.* On sent combien cela est malin : mais aussi l'on sent à merveille combien cela est impossible pendant le cours d'un grand nombre de représentations. Au reste, pourquoi ce censeur si malicieux, qui paroît au fait du moyen qu'il indique, ne s'en est-il pas servi, pour réconforter *Pharamond*, qui a eu tant de peine à se traîner jusqu'à la fin de la seconde représentation ; pour réchauffer ce *Timoléon*, si bête, si transi, & qui a fini par mourir de froid, après quatre agonies ? Quant à *Gustave*, il est mort de mort subite. Comment lorsqu'on n'est fameux que par des chûtes, parle-t-on avec ce dénigrement, cette confiance, cette morgue pédantesque, d'un ouvrage plein de mérite, de

graces & de philosophie ? Comment ose-t-on dire que l'auteur du *Malheureux imaginaire* a de la prédilection pour le genre du *persifflage*, *parce qu'il admet, plus qu'aucun autre, le mêlange du bon & du mauvais ton ?* Quand on se permet un extrait comme celui dont il s'agit, sçait-on seulement ce que c'est que le bon ton, à moins qu'il ne soit convenu, dans certaines sociétés, qu'il consiste à débiter des injures ? Quant à ce persifflage si reproché à M. *Dorat*, par quel hasard en trouve-t-on dans *Régulus*, dans *Adélaide de Hongrie*, dans *la Feinte par amour*, dans *le Célibataire*, dans le Poëme de la *Déclamation*, dans des romans remplis d'intérêt, de chaleur, d'éloquence & de sensibilité ? Comment avance-t-on que le caractère de *d'Epermont est l'absence de tout caractère ?* Qu'est-ce que cela signifie ? Il seroit bien embarrassé lui-même ce fameux critique, qui croit embarrasser les autres, si on lui demandoit l'explication de sa petite phrase. Quoi ! un homme, qui, à tous les revers oppose de la gaîté, du calme, & ce

ſecret d'apprécier les choſes qui aide à les ſupporter ; cet homme eſt l'abſence de tout caractère ! Eh ! bon Dieu ? qu'eſt-ce donc qu'un caractère, ſi *d'Epermont* n'en eſt pas un ? Il n'en eſt guères au théâtre de plus prononcé ; mais il a réuſſi, il falloit bien chercher à l'attaquer, & l'on croit en être venu à bout, avec deux mots d'autant plus décilifs, qu'ils ſont plus inintelligibles.

Le Gazetier demande ſi l'on fait, en trois jours, une bonne Pièce d'une mauvaiſe ? Non, ſans doute, lui répondra-t-on ; mais ce n'eſt la faute à perſonne s'il imagine exprès cent bévues pour avoir le plaiſir de critiquer.

Par quel haſard, ou par quel projet dénature-t-on à ce point un ouvrage qu'on joue encore tous les jours ? Tranſporte-t-on au ſecond Acte ce qui n'eſt qu'au quatrième ? S'expoſe-t-on, de gaîté de cœur, à la honte d'un démenti ? en un mot, comment s'aviſe-t-on de *parler au Public trois fois par mois*, quand on n'a pas mieux à lui dire ?

La Pièce de M. *Dorat* avoit quel-

ques défauts, qu'il a corrigés avec autant de docilité que de promptitude; mais, telle qu'elle a paru d'abord, elle étinceloit encore de ces beautés originales qui arrachent un ouvrage aux efforts de toutes les cabales réunies, & aux fureurs de la médiocrité jalouse. Un caractère absolument neuf sur la scène, & soutenu jusqu'à la fin; un autre infiniment gai, formant le plus parfait contraste avec le rôle principal; une femme adorable, dont rien ne lasse la douceur, le courage ni la sensibilité, dont l'abandon est si touchant; qui, pour rendre au bonheur un être qu'elle aime, qu'elle plaint, qu'elle estime, ne pouvant guères espérer d'être heureuse, s'oublie entièrement & ne songe qu'à lui; des détails délicieux, de la finesse sans affectation, des morceaux pleins d'énergie & de force, une diction pure & facile, le ton de la meilleure compagnie, tout cela existoit à la première représentation: M. *Dorat* n'a pas supprimé, comme on le dit, un grand nombre de détails, mais quelques-uns. Le dénouement, amené mieux

qu'il ne l'étoit, a vivement intéressé : son changement le plus heureux n'a donc pas été *celui du Parterre.* Ce censeur si plaisant sçait mieux qu'il ne dit ; il sçait, & je le répete, que ses Drames à la glace, hués sans miséricorde & sans retour, eurent beau changer de mains, ce fut peine perdue.

Le sujet de la pièce n'est pas *mal choisi* ; mais il étoit difficile à traiter : *Sémours* ne pouvoit pas, comme le *Misantrope*, n'avoir des torts que dans la forme ; en lui donnant un malheur qui pût nous paroître réel, il n'étoit plus le *Malheureux imagiginaire* : il falloit cependant motiver les siens à ses yeux, ou bien ce n'étoit plus qu'un fou, & *il ne l'est pas.* Entre ces deux écueils, il y a bien du mérite à l'avoir peint toujours raisonnable, quoique jamais il n'ait raison ; mais un très-petit nombre de gens sont faits pour s'attendrir sur ses chagrins : peu de personnes comprennent qu'au sein des honneurs & des richesses, il faille au cœur d'autres biens. Le caractère de *Sémours* est

vrai & très-vrai; sa sensibilité, & il y en a plusieurs exemples, le fait souffrir, le rend injuste; mais les motifs en sont toujours intéressans. Plus le bonheur de Madame *de Thémine* lui est cher, plus il craint de ne pas lui plaire assez; quoiqu'il estime sa maîtresse, il tremble qu'un autre ne lui plaise plus que lui; il croit que sa sœur ne peut être heureuse qu'en s'unissant à l'homme qu'il distingue & qu'il considère le plus; il pense bien, voit mal, se tourmente, & a des droits sur toutes les ames honnêtes. *Son mal est physique*, ajoute-t-on, *donc ce n'est pas un sujet de Pièce.* Bel argument! comme si la plupart de nos défauts ne tenoient pas beaucoup à une organisation plus ou moins susceptible, plus ou moins délicate. *Semours est jaloux sans prétexte.* Eh! vraîment oui, Monsieur le Juge par excellence! *Semours* est un amant passionné, & de plus, un malheureux imaginaire: n'est-il pas fort plaisant qu'on trouve singulier qu'un amant de ce caractère n'ait point toujours une raison froide & métho-

dique ? Je suis pourtant une fois de l'avis du faiseur d'extraits : le *Défiant est encore à faire* ; le traitera qui voudra, il n'aura, j'en réponds, nulle sorte de ressemblance avec le *Malheureux imaginaire. Semours* n'accuse que le destin, & ne se défie que de son étoile. Est-ce là le défiant ? caractère affligeant, triste & peu théâtral, qui répand, sur tout ce qui l'environne, le fiel amer dont il est dévoré, & qui, s'il est bien tracé, ne doit croire ni aux vertus ni aux sentimens. *Le nœud de l'intrigue est une jalousie.* Eh! pourquoi non ? En dépit du *Zoile* à tant par semaine, la jalousie produira encore, sous mille formes différentes, des développemens charmans, des situations intéressantes, & des délicatesses qui ne sont pas aussi étrangères à tout le monde qu'à lui. La jalousie de *Sémours* n'est pas celle de vingt autres Comédies : elle est celle d'un homme qui s'exagère ce qui peut l'affliger, & qui se plaint du sort plus que de sa maîtresse ; il n'est point extraordinaire que, s'allarmant de tout, il s'inquiette de l'éloge d'un

nouveau venu, dont Madame *de Thémine*, quoiqu'elle le connoiſſe à peine, parle avec une ſorte d'intérêt ; c'eſt d'ailleurs ſur l'amour de *Florville* pour *Emilie*, que la Pièce eſt fondée. Qu'y a-t-il d'invraiſemblable à la mépriſe qui en eſt la ſuite ? Où eſt le mal, qu'on ne s'explique pas au premier mot ? Madame *de Thémine* (il eſt bon de le dire encore) a promis le ſecret à d'*Epermont* ; elle l'a promis à *Emilie* & à *Florville* ; les femmes ſont très-capables de le garder un jour tout entier ; on ne lui demande que cela : elle eſt ſûre que *Sémours* n'aura, un peu raiſonnablement, que ce ſeul jour d'inquiétude dans ſa vie, ſur les ſentimens qu'il lui inſpire : & il ſeroit maladroit, je le répete, de lui parler en faveur des deux amans, lorſqu'il a d'autres projets ? Toutefois, emportée par la force du ſentiment, elle eſt prête à ſe trahir, elle va déſabuſer *Sémours*, elle prononce le nom de *Florville* ; il ne veut pas l'entendre : *ſon dépit alors eſt dans la nature, c'eſt ainſi qu'elle eſt faite*. Il n'eſt pas moins dans la nature que le Duc déſole ſa

maîtreſſe, lorſqu'il ſe croit trahi ; ſon extrême ſenſibilité eſt ſon excuſe ; & encore une fois, il eſt dans la nature : ſur-tout d'un *Malheureux imaginaire*, de croire le plus légerement du monde, tout ce qu'il redoute. En mille ans, M. *Dorat* n'auroit pas prévu qu'on l'accuſât d'avoir prolongé pendant trois Actes ce qui n'occupe qu'une ſcène. A tout prendre, d'ailleurs, une brouillerie d'amants peut fort bien durer une heure ou deux, ſans fâcher perſonne. Dans preſque toutes les productions dramatiques, tout ſeroit bientôt fini, ſi l'on ſe dépêchoit tant d'aller au fait. *Mélanie*, par exemple, *Mélanie*, cette *Pièce*, qui le diſpute aux chef-d'œuvres de *Racine*, n'auroit eu qu'une ſcène, ſi la petite fille avoit eu le ſens commun, ſi elle avoit envoyé promener un père inhumain, une mère imbécille, un Curé bavard, qui n'eſt là, que pour la faire jaſer ; un amant qu'elle n'a vu qu'un inſtant, qui parle comme un ſot, qui s'emporte comme un fou, & qui n'agit jamais. La jalouſie de *Semours* eſt beaucoup

plus vraiſemblable, que la paſſion de *Mélanie* pour un homme qui n'a fait que lui apparoître à une grille. Vous obſerverez, au ſujet de cette *Mélanie*, que c'eſt ainſi *que l'on fait des Pièces tragiques*. Quoi qu'il en ſoit, le *Malheureux imaginaire* tiendra un rang diſtingué parmi nos Pièces de théâtre les plus agréables. Elle a été très-goûtée, non par condeſcendance, le Public n'eſt pas complaiſant ; il ne *tolère* point ce qui l'ennuie, témoins toutes les Pièces de l'homme de génie qui fait de ſi belles gazettes. Plaiſanterie à part, le compte qu'il rend de l'ouvrage de M. *Dorat* eſt infidèle, malhonnête ; & méchant ſans eſprit ; ce n'eſt pas qu'il ne viſe quelquefois au perſifflage, mais il n'y entend rien ; car ce genre *admet le mêlange du bon & du mauvais ton*, & le ſien eſt conſtamment déteſtable (& perſonne n'en diſconviendra) cependant il eſt la preuve de l'*indulgence exceſſive qu'on accorde à certains Auteurs*, & il ſeroit le plus ingrat de tous, s'il n'étoit pas le plus reconnoiſſant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE SIXIÈME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du sixième Volume.

